L'HOSPICE

DES ALIÉNÉES

A GAND.

On vante avec raison les institutions de police et de bienfaisance de la ville de Gand. Deux établissemens, entre autres, appellent l'attention du voyageur et les méditations de ceux qui étudient spécialement ces matières; l'un appartient à la civilisation générale du pays dont Gand est la seconde ville; l'autre est tout-à-fait à l'honneur de cette grande cité. La première est la *Maison Centrale de détention*; la seconde est l'*Hospice des femmes aliénées*. Il s'agit de misères et de crimes, comme vous voyez; mais où est-il plus doux au voyageur d'admirer la civilisation que dans des établissemens où les misères sont comprises et soulagées, où les crimes sont seulement punis et non pas vengés? Je vous mènerai d'abord à l'hospice des aliénées; c'est là que sont les misères, misères d'une espèce qui explique souvent les crimes de la maison centrale; car ici et là ne sont-ce pas des raisons délabrées, ici

pour un moment, là pour toujours! Un assassin n'est pas toujours un fou, je le sais; mais qui voit l'un le même jour que l'autre reporte involontairement sur le premier un peu de la pitié que lui a inspirée le second.

Nous frappâmes à une porte informe, sans signe extérieur qui annonçât la destination de l'établissement. La ville n'a pas voulu étaler ses plaies à l'étranger qui passe, orgueilleux de cette raison qui dépend d'une fièvre ou d'une perte d'argent. Une sœur âgée, et en lunettes, vint nous ouvrir. Elle nous fit entrer dans une salle basse, garnie de rayons, sur lesquels étaient rangés des fioles et des bocaux, avec des étiquettes de pharmacie. Cette salle est en effet la pharmacie des pauvres. On leur y distribue des médicamens gratuits, et c'est la sœur chargée de cette distribution qui nous avait reçus. Ainsi la même maison est à la fois la maison des pauvres malades de corps et des pauvres malades d'esprit. On leur fait chez eux l'aumône des médicamens, tant qu'ils ont leur raison; quand ils l'ont perdue, et, avec elle, la pudeur de la pauvreté honnête, on leur fait, dans l'établissement, l'aumône publique du pain, du lit et du traitement.

Quoique notre visite à l'hospice eût à la fois, par la qualité de l'une des personnes qui me faisaient l'honneur de m'y conduire, un but d'inspection officielle et un but de curiosité, je vis que nous avions jeté le trouble parmi ces bonnes religieuses, habituées aux pauvres et aux folles, et qui ne savent que par le médecin en chef de l'hospice comment vivent et s'habillent ceux qui ne sont ni pauvres, ni aliénés. Elles rougissaient, elles chuchotaient à voix basse; elles semblaient craindre l'effet de notre visite sur leurs pauvres pupilles, et avoir honte d'avance pour les misères auxquelles nous allions toucher. Nous les rassurâmes par notre gravité, et par ce respect sympathique qui ôte à la curiosité ce qu'elle a d'injurieux et de triomphant. La plus jeune d'entre elles fut chargée de nous faire voir l'établissement. Elle se munit d'un trousseau de clés, et nous franchîmes la première porte intérieure.

Aucune de ces respectables filles ne lira ce que j'écris; la gloire même ne pénétrerait pas au fond de cette solitude où des anges terrestres se chargent de ceux dont les hommes ne veulent plus et dont Dieu ne veut pas encore. Si je me sers de quelque

expression mondaine en parlant de l'une d'elles, je n'ai pas à craindre que ce souvenir du monde extérieur ne vienne troubler sa vie oubliée, et ne la fasse rougir de modestie sous cette guimpe pâle, de la couleur du linceul, qui voile à demi sa charmante figure. Pourquoi donc me défendrais-je de faire admirer à ceux qui me liront la grandeur de son sacrifice, en donnant quelques regrets respectueux à ce qu'elle a enseveli de graces, d'esprit, de beauté, dans cette horrible demeure? C'était la jeune sœur qui nous accompagnait. Je voudrais avoir le secret d'une langue à la fois chaste et romanesque, austère et tendre, pour peindre, sans le profaner, ce visage si délicat, si doux, si voilé, le dirai-je? si éteint, miroir d'une ame qui ne s'y montrait plus que par la bonté intelligente et toujours égale. Son œil noir, son regard léger, qui semblait glisser sur les objets; ses lèvres blanches qui laissaient voir de jolies dents négligées; ses joues où les rigueurs du cloître n'avaient pas encore détruit la jeunesse, mais où s'effaçaient de jour en jour quelques roses que le souffle du monde aurait sitôt fait renaître; sa démarche gracieuse, quoique abandonnée et indifférente; sa taille dérobée à dessein sous l'ampleur informe du costume de l'institution; sa voix délicate, fine, mais sans vibration, effleurant l'ame comme son regard effleurait les objets; ses mains si blanches et si effilées qui sortaient de dessous ses vastes manches, de la même étoffe funéraire que sa guimpe, et qui maniaient les grosses clés du trousseau avec l'insouciance d'un porte-clés; toutes ces beautés qui s'ignoraient, faisaient de la jeune religieuse le type parfait de ces femmes qui vivent entre la terre et le ciel, appartenant à la terre par la charité, et au ciel par la mort spirituelle du corps; créatures qui font comme leur purgatoire ici-bas, avant d'arriver au paradis, et qui n'ont qu'à expier le péché de leur origine; femmes sans maladie ni santé, ni jeunes ni vieilles, qui traversent les années sans les sentir, et qui meurent avant d'avoir vécu.

Sitôt que je la vis venir à nous, son trousseau de clés à la main, et qu'elle nous eut fait signe de la suivre, avec un sourire faible et un regard détourné, tout ce que j'ai de cœur se révolta. Les idées de tyrannie, de vœux forcés, de parens imbécilles, me montèrent à la tête, et je fus pris naturellement, sans imitation, d'un peu de

la colère philosophique du XVIII[e] siècle contre les vœux de religion. Je faisais un roman; j'arrachais cette charmante créature aux ténèbres de son hospice; je la rendais au monde; elle devenait épouse et mère; elle faisait la joie de deux familles; elle nous édifiait par ses vertus; elle nous charmait par ses qualités; ainsi je me plaçais au point de vue le plus faux pour apprécier la situation de la jeune sœur, et je risquais de passer à côté de cette fleur suave sans en avoir respiré le parfum. En la regardant de plus près, tout mon roman tomba. Je supposais à cette ame détachée quelques lointains regrets du monde, un peu de ce trouble et de cette révolte des imaginations de notre temps contre les liens de la convenance et du devoir; et comment croire qu'une femme si gracieuse ne fût qu'une ombre? A ses premières paroles, je vis qu'elle ne voulait pas être plainte, mais comprise. J'avais besoin d'être élevé au-dessus de cet ordre d'idées romanesques, qui n'est peut-être, après tout, que la rhétorique de notre époque; j'avais besoin de devenir meilleur, au moins pour un moment, pour comprendre cette vie virginale, où le sacrifice même a quelque chose de coutumier et de machinal, et où le dévouement le plus sublime a à peine conscience de soi. Je marchais à côté d'elle, et je lui faisais beaucoup de questions, d'abord avec la sotte curiosité d'un incrédule, qui voulait à toute force surprendre derrière cette jeunesse abdiquée la trace de quelques regrets du monde, ensuite, et peu à peu, avec le doux respect de l'intelligence, et un sentiment d'intérêt qui ne troublait point mon cœur et n'embarrassait pas le sien. Toutes ses réponses étaient justes, précises, nullement craintives; elle me laissait la regarder souvent, librement, à chaque question, sans retirer son visage, où elle ne pensait pas qu'on pût trouver une autre beauté que sur celui de la vieille sœur pharmacienne. La religion s'était emparée de cette ame, au sortir de l'adolescence, avant qu'elle fût éveillée aux passions; les pratiques intérieures avaient prolongé ce sommeil, et déjà depuis quelques années, ce semble, la léthargie avait amené la mort. J'aurais eu l'infernale idée de lui faire faire un retour sur sa beauté ensevelie dans un hospice de folles, qu'elle ne m'eût pas compris. Douce belle-de-nuit, déshabituée du grand jour, nulle parole de tentation n'aurait pu lui faire entr'ouvrir son calice fermé jus-

qu'au lever du soleil de la vie éternelle. Le cœur, cette chose si tendre, si vulnérable, où le moindre grain jeté au hasard fait germer les passions furieuses, ce cœur n'avait jamais parlé chez la jeune religieuse; elle l'avait laissé à ses parens, en prenant l'habit, comme un beau vêtement mondain qui n'aurait pas encore été déplié, parmi toutes ses parures de jeune fille, ses robes de fête, ses bijoux, ses cheveux noirs tombés sous le ciseau.

Elle nous fit voir d'abord les différentes parties de l'établissement, les dortoirs, les salles intérieures, la cuisine, l'infirmerie. Toutes ces pièces sont d'une propreté admirable. Dans les dortoirs, les lits sont bons, doux, espacés; beaucoup de pauvres femmes, qui n'avaient qu'un grabat pendant leur raison, ont trouvé du moins, en la perdant, un lit où elles dorment sans souci du lendemain; admirable charité que celle qui devance sur la terre les réparations que le christianisme nous promet dans le ciel! Sous le rapport matériel, cet hospice a toute la beauté, si ce mot n'est pas une amère ironie, que peut comporter un établissement de ce genre. Toutes ces vies qui ont perdu leur boussole y sont soignées comme on ferait de celle des enfans qui n'en ont pas encore. Elles ont de l'air, elles ont du soleil, la liberté des membres, celles du moins dont la folie est inoffensive; elles ont la nourriture en abondance, et la même que les saintes filles qui la leur préparent et la leur distribuent. Un médecin habile, à la hauteur de la science, qui, en ces sortes de maladies, est surtout la bonté intelligente, vient les visiter chaque jour, épier les lueurs de la raison qui percent chez celles dont le mal est curable, aider ces retours obscurs par un traitement progressif, calmer celles qui sont désespérées, dire de bonnes paroles à toutes, empêcher, mais non pas châtier celles qui font du mal, hélas! parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles font. Elles ont aussi un prêtre, une chapelle particulière, où elles prient, nous disait la sœur, avec beaucoup de dévotion, et où les plus extravagantes se recueillent. Étrange parodie, ou étrange confirmation des paroles de l'Évangile: *Heureux les pauvres d'esprit!*

J'étais impatient de les voir. La sœur nous fit entrer dans un corridor, au premier, ayant balcon sur une cour, et sur lequel s'ouvrent de jolies cellules blanches, planchéiées, avec un lit et

quelques petits meubles. C'est le dortoir des folles qui ont quelque aisance, et dont la maladie n'a pas besoin d'être surveillée. Nous en vîmes deux qui nous intéressèrent diversement. Chose singulière! il y a la même variété dans la folie que dans la raison, et l'homme est fou d'autant de façons qu'il est sensé. La première de ces folles est une folle heureuse. Outre un revenu assez considérable et beaucoup plus de ressources que de besoins, elle a plus de contentemens de sa folie que la plupart d'entre nous de leur raison. Nous entrâmes dans sa cellule, où nous la trouvâmes assise et travaillant à un petit ouvrage de femme. Elle se leva, et se mit à dire en riant mille choses ordinaires qui ne différaient de la conversation d'une femme de ménage que par le manque de suite et d'à-propos. Cette pauvre femme a environ cinquante ans. Elle en a passé vingt dans cette maison, toujours gaie, toujours heureuse, dans la plus parfaite santé, ayant assez de la liberté qu'on lui laisse, ne se plaignant jamais, accueillant les sœurs avec des rires de joie, leur reprochant de ne pas la venir voir assez souvent, comme si la pauvre femme avait besoin de faire partager à quelque ame tendre le superflu de son bonheur. Elle a la folie du contentement, et elle y est peut-être arrivée par de grandes souffrances. C'est un être heureux, mais seulement parce qu'il ne se sait pas. Le jour où cette folle s'entreverrait dans la nuit de sa pauvre intelligence, elle en mourrait. Rien de plus doux, de plus épanoui, que cette bonne figure flamande; elle avait l'air de nous tant vouloir de bien! et pourtant elle nous quitta sans un mot pour nous retenir, et reprit son tricot avec lequel elle continua sa conversation, comme avec un interlocuteur de même espèce que nous. Je la vis du dehors, par sa fenêtre, toujours riante, mais évidemment sans souvenir de ceux qu'elle venait de voir. Rien dans ses traits n'annonçait la folie, si ce n'est pas le plus sûr stigmate de la folie, sur une figure humaine, qu'un rire éternel.

L'autre folle est une fille d'une trentaine d'années, assez laide, mais avec des traits intelligens et marqués d'une certaine fermeté de caractère. Elle se promenait à grands pas dans le corridor, silencieuse et fière, de l'air d'une femme qui braverait une mauvaise destinée. Celle-là est folle d'avoir aimé au-delà de sa condition. Elle est éprise du gouverneur de la province, qu'elle n'a jamais

vu, et qui, si j'en crois ce qu'on m'a dit, n'est rien moins qu'un héros de roman. Elle est folle de la plus misérable de toutes les passions : un amour doublement inégal, dans une fille de condition médiocre, et dans une fille laide. Qui peut dire ce que cette pauvre folle a souffert avant que la maladie l'eût délivrée du supplice de sa raison, et si ce n'est pas l'impossibilité d'être l'épouse d'un jeune homme de sa condition, secrètement aimé, et la douleur chaque jour renouvelée de ne pouvoir faire parler son ame sur son ingrat visage, qui l'ont jetée dans la folie de cet amour ambitieux pour un fonctionnaire public? Tristes contradictions de la destinée! telle femme a toutes les beautés du corps, et fait rêver toutes celles de l'ame; mais elle est sans cœur et sans bonté : telle autre cache en elle d'ineffables trésors de tendresse, d'amour, de dévouement; mais son visage est repoussant. Il faut pourtant que toutes ces richesses de l'ame trouvent à s'épancher, ou qu'elles brisent la pauvre créature en qui Dieu les a mises. Si elle a la tête faible, sa raison s'en ira, et, avec sa raison, le monde réel où sa laideur l'avait condamnée à ne pas aimer; elle vivra dans un monde imaginaire où elle sera belle, où elle osera aimer, où elle attendra tous les jours l'arrivée de l'amant. Si sa tête résiste à toutes les angoisses d'une fausse destinée, elle traînera quelque temps après elle sa raison tenace, et se débattra, dans ses nuits solitaires, avec la fatalité; bientôt, la vie s'affaiblissant, le monde, autour d'elle, croira que c'est un défaut d'organisation physique, et que, comme elle est née laide, elle a bien pu naître chétive et languissante. Le médecin ordonnera des remèdes; mais un soir cette pauvre ame s'échappera, calmée et heureuse, du corps qui l'a opprimée, avec des droits à d'immenses dédommagemens, ô mon Dieu! car quel martyre a été plus douloureux et plus inutile que le sien?

L'amante ignorée du gouverneur de Gand a eu la folie, cette mort de la raison. Elle rêve la place d'honneur dans le palais du gouvernement, le titre de gouvernante, les carrosses, les livrées, et elle porte la tête haute comme si elle était déjà la fiancée de M. Vilain XIIII. Tous ses jours sont animés par l'espérance; elle regarde sa prison comme une dernière difficulté de parens, et elle s'attend chaque matin à ce qu'on vienne l'en tirer, pour la conduire, avec un cortége d'honneur, dans la maison de son fiancé.

Elle n'a pas le sentiment de sa laideur; elle se voit dans sa folie, le seul miroir où elle soit flattée, et elle s'y trouve belle, de la beauté d'une grande dame, avec des traits plus nobles que jolis, une taille majestueuse; les romans et la folie l'aident pour moitié à faire ce portrait. Elle nous regardait avec un certain dédain; elle attendait sans doute le cortége qui doit la venir chercher pour son splendide mariage, et nous voyant sans épées ni épaulettes, elle semblait se dire: Ce ne sont pas là ceux que j'attends. Je fus pris d'un vif désir de la faire causer, et je priai la sœur de l'appeler. Elle vint d'un air mécontent, la figure boudeuse, le regard hautain. — « Ces messieurs voudraient vous parler, lui dit doucement la sœur. » Et nous nous approchâmes avec intérêt.— « A moi? dit-elle. — Oui, à vous. » — Elle fit un petit mouvement d'épaules, et nous tourna le dos, comme à des gens qui s'étaient mépris. Je le crus du moins par tout ce que j'avais vu d'elle; mais, peu après, le doute me vint, et je me demandai, avec un serrement de cœur, si notre curiosité ne l'avait pas avertie de son état, et si ce n'était point par pudeur qu'elle s'était sauvée de nous, emportant le trait fatal dans son cœur!

La sœur nous mena dans la salle où se tiennent les folles inoffensives, *celles qui sont sages,* comme elle nous disait avec sa jolie voix. Elles n'y sont astreintes à aucun travail. Les unes tricotent, parce que c'est leur fantaisie; les autres se tiennent assises, quelques autres debout, des journées entières, sans éprouver le moindre sentiment de lassitude. Telles vous les avez vues le matin, telles vous les retrouvez le soir, immobiles, sans regard, sans ouïe, sans voix, toute volonté éteinte, et, avec la volonté, le mouvement, qui en est le signe extérieur. Elles ne dorment ni ne veillent; c'est la vie végétative de la plante, qui ne se remue que si le vent la fait plier; elles aussi ne bougent de place que quand on les pousse vers leur lit. Celles-ci ont la tête penchée sur l'épaule gauche, celles-là sur l'épaule droite; d'autres échangent entre elles des paroles qui s'entrecroisent, mais qui ne se répondent pas; quelques-unes murmurent, agenouillées sur leur chaise, des prières qu'elles entremêlent de choses étrangères; d'autres se parlent à voix basse. C'est une agglomération d'êtres de même figure, mais ce n'est pas une société; elles se touchent et sont isolées; elles se

parlent et ne s'entendent pas; elles se reconnaissent et ne se demandent pas pourquoi elles sont là. Ni affection, ni haine, ni notion des différences; elles n'ont pas même l'instinct des animaux en troupes. Peu levèrent la tête quand nous traversâmes la salle : les travailleuses paraissaient y faire le plus d'attention; il faut encore quelque reste de raison machinale pour guider leurs mains. Deux ou trois seulement s'approchèrent de nous, et nous regardèrent avec crainte, soit comme des êtres d'une espèce différente, soit comme offrant de la ressemblance avec quelque chose qu'elles avaient connu dans un monde où elles n'étaient plus. Malgré le sentiment profond de charité qui m'attendrissait sur ces pauvres femmes, je craignais toujours de paraître étaler ma raison orgueilleuse au milieu de ces débris de la raison humaine, et je ne pouvais pas croire que ces femmes ne fissent pas quelque comparaison envieuse entre elles et moi. La sœur me rassura. Nulle de ces malheureuses ne pouvait comparer, et par conséquent envier. J'étais pour elles la curiosité et non le curieux. L'horreur me saisit à la pensée que, si on abandonnait un être raisonnable à ces créatures déchues, elles s'en feraient un jouet, et s'amuseraient peut-être de sa raison comme de la plus grande des folies. Dieu me préserve d'en faire le rêve!

Les malades et celles qui gardent le lit de force sont dans un dortoir séparé. C'est une grande salle éclairée avec ménagement, d'une douce lumière; car le plus ou le moins de lumière augmente ou diminue leurs souffrances. Il y en avait de vieilles arrivées là par le grand âge et les longues privations, en qui la pensée avait cessé avant la vie physique, misérables corps dont l'ame s'est retirée sans attendre la fin de l'agonie. En regardant ces mortes qui respirent encore, je me demandais pourquoi la mort s'arrêtait si long-temps devant les lits où elles gisent, déjà froides et raides comme des cadavres, quand elle frappait peut-être dans quelque maison voisine, à la fleur de l'âge, de la beauté et des espérances, une jeune fille, la seule joie de sa mère. Celles qu'on retenait au lit de force étaient plus jeunes. Les bras liés par la camisole, l'œil ardent et humide, le visage moite, avec une certaine humiliation dévorée dans les traits, comme si elles avaient été vaincues dans une lutte inégale, elles étaient étendues plutôt

que couchées, ne roulant dans leur fragile cerveau qu'une seule idée, celle de se débarrasser de leurs liens. — « Regardez celle-là, nous dit la sœur, trois hommes pourraient à peine en venir à bout, si elle était libre. » — Je passai tout près du lit. C'était une jeune femme, horiblement abattue, les joues caves et enflammées, respirant avec une sorte de rage, mais d'une figure singulièrement noble et intéressante; elle n'avait pas dû être amenée là par des douleurs ordinaires, et sa folie n'était peut-être qu'une ame trop forte, servie par des organes trop fragiles. Je demandai son histoire. On ne la savait pas. Les familles qui envoient à l'hospice un de leurs membres, ne livrent pas toujours le secret de cette terrible séparation; car souvent ce secret pourrait être une honte pour elles ou pour les victimes. Je n'avais pas assez de sang-froid pour faire des romans sur cette physionomie ravagée; mais je crus voir, au mouvement de ses lèvres quand nous passâmes, une intelligence blessée qu'on la surprît dans son égarement, et cette sorte de pudeur d'un fou qui a quelque obscur ressouvenir de sa raison perdue. Peut-être, au moment où j'écris, cette malheureuse est-elle morte. Sa folie n'était pas seulement une désorganisation du cerveau; tout son être avait été atteint à la fois par le même mal, et elle brûlait lentement dans son lit, où l'ingénieuse charité des sœurs cherchait en vain à la rafraîchir. « Elle ne peut guère aller loin, » disait la jeune sœur, en femme déjà prête à ensevelir de ses mains pâles celle que la mort allait dérober à sa douce surveillance. Ce mot si froid et si banal était dit avec un accent si angélique, que je me figurai le bon ange que la religion donne à chacun de nous, regardant mourir son compagnon terrestre, avec ce faible et doux regret d'un gardien qui sait où va, au sortir de la vie, l'être qui lui était confié.

— « Nous allons en voir qui sont furieuses sans être malades, » nous dit-elle en nous faisant monter à l'étage supérieur. « Celles-là nous déchireraient de leurs ongles et de leurs dents, si nous les lâchions. »

Quelle horreur que de telles paroles se disent d'êtres qui sont semblables à nous, et qui comme nous ont sucé le lait d'une mère!

En ce moment il n'y en avait que deux. On les tient dans des cellules en forme de cages, bien fermées, épaisses, garnies de bar-

reaux en bois. La première était levée tout debout, la figure collée contre les barreaux, qu'elle serrait convulsivement de ses deux mains. L'imagination fait d'avance le portrait que les yeux vont voir. J'avais donc rêvé des visages atroces, des yeux sanguinaires; j'accordais les figures avec les instincts. Cette malheureuse me remit dans la réalité. C'était une vieille femme ridée, triste, avec une physionomie insignifiante, plus sévère pourtant que douce; vous auriez demandé sa liberté sur sa mine. Elle nous dit quelques injures, froidement, d'un ton monotone, comme si sa pauvre mémoire seule avait été méchante; peut être n'avait-elle voulu que nous flatter. Je suis sûr pourtant que ce n'est point avec mon imagination, mais bien avec mes yeux, que je vis, sous ses lèvres flétries, ses longues dents blanches, la seule chose qu'elle eût de commun avec les bêtes féroces, dont la nature de sa folie lui avait attiré le sort. C'était bien assez pour justifier les barreaux. Libre, elle eût mordu les mains de ses bienfaitrices. Malgré moi, ma pitié s'était refroidie. Cette malheureuse me dégoûta comme un jeu monstrueux de la nature qui avait mis une ame de bête dans un corps de femme. Peut-être aussi étais-je sous l'influence de cette idée, vraie ou fausse, mais plus d'instinct que d'expérience, que les fous méchans ont dû être méchans avant de devenir fous.

La pitié me revint pour le misérable être qui râlait dans la cage voisine, quoique sa folie fût plus terrible que celle de la vieille aux grandes dents. On avait appliqué un volet sur les barreaux de sa cage, de sorte qu'elle ne recevait que par un trou l'air et la lumière : le grand jour l'aurait mise hors d'elle-même. Plus captive que les bêtes, plus prisonnière que les plus féroces assassins, haïe de la lumière et de l'air, qui la pénètrent comme des flèches aiguës, et qui la feraient bondir dans sa cage, si on ne les lui mesurait pas d'une main avare, cette chose sans nom, à demi nue, sombre, sans forme, ramassée sur elle-même, épouvantable mystère, même pour l'art spécial qui analyse et approfondit sans cesse les maladies de l'ame, — je l'entendais gémir dans l'ombre où l'on entrevoyait à peine son visage qu'elle cachait de ses bras enchaînés, comme pour se défendre contre le peu d'air et de jour qu'il avait bien fallu lui laisser. On deviendrait fou à regarder de telles choses de trop près et avec trop de sympathie. Que se passe-



t-il dans le fond de cet être? Qui peut dire qu'un traitement qui ressemble tant à une vengeance soit le plus propre à arrêter le mal, ou du moins à ôter à la mort ses plus douloureuses approches? L'art est-il condamné quelquefois à se priver de l'aide si puissante de la pitié? N'est-ce pas une parodie de la pitié que cette sœur si douce, si caressante, tendant la nourriture par un trou à une créature humaine enchaînée dans une cage à peine de sa longueur? En vérité ma tête se troublait. Il ne faut pas mener sa raison parmi de telles épreuves; elle se détraquerait à voir ce qu'il en est d'elle, et le peu qu'il lui est donné de faire pour remédier à ses propres maladies. Elle est si faible, même où elle est le plus forte! Je demandai à descendre dans la cour : cette masse gémissante s'agitant au fond de sa cage me pesait sur l'ame comme un cauchemar; je voulais l'aller oublier à l'air et au soleil.

Mais dans cette cour j'allais trouver d'autres folles. Il y en avait une vingtaine environ, les unes couchées sur le gazon flétri de la cour, les autres appuyées contre les murs et regardant le ciel, mais d'un regard où il ne fallait pas chercher quelques traces confuses d'une invocation ou d'une espérance; regard stupide, pour qui l'azur du ciel n'avait pas plus de lumière que les ténèbres. C'étaient toutes les attitudes de la salle intérieure que je retrouvais dans cette cour. Plusieurs vinrent à nous pour nous demander la liberté: elles avaient toutes des griefs contre la jeune sœur. L'une, vieille femme en lunettes, avec les gestes et le ton emphatiques d'un vendeur d'orviétan, nous menaçait d'écrire au roi si on ne lui ouvrait pas les portes. Une autre, qui avait la camisole de force, grosse femme rude, épaisse, avec de la barbe et des moustaches, une voix virile, un œil furieux, se mit à injurier la jeune sœur, comme une femme de la lie du peuple en injurie une autre, avec un choix de mots abjects. La sœur n'en rougit même pas; beaucoup de ces injures n'avaient pas de sens pour elle; elle avait pu les entendre plus d'une fois sans les écouter; sa mémoire était aussi chaste que son ame. Je n'oublierai jamais avec quelle grace elle apaisa la malheureuse, lui disant de douces paroles, et lui donnant de petits coups sur l'épaule avec sa jolie main. Cependant la folle ne baissait pas le ton, et continuait à nous poursuivre de ses injures. Alors une autre femme, dans un état d'im-

bécilité complète, horrible de laideur, les lèvres pendantes, l'œil lourd, et, pour comble, muette et sourde, vint la prendre par-dessous le bras, d'un air caressant, et l'entraîna du côté opposé. La folle suivit l'imbécille comme l'enfant suit sa mère. Ce fut, de toutes les choses que j'avais vues dans cette triste demeure, la plus étrange et la plus mystérieuse : une amitié entre deux êtres sans raison; une lueur de cœur dans la nuit de deux intelligences détruites.

Il était temps de sortir. Une heure passée à voir des folles est une épreuve trop forte. Je tâtais ma raison épouvantée, comme si j'avais eu peur de n'en remporter que la moitié. Nous sortîmes par un des corridors du rez-de-chaussée, où donnent les chambres des religieuses. L'une d'elles, assise à un piano, jouait un air de musique d'église. Le peu que j'en entendis m'alla au cœur et calma le trouble inexprimable où m'avaient jeté toutes ces horreurs. C'était chose si inattendue et si douce que quelques notes harmonieuses dans un coin de cette maison de malheur, où la voix humaine a perdu son accent naturel, et n'est plus qu'un long gémissement articulé! Et puis, cette marque d'une éducation délicate, où la musique avait eu sa part, ajoutait tant de prix au sacrifice de ces saintes filles! Je témoignai à la jeune sœur, peut-être indiscrètement, combien il me paraissait sage que la rigueur de l'institution ne leur interdît pas ces douces récréations, le seul souvenir qui leur restât du monde, et que la religion, qui obtenait d'elles tant de dévouement, leur permît de s'en délasser par la musique, le plus chaste et le plus religieux des plaisirs.

Comme nous lui faisions nos remerciemens et nos adieux, je sentis quelque chose qui s'embarrassait dans mes jambes. Oh! malheureuse la femme qui a donné le jour à l'enfant que je vis rampant sur le carreau, les membres noués, la bouche baveuse, l'œil sans regard, pauvre être repoussant qui n'aurait pu être caressé même par sa mère! Il était là, plus inutile qu'une bête. La civilisation antique l'eût fait jeter dans le barathre; la civilisation moderne le nourrira, le couchera, l'habillera jusqu'à sa mort : de quel côté est la pitié?

On vante aussi beaucoup à Gand l'hospice des hommes aliénés : je parlai d'y faire une visite.

— « Je vous demanderai la permission de ne pas vous y accompagner, » me dit l'une des personnes qui avaient bien voulu me mener à l'hospice des femmes; et sa voix était si altérée, que je me repentis de ma demande comme d'une injure que j'aurais dite à un ami.

Ce n'était pas pour se soustraire à une nouvelle corvée d'hospitalité qu'il me disait cette parole, lui qui, sur la lettre d'un ancien ami, m'avait reçu avec tant de bonté; lui, vieillard si grave, si méthodique dans ses habitudes, qui s'était dérangé si obligeamment pour me faire les honneurs de sa ville :

A cet hospice des aliénés, il avait un fils !

NISARD.

INDUSTRIE

ET COMMERCE

DE LA BRETAGNE.

§ Ier.

Cause du peu d'importance de l'industrie en Bretagne. — Ouvriers du XVIe siècle. — Caractère de l'ouvrier breton. — L'horloger de Paimpol.

L'industrie de la Basse-Bretagne est peu de chose; elle se borne à peu près à la production d'objets de consommation locale. A part deux ou trois grandes exploitations, entreprises par des étrangers, et auxquelles les Bretons ne prêtent que leurs bras, l'industrie propre du pays se réduit à quelques poteries grossières, à quelques tanneries, à quelques pauvres papeteries à marteaux, semées çà et là dans les vallées, et qui se transforment chaque année en moulins à blé. Ajoutez à cela la fabrication des toiles, dont nous parlerons plus tard, et vous aurez une idée générale de l'industrie du pays.

Quant aux métiers, ils sont pauvrement exercés par des ouvriers isolés, et, à de bien rares exceptions près, on ne trouve ni grands ateliers, ni usines importantes dans lesquelles ceux-ci puissent s'instruire

des procédés nouveaux et des perfectionnemens apportés à leurs professions. Il en résulte que les états manuels sont généralement exercés sans habileté.

Mais parmi toutes les causes qui ont arrêté en Bretagne l'élan de l'industrie ouvrière, il en est une plus puissante et qui tient à un préjugé tout-à-fait local : nous voulons parler de l'espèce de mépris qui, dans nos campagnes, frappe l'ouvrier et le place dans une situation presque honteuse. Il nous serait difficile d'expliquer l'origine de ce dédain pour *l'homme de métier* ; mais elle est fort ancienne. Dans le moyen-âge, beaucoup de nos gentilshommes se trouvèrent trop pauvres pour se maintenir dans une noble oisiveté ; il fut décidé qu'ils pourraient conduire la charrue sans déroger, mais non exercer des métiers, *parce qu'il était indigne d'hommes nobles de se livrer à de vils travaux*. Peut-être le mépris pour les professions mécaniques vient-il de ce que beaucoup d'entre elles furent primitivement exercées, en Bretagne, par des étrangers, des Bohêmes et des Juifs, que l'on désigne sous le nom détesté de *caqueux*. Quoi qu'il en soit, ce mépris s'enracina fortement, et il s'est maintenu partout jusqu'à nos jours.

Cependant, il faut le reconnaître, ce préjugé ne fut pas toujours un obstacle à l'avancement des arts manuels en Bretagne. La preuve en est dans les mille clochers, les mille cloîtres, les mille chapelles qui étalent, sur le sol breton, leurs prodigieuses sculptures, leurs opulentes dentelles de granit. Mais l'époque où ces édifices furent bâtis explique les merveilles de leur construction. Tous s'élevèrent au commencement du XVIe siècle, au moment où la Bretagne entrait dans une de ces inspirations poétiques, plus rares encore chez les nations que chez les individus, et auxquelles on doit les chefs-d'œuvre. Ce siècle fut dans l'Armorique un siècle de virilité pour le géant populaire. Tourmenté depuis long-temps d'une ardeur comprimée, il se mit à transporter des rochers et à remuer des montagnes, pour essayer ses forces et employer son effervescence. Un besoin de mouvement, une crise d'imagination saisit subitement les masses, qui, par une réaction puissante qu'avait amenée la *francisation* de la noblesse, tendaient à se nationaliser davantage. Les croyances encore vivantes favorisèrent cet élan et lui donnèrent une direction religieuse. Alors les ouvriers, sortis momentanément de l'abjection dans laquelle ils croupissaient, conçurent une pensée de réhabilitation. Des confréries de picoteurs, de menuisiers, de forgerons, de couvreurs, de maçons, etc., se formèrent de toutes parts ; quinze mille ouvriers parcoururent la Bretagne, leurs outils sur l'épaule et le chapelet à la main, mêlant des

cantiques populaires au son du *bigniou* qui marchait à leur tête. Ce fut comme une sainte croisade de travailleurs auxquels l'exaltation donnait des forces, une adresse et une patience que l'on attendrait vainement de l'habileté moderne. Alors s'élevèrent, au bruit des hymnes et des prières répétées en commun, ces églises miraculeuses qui dominent les villages du Finistère ; alors le granit, pétri comme de l'argile, se déroula en arabesques flamboyantes ; le chêne, découpé à l'emporte-pièce, tapissa les chœurs mystérieux ; alors, sous chaque assise, sous chaque poutre, contre chaque angle, le long de chaque corniche, on vit naître ces myriades de saints, de dragons, de démons et de grotesques ; et dans ces vastes compositions, mélanges de pensées terribles ou ridicules, saintes ou obscènes, tout fut admirablement exécuté, parce que chaque ouvrier trouva nécessairement à rendre l'expression de son individualité. Chacun eut son ouvrage de goût à accomplir ; chacun put, après l'achèvement, voir à découvert sa part de travail, s'admirer et se complaire dans son œuvre. Puis, l'honneur de l'ouvrage entier retombait sur tous ; car, à cette époque, l'architecte n'était pas, comme maintenant, un homme isolé, vivant dans une autre sphère, auquel revenaient toute la gloire et tout le profit : l'architecte n'était qu'un maître maçon, le premier entre les autres, mangeant à leur table, heurtant son verre aux verres de ses ouvriers, et prenant leurs conseils. D'ailleurs, une cause plus puissante que toutes celles que nous indiquons surexcitait les facultés de l'ouvrier breton : il cherchait une réhabilitation. En élevant des églises, il faisait à la fois une œuvre glorieuse et méritoire, il acquérait une importance qu'il n'avait jamais eue auparavant. Son travail le purifiait. Il devenait le *logeur du bon Dieu*, et, à ce titre, il appelait sur lui quelque chose du respect et de l'admiration qu'inspirait son ouvrage. Aussi lui permettait-on de dresser un autel dans une des plus belles églises de Bretagne (le Folgoat), et d'y graver sur la pierre, comme un gentilhomme, son écusson roturier, composé de la truelle, de la règle et de l'équerre. Certes, le métier dut alors lui paraître beau et attrayant. L'ouvrier avait une mission. La foi vint illuminer son ignorance. Il se sentit prêtre à sa manière, et toutes ses aspirations pieuses, toutes ses prières, se traduisirent sur le Kersauton en caractères indélébiles. Cette vigueur de volonté dura tant que la crise populaire qui ébranlait le pays eut son cours, et les grands travaux entrepris avec l'or de la reine Anne se multiplièrent. Mais lorsque Louis XII eut perdu *sa Brette moult regrettée*, et que la réaction nationale se fut ralentie, les grands ouvrages cessèrent tout à coup. Ren-

dus à leur obscurité et au dédain public, les ouvriers sentirent leur enthousiasme leur mourir au cœur. Ils se dispersèrent tristement dans les villages, s'y établirent, et se résignant aux vulgaires labeurs qui s'offraient seuls désormais pour les faire vivre, ils oublièrent, comme un rêve de jeunesse, les jours d'exaltation et d'espérance auxquels ils avaient assisté.

A ces causes matérielles, qui expliquent la décadence des arts manuels en Bretagne, il faut en joindre d'autres plus intimes et non moins puissantes. Beaucoup d'obstacles, venant de lui-même, s'opposent à l'avancement industriel de l'ouvrier breton. Au premier rang, il faut placer sa répugnance pour les déplacemens. Ailleurs, le compagnonage, cette franc-maçonnerie du prolétaire, facilite à l'ouvrier les voyages et lui en fait même une obligation. Chaque compagnon doit faire son tour de France, et, dans cette instructive pérégrination, se trouvant en contact avec un grand nombre de méthodes nouvelles, il dépouille nécessairement une partie de ses préjugés; il s'inspire dans les grands ateliers d'industrie, comme l'artiste dans les galeries de Rome ou de Florence; il s'initie à mille procédés ingénieux; il étudie la manière des maîtres, l'imite et l'égale parfois. Peut-être même n'arrivera-t-on à une vaste éducation industrielle qu'au moyen de ces voyages de travailleurs à travers les nations civilisées. Ce sera une belle époque que celle où l'on pourra voir, au lieu de ces tristes groupes de conscrits allant livrer leur chair aux boucheries nationales, de joyeuses bandes d'ouvriers traverser les villages, portant dans un mouchoir noué à leur bâton toute leur fortune et toutes leurs espérances, en répétant gaiement leur chanson de métier. Et plus tard ces pélerins travailleurs reviendront, rapportant, au lieu de reliques saintes destinées à guérir les maladies de l'ame et du corps, quelque invention utile, toute puissante pour guérir la plus terrible de toutes les maladies humaines, la misère!... Ils reviendront en rapportant surtout l'oubli des haines nationales, car le prolétaire étranger aura frappé dans leurs mains, il aura sué et chanté, ri et souffert avec eux. Alors aussi, sans doute, un égoïsme intelligent et aveugle ne présidera plus aux rapports des républiques entre elles; la liberté, proclamée pour tous, aura poussé du pied les barrières commerciales, et les gouvernemens auront cessé, dans leur profonde politique, de placer un cordon de douaniers entre l'homme affamé et la boutique du boulanger.

Mais en attendant que ces utopies dorées se réalisent, il reste encore bien de vieilles empreintes à effacer dans les mœurs. En Bretagne surtout, la rénovation ne pourra avoir lieu qu'au moyen d'une transformation

presque complète du caractère de l'habitant; car, outre les habitudes casanières de l'ouvrier armoricain, qui nuisent tant à ses progrès, il faut reconnaître qu'il n'a point cette activité industrieuse, remuante, du Normand, par exemple. Sa nature ne le porte point aux combinaisons mercantiles, à cette ambitieuse et incessante recherche du bien-être, si propre à hâter l'instruction industrielle. Il ne court après la fortune ni ne l'attend : c'est la seule superstition populaire à laquelle il soit demeuré étranger. Le pain noir de chaque jour, l'ivresse du dimanche et un lit de paille pour mourir vers soixante ans, voilà son existence, son avenir, et il l'accepte comme définitif. Il traite sa misère ainsi qu'une maladie héréditaire et incurable. Ajoutez que son imagination vient à chaque instant à la traverse de son industrie; que ses croyances entravent les velléités d'émancipation qui pourraient lui naître; que ses préjugés, son caractère, ses poétiques inclinations, brisent sans cesse l'édifice naissant de sa fortune. Position, intérêt, il sacrifiera tout à une tradition pieuse, à un mouvement du cœur. Nous pouvons citer à l'appui de l'opinion que nous émettons un fait qui s'est passé, il y a quelques mois, presque sous nos yeux. Quoique ce soit un évènement exceptionnel, il donnera une juste idée de la prépondérance des facultés poétiques sur la faculté industrielle, dans l'ouvrier breton.

Paimpol est une ville du département des Côtes-du-Nord, un peu moins grande que la moitié d'une rue de Paris; mais son port lui donne une certaine importance. Elle en a eu beaucoup surtout pendant les guerres de l'empire : c'était, ainsi que Roscoff, Camazet, Le Conquet, un lieu de relâche pour les corsaires bretons. On y voyait alors cinquante tavernes et trois horlogers; et ce n'était point trop, car les corsaires avaient besoin des uns et des autres. Le dernier mousse réservait toujours, sur sa première part de prise, de quoi acheter une montre à breloques, qu'il ne montait jamais, mais qu'il suspendait coquettement à son cou, avec un filin goudronné. Malheureusement pour les horlogers de Paimpol, la paix vint et ruina leur industrie. Quelque temps encore les relâches des caboteurs (rendues plus fréquentes par l'activité momentanée du commerce, dans les premières années de la restauration) leur procurèrent quelques profits; mais cette ressource diminua et leur manqua bientôt presque entièrement.

Parmi ceux que frappa le plus cruellement ce désastre, se trouva un jeune homme nommé Pierre. Il avait choisi fort jeune la profession d'horloger à une époque où cette industrie prospérait à Paimpol, croyant y faire fortune. Mais à mesure qu'il avait avancé en âge, ses espérances

s'étaient affaiblies. Enfin, le maître chez lequel il travaillait lui déclara un jour qu'il n'avait plus d'ouvrage à lui donner, et Pierre se trouva sur le pavé de Paimpol, sans emploi et sans ressources.

Pierre était timide, peu remuant. La nécessité de quitter son pays, de chercher ailleurs du travail, était déjà pour lui bien pénible; mais ce qui la rendait insupportable, c'était la pensée de se séparer d'Yvonne Habasque avec laquelle il avait grandi et qu'il aimait depuis sa première communion. Yvonne était une jeune couturière de Paimpol qui travaillait tous les jours pendant douze heures à sa fenêtre, près d'un vieux pot de cuisine ébréché dans lequel elle avait planté une giroflée jaune; qui se confessait régulièrement tous les mois, et dont la voix douce ne chantait jamais ques des sônes mélancoliques ou des noëls pieux. Elle vivait avec sa mère, qui gagnait péniblement sa vie à porter de l'eau et à laver pour les bourgeois. Tous les soirs Pierre venait causer avec la mère et la fille, et le dimanche, en été, il les conduisait, après vêpres, dans les champs pour ramasser des mûres et des noisettes; l'hiver, il leur faisait, tout haut, une lecture dans un *Guide du chrétien*. Ils menaient une vie pure, charmante, sans ennuis, sans regrets et sans impatience; une vie de foi et d'amour comme on en voit encore décrite dans les livres, mais comme on n'en trouve plus guère par le monde.

Les deux jeunes gens savaient qu'ils devaient se marier un jour, quoiqu'ils ne se le fussent jamais dit. C'était un de ces engagemens tacites que l'on contracte par des habitudes plutôt que par des paroles, mais qui n'en sont pas moins sacrés. Aussi, lorsque Pierre vint annoncer à Yvonne qu'il était renvoyé de chez son patron, et qu'il lui fallait quitter Paimpol, la pauvre fille resta frappée de stupéfaction et de douleur. Pendant quelque temps les deux enfans ne surent que pleurer ensemble, sans songer à autre chose qu'à l'affreuse pensée de se quitter. Avec la nonchalance habituelle à tous les caractères faibles qui fuient moins la souffrance que l'action, ils restèrent sous la couronne d'épines, songeant aux blessures qu'elle leur faisait au front, et non aux moyens de s'en délivrer. Par bonheur, la mère d'Yvonne Habasque était une femme pratique qui avait mis son cœur à l'abri sous la rude écorce de son bon sens et qui ne se désolait qu'en dernier ressort. Après avoir laissé quelque temps les deux enfans pleurer, elle vint jeter brusquement sa parole positive au milieu de leurs plaintes, et les avertir qu'il était nécessaire de prendre une résolution. Enfin, après beaucoup de débats et de projets, il fut convenu que Pierre partirait au plus tôt pour trouver du travail, et qu'il reviendrait dès qu'il gagnerait assez pour se charger d'une femme. Trois années étaient jugées nécessaires pour atteindre ce résultat.

Deux jours après cette résolution, l'horloger se mit effectivement en route pour Rennes. Il y eut beaucoup de larmes versées au moment de la séparation, mais la tristesse des deux jeunes gens conserva quelque chose de doux et de serein. En se séparant, ils gardèrent dans leurs cœurs une sève d'espérance qui devait les nourrir. Yvonne avait confiance en Dieu, et Pierre dans son courage; tous deux étaient sûrs de se revoir bientôt. Mais Pierre ne fut point heureux. Il parcourut une partie de la France, ne trouvant à se placer que momentanément, vivant au jour le jour, pauvre et découragé. Trois années s'écoulèrent sans qu'il pût songer à revenir en Bretagne : enfin, après une série d'évènemens qu'il serait inutile de rapporter, il passa en Irlande, arriva à Dublin avec un Anglais dont il avait fait la connaissance, et entra, comme ouvrier, chez l'horloger Smith, à des conditions avantageuses.

Maître Smith était un homme de cinquante ans, d'un extérieur froid, avare de paroles et de mouvemens. Jeune, il avait été simple ouvrier, avait beaucoup souffert et s'était habitué à cette impassibilité de bronze, derrière laquelle il cachait sa nature sensible. Long-temps froissée, son ame s'était retirée en elle-même et ne se montrait plus que dans de rares occasions. Maître Smith passait généralement pour sévère et bizarre, mais sa probité était renommée. Une fortune assez considérable avait été la récompense de cette probité et d'une économie laborieuse; depuis plusieurs années il était veuf et vivait avec sa fille unique, miss Fanny.

Pierre s'habitua bien vite au tranquille intérieur de l'horloger irlandais. C'était une douce et bonne créature auquel il fallait peu de place et peu de bruit pour être heureux. Maître Smith, qui n'avait eu jusqu'alors que des ouvriers grossiers ou vicieux, s'attacha au jeune Français, dont l'assiduité silencieuse et la bienveillance timide le charmèrent. Une maladie assez grave dont il fut atteint, et pendant laquelle Pierre lui donna des marques d'un intérêt reconnaissant, acheva de le lui rendre cher; le jeune Breton finit par acquérir dans la maison la position d'un associé plutôt que celle d'un ouvrier.

Une seule chose jetait de la gêne dans les rapports qui existaient entre la famille Smith et Pierre; c'était la difficulté de s'entendre. Le Breton s'exprimait en anglais avec beaucoup de peine, et sa timidité augmentait encore l'embarras qu'il éprouvait à parler. Il en était résulté dans la maison une habitude de silence presque continuel. Pierre, Smith et sa fille s'entendaient le plus souvent par le geste, ou le regard, et ce mode singulier de communiquer leurs pensées avait

imprimé à celles-ci quelque chose de plus vague, mais en même temps de plus intime, de plus expressif, de plus affectueux. Aussi Pierre s'était-il habitué aux formes caressantes de miss Fanny, sans y voir autre chose qu'une sorte de télégraphie rendue nécessaire par la différence des langues. Lorsque, assise au comptoir, sa tête blonde appuyée sur son bras nu, que recouvrait à moitié une mitaine noire, elle oubliait ses regards sur le jeune ouvrier, Pierre ne voyait, dans cette attention rêveuse et tendre, qu'un encouragement amical; lorsqu'elle lui demandait quelque chose par un geste, en prononçant son nom avec cet accent profond et musical qu'une voix de femme ne sait donner qu'à un seul nom entre tous, Pierre ne voyait là que l'expression d'une bienveillance qui cachait le commandement sous la douceur de l'accent. D'ailleurs il éprouva long-temps auprès de miss Fanny une sorte de crainte respectueuse dont toutes ces marques de bonté ne pouvaient le guérir. Miss Fanny, qui devina sa timidité, n'en devint que plus pressante dans ses avances; elle finit enfin par l'enhardir et par le placer à son égard sur un pied d'égalité fraternelle.

Il s'établit par suite entre les deux jeunes gens une intimité tendre, qui se transforma bientôt, chez la jeune fille, en un amour secret. Pierre la vit devenir triste, inégale, souffrante, sans deviner la cause de ce changement. Deux ou trois fois il crut l'entrevoir; mais il repoussa aussitôt ce soupçon, en rougissant, comme une suggestion de l'orgueil. Enfin, un jour pourtant, ému d'une profonde pitié pour miss Fanny, dont la douleur avait redoublé depuis quelque temps, il osa lui demander ce qu'elle avait. Sans lui répondre, la jeune fille fondit en larmes et se sauva dans le parloir, placé derrière la boutique; Pierre l'y suivit et l'y trouva à genoux devant une chaise, le visage caché dans ses deux mains et sanglotant amèrement. Tout troublé, il s'approcha en l'appelant, voulut écarter ses mains, et lui répéta mille noms tendres que la pitié lui inspirait :

— Confiez-moi votre peine, dit-il enfin; ne savez-vous pas que je vous aime?

— Vous m'aimez! s'écria Fanny en jetant un cri de joie....

Et elle laissa son front tomber sur l'épaule du jeune homme, qu'elle entoura de ses bras. Elle venait de prendre pour un aveu d'amour ce qui n'avait été qu'une expression d'amitié fraternelle.

Pierre, éperdu, se trouva engagé sans le vouloir, sans l'avoir prévu. L'émotion, la surprise, la timidité, la difficulté de s'exprimer, lui ôtèrent toute présence d'esprit. Il ne put que rendre machinalement à miss Fanny ses étreintes. Maître Smith entra en ce moment, sa fille

s'élança vers lui et se jeta dans ses bras; il comprit ce qui s'était passé, et tendant les mains au jeune ouvrier, qui demeurait les yeux baissés, et dans un embarras mortel :

— *You have then at last understood yourself?* dit-il en souriant. *It is well, children, what day the wedding* (1)?

Pierre balbutia quelques mots entrecoupés; Smith mit son trouble sur le compte de l'étonnement, de la joie, et n'y prit pas garde. Le jeune Breton se retira désespéré.

Pendant plusieurs jours, il se crut le jouet d'un rêve : mais tout se préparait pour son mariage, Fanny travaillait déjà à son trousseau. Elle était redevenue gaie et chanteuse. Pierre comprit qu'il ne pouvait plus reculer, il se résigna. Ce n'était point un de ces fermes caractères qui ne sentent jamais les angles d'un obstacle, et qui le heurtent jusqu'à ce qu'ils l'aient brisé. Pierre était craintif, faible, et, comme la plupart des hommes, incapable de protester contre les évènemens accomplis. Qui sait d'ailleurs si l'espèce de violence qui lui était faite n'éveillait pas en lui quelque sensation chatouilleuse ? A son insu peut-être, il se laissait prendre à la pensée de devenir riche, indépendant, honoré. Il se voyait, lui jusqu'alors pauvre ouvrier loué à l'heure, travaillant enfin pour son compte, marchant dans sa volonté et dans son indépendance. Puis, la douce figure de miss Fanny passait au fond de ces vagues tableaux de bien-être, avec ses longues boucles de cheveux blonds, et son sourire caressant; la figure de miss Fanny, si bonne, si charmante, qui l'aimait tant, et *qui était une dame!* Le moyen de ne pas se laisser aller, par instans, à de consolantes pensées? le moyen de ne pas se résigner à dormir dans ce nid d'amour que l'on sentait d'avance si doux et si abrité?

Mais ces rêveries de bonheur, Pierre ne s'y abandonna pas longtemps. Sa conscience l'avertit qu'au fond de cette prétendue résignation il y avait une lâcheté. Depuis qu'il devait épouser Fanny, le souvenir d'Yvonne lui revenait sans cesse. Il se la représentait à sa fenêtre étroite, près de son pot de giroflée jaune, travaillant d'un air joyeux et confiant en attendant son retour, et cette pensée lui faisait couler les larmes des yeux. Une circonstance vulgaire en apparence, la mort d'une jeune fille qui habitait près de maître Smith et qui se noya parce que son fiancé l'avait abandonnée, l'émut singulièrement, et éveilla dans son ame des remords cuisans. Tout ce qu'il y avait en lui d'honnête, de religieux, tous ses souvenirs d'enfance et

(1) Vous vous êtes donc entendus à la fin? C'est bien, enfans; à quand la noce?

de Bretagne se ranimèrent en même temps dans son ame pour l'accuser. Il devint sombre et malade. Maître Smith crut que sa tristesse n'était autre chose qu'une impatience d'amant, et les préparatifs du mariage furent hâtés. Mais la préoccupation douloureuse du jeune ouvrier ne fit que s'en accroître. Chaque jour les voix qui lui parlaient d'Yvonne, de ses anciennes promesses, se faisaient entendre plus menaçantes et l'accusaient plus hautement. Son chagrin était devenu du désespoir. Il se voyait infâme sur la terre et damné dans le ciel pour avoir trompé la jeune fille de Paimpol. Enfin, une nuit qu'il était couché dans sa mansarde, et que, dévoré par la fièvre, il s'était assoupi un instant, voilà que tout à coup un son de cloche le réveille : il prête l'oreille... ô prodige! il reconnaît ce son! C'est l'accent frais et lointain des cloches de Paimpol! le même qui se faisait entendre le jour de sa première communion, le jour où il vit Yvonne pour la première fois! Mais maintenant ces cloches ne tintent plus joyeusement comme alors; c'est un glas funèbre qu'elles font entendre; elles sonnent une agonie! Pierre, éperdu, se soulève dans son lit; il écoute encore : le bruit des cloches s'affaiblit, s'éteint dans l'espace; il se fait un silence!.... — Tout à coup, du milieu de la nuit, une voix s'élève plaintive et connue. C'est la même voix qu'il a tant de fois entendue le soir, à une fenêtre de la *rue de l'Église;* et la voix chantait le sône de *la Fiancée,* si célèbre au pays de Tréguier.

« Ma mère, oh! dites-moi pourquoi l'on parle bas dans la maison;
« ma mère, oh! dites-moi pourquoi les domestiques sont en deuil; ma
« mère, oh ! dites-moi pourquoi vous avez les yeux rouges?

— « Mon fils, on parle bas parce que vous êtes malade ; mon fils, le
« noir convient à tout le monde ; mon fils, j'ai les yeux rouges parce
« que j'ai pleuré sur vous. »

Pierre écoutait fasciné, perdu dans sa vision. Il lui sembla qu'il était à Paimpol, qu'il revenait de cueillir des fleurs d'aubépine au bord de la mer et qu'il entendait Yvonne chanter à sa croisée. Et par une habitude machinale et involontaire, par souvenir, il se mit à chanter à demi-voix le second couplet de la chanson.

« Ma mère, oh! dites-moi pourquoi j'ai le cœur douloureux aujour-
« d'hui; ma mère, oh! dites-moi pourquoi les chiens hurlent si triste-
« ment; ma mère, oh! dites-moi pourquoi le soleil ressemble dans le
« ciel au visage d'une veuve.

— « Mon fils, le cœur est douloureux quand il se brise quelque affec-
« tion; mon fils, les chiens hurlent quand ils sentent la mort; mon fils,
« le soleil est pâle pour les enterremens. »

Un frémissement d'effroi parcourut le corps du jeune Breton : il reprit néanmoins en tremblant :

« Ma mère, oh! dites-moi pourquoi les cloches sonnent; ma mère, « oh! dites-moi pourquoi j'entends le bruit des marteaux dans la maison « voisine; ma mère, oh! dites-moi pourquoi les prêtres chantent dans « la rue ? »

La voix reprit aussitôt :

— « Mon fils, c'est que les cloches sonnent pour le repos d'une ame; « mon fils, c'est que l'on cloue une châsse dans la maison voisine; mon « fils, c'est que les prêtres portent en terre votre fiancée. »

Ici le chant s'éteignit, les cloches tintèrent encore un instant au loin, puis tout se tut. Pierre était resté à genoux près de la fenêtre, presque évanoui.

Il n'en pouvait douter, ce qu'il venait d'entendre était un avertissement ainsi que Dieu en envoyait souvent à ceux de la Bretagne. C'était un *intersigne!* Il ne pouvait résister à cet appel sans commettre un sacrilége. Une voix était venue de son pays pour lui rappeler ses promesses et lui dire d'y retourner. En vain le souvenir de Fanny, la noce déjà préparée, se dressèrent devant lui comme des obstacles invincibles; il entendait toujours le retentissement de ces cloches et de cette voix; ces cloches et cette voix l'appelaient; il fallait partir.

Après une nuit de délire, de larmes et de combats intérieurs, il écrivit à maître Smith une longue lettre dans laquelle il lui racontait sincèrement toute son histoire. Il lui disait comment une erreur l'avait rendu le fiancé de miss Fanny, lui parlait de l'avertissement qu'il avait reçu de Dieu et lui annonçait sa résolution de quitter Dublin. Il envoya sa lettre et attendit avec anxiété la réponse.

Le soir, il reçut un paquet renfermant une somme plus forte que celle que lui devait l'horloger, avec un billet qui contenait seulement ces mots :

You might be speaking sooner. Your silentness has made us all unhappy for a long time; but it must be so. There is a letter for a fellow-member from Edinburg. A workman shall be gaining at home sufficiently to live vith a woman (1).

Une lettre de recommandation pour un horloger d'Edimbourg était effectivement jointe au paquet.

(1) Vous auriez dû parler plus tôt. Votre silence nous a tous rendus malheureux pour long-temps; mais cela doit être ainsi. Voici une lettre pour un confrère d'Edimbourg : un ouvrier gagnera chez lui assez pour vivre avec une femme.

Pierre partit le jour même. Il arriva à Paimpol où il trouva Yvonne pauvre, malade et bien changée. Sa mère était morte depuis quelque temps, et, en rapprochant les époques, le jeune ouvrier trouva qu'elle avait dû rendre le dernier soupir au jour et à l'heure où il avait entendu les cloches sonner et une voix chanter sous ses fenêtres le sône de *la Fiancée*. Le mariage se fit sans bruit, et les deux jeunes époux partirent aussitôt pour l'Écosse.

Avec la lettre de maître Smith, Pierre trouva à se placer à Édimbourg, et ses affaires prospérèrent. Il gagnait beaucoup et dépensait peu. Aussi, au bout de quelques années, put-il acheter un petit fonds d'horlogerie, qu'il exploita pour son propre compte.

Mais tout réussissait vainement au gré du jeune ménage, Yvonne devenait chaque jour plus triste, plus pâle, plus frêle. Souvent Pierre la trouvait assise, les mains croisées sur les genoux, dans un affaissement désespéré et avec deux longues larmes qui glissaient le long de ses joues creusées. Alors il lui demandait ce qui la faisait malheureuse, qui causait ses pleurs, cette pâleur, ce dépérissement.... et la jeune femme lui répondait qu'elle ne pouvait le dire, qu'elle ne savait d'où lui venait sa peine; mais qu'elle avait peur, qu'elle était triste, qu'elle ne pouvait plus rire à rien dans le monde. En l'entendant, Pierre se désolait, il faisait mille tentatives pour la réintéresser à la vie; mais tout était inutile. Le cœur d'Yvonne recélait une de ces tristesses prophétiques qui saisissent presque toujours les jeunes femmes chez lesquelles couve un germe de mort : douleurs étranges, qui prennent au milieu de tous les enivremens, qui ne viennent point de notre ame, mais de nos nerfs; qui nous gagnent comme une maladie, et qui semblent être l'instinct mystérieux de notre corps, pressentant l'approche de sa dissolution.

Yvonne était née trop faible pour une fille du peuple. L'enfance rude et abandonnée à laquelle l'avait condamnée le hasard de sa naissance avait épuisé la vie en elle. Toute petite, elle avait plié sous la pauvreté, et quand, plus tard, l'aisance vint, quand on voulut la relever, il se trouva qu'elle était brisée et qu'elle ne pouvait plus vivre. Pierre la vit s'affaiblir et s'éteindre. Il put suivre sur ses traits le progrès du mal et calculer sa mort à heure fixe, car la vie semblait fuir d'elle visiblement et goutte à goutte, comme une liqueur précieuse d'un vase fêlé. Bientôt elle comprit que son heure était venue et elle n'en éprouva point de désespoir. Elle croyait à son ame, à Dieu, au paradis, et ne voyait dans sa mort qu'un voyage qu'elle allait faire la première. D'ailleurs ses jours avaient été calmes, purs, remplis. Elle

avait épuisé l'existence et ne pouvait que gagner à changer de monde : sa vie l'encourageait à mourir. Une seule pensée attristait ses derniers instans. Elle allait reposer loin de la tombe de ses pères; ses os ne seraient pas ensevelis dans la terre bénite de la Bretagne ! Et que deviendrait sa pauvre ame si elle revenait la nuit? Il lui faudrait errer avec des ames étrangères; elle ne pourrait voir de loin sa petite ville endormie au clair de lune, entendre l'horloge de sa paroisse, écouter le vent gémir dans les grandes halles que, jeune fille, elle fuyait avec tant d'effroi, lorsque le bigniou invitait à la danse, et qu'elle se sentait prête à céder à cet appel du démon ! A ces souvenirs, un regret cuisant s'emparait de la mourante. Elle tournait sa tête vers le mur pour que Pierre ne la vît pas, et elle pleurait doucement jusqu'à ce que ses yeux se fussent fermés et qu'un songe lui eût fait voir le cimetière de Paimpol, sa chère et dernière espérance. Cependant elle gardait le silence, car elle ne voulait pas affliger Pierre avant l'heure; mais quand le moment solennel fut venu, quand la jeune femme sentit que son ame lui tremblait sur les lèvres et qu'elle allait mourir, elle appela Pierre à son chevet :

— Pierre, lui dit-elle, jure-moi que tu feras ce que je vais te demander.

— Je te le jure, dit le jeune homme en pleurant.

— Je vais mourir, promets-moi de ramener mon corps en Bretagne, et de m'enterrer au cimetière de Paimpol, près de ma mère.

— Je te le promets, répondit encore Pierre, étouffé par les sanglots.

— Merci, Pierre, murmura Yvonne; et, comme si elle n'eût attendu que cette promesse, elle étendit ses deux mains vers son mari, sourit et mourut.

La douleur de Pierre fut profonde; mais il ne s'y abandonna pas lâchement. Il avait son serment à accomplir. Cette ame faible était devenue forte par la religion et l'amour. Il renonça à son commerce, vendit tout ce qu'il possédait, acheta de sa fortune entière le droit d'emporter le corps de sa femme, et l'embarqua avec lui pour la Bretagne. Sept ans auparavant, un navire l'avait transporté, s'appuyant sur le bras d'une fiancée et le cœur gonflé de bonheur; aujourd'hui, le même navire le remportait au pays d'où il était venu, assis près d'un cercueil où il avait cloué bonheur et fiancée !

La traversée se fit sans accidens. Le huitième jour, les côtes de Bretagne apparurent. Déjà l'archipel de Bréhat se montrait au loin, tout argenté par les brisans; le cœur de l'horloger se serra, et il sentit des

larmes l'étouffer. Cette terre où il était né, où il avait aimé, où il avait été heureux, il ne revenait plus y chercher que la place d'un cercueil! Personne ne l'y attendait, qu'un fossoyeur pour creuser la fosse et un prêtre pour la bénir!

Cependant la nuit se fit et le temps devint sombre. Le capitaine de la goëlette que montait Pierre parut craindre un orage; ses appréhensions ne tardèrent pas à se réaliser. Un grain s'éleva du large qui chassa le navire vers la terre. En vain l'équipage réunit toutes ses forces pour vaincre l'effort de la lame qui battait en côte; le frêle bâtiment, balayé par l'ouragan, courait sur les flots avec ses voiles désorientées et en lambeaux, comme un oiseau marin blessé à l'aile et que la vague emporte.

Bientôt la terre se montra de plus près; le navire allait entrer dans les brisans. On entendait à quelques pas le bruissement rauque et cailllouteux du ressac qui rugissait parmi les écueils. La goëlette, comme si elle eût été épouvantée elle-même, résistait par momens à la houle, changeait de direction et tourbillonnait dans la tourmente, incertaine et effarée. Tout à coup une voix s'éleva dans l'orage:

— Nous sommes perdus; nous avons un cadavre à bord!

Ce mot sembla agir comme une commotion électrique sur tout l'équipage. La croyance superstitieuse, commune à tous les marins, que la présence d'un mort dans un navire compromet sa sûreté, revint au souvenir de tous.

— Qu'on jette à la mer le cadavre! crièrent-ils d'une seule voix.

Et ils s'élancèrent vers la chambre, saisirent le cercueil et le transportèrent sur le pont. Mais Pierre, averti par le tumulte, vint se jeter au milieu d'eux. Il voulut parler, on ne l'écouta point; il voulut défendre son bien, on le repoussa.

— A la mer le mort! hurlaient les matelots.

Ils soulevèrent la châsse.

— Non pas sans moi! cria à son tour Pierre.

Et se jetant sur le cercueil, il l'embrassa à deux mains, sans que l'on pût l'en détacher. Les marins s'arrêtèrent, n'osant commettre un assassinat. Dans ce moment, une secousse terrible fit craquer toutes les membrures du navire, et le mât brisé s'abattit. La goëlette venait d'être précipitée entre deux rochers, qui la retinrent comme les deux bras d'un étau. Elle y resta toute la nuit sans que les coups de mer pussent l'en arracher.

Quand le jour vint, l'orage s'était un peu apaisé, et des barques de

Bréhat recueillirent l'équipage. Pierre et son cercueil furent également sauvés.

L'ami dont nous tenons tous les détails de ce récit avait vu l'horloger breton conduire lui-même à son trou de terre le corps de la jeune femme. Après avoir élevé à Yvonne, avec ce qui lui restait d'argent, une tombe en granit rose, que l'on peut voir encore, Pierre est reparti pour chercher du travail, pauvre et simple ouvrier comme naguère. Seulement cette fois il est parti en laissant dans le cimetière de Paimpol douze années de sa vie passée et les espérances de sa vie à venir !

§ II.

L'ouvrier breton de nos jours. — Les tisserands. — Les pêcheurs. — Jahoua le menuisier.

En Bretagne, les ouvriers ne jouissent pas du grossier bien-être auquel atteignent les cultivateurs. Ceux-ci du moins ne connaissent jamais la faim. Leurs enfans grandissent autour d'eux bien nourris, sains, forts, et bronzés à l'air des campagnes. Si l'hiver vient sans que la mère ait pu leur économiser un vêtement, ils ont une bonne fascine de landes pour se réchauffer au foyer, une bonne *couette de balle* fraîche pour dormir douillettement. Puis le soleil brille sur leurs têtes, les oiseaux chantent sur leurs toits de paille, la campagne leur appartient avec tous ses plaisirs. L'hiver, ils ont les lacets tendus dans les prés, les boules de neige et les contes de veillées ; aux premières feuilles du printemps, viennent les hannetons dorés et les papillons; les nids dans les épines blanches, les houlettes de fleurs de lait et les chapelets de marguerites ; en été, les mûres le long des fossés, les *lucets* dans les fourrés des montagnes, les grandes courses dans la vallée et les bains pris sous la roue du moulin; en automne, enfin, les batteries, la récolte des pommes et la chasse au hérisson dans les vergers. Chaque saison leur apporte ainsi ses amusemens. Ils connaissent mille jeux ignorés de l'enfant des villes. Aussi aspirent-ils la vie par tous les pores; ils rayonnent la joie autour d'eux; ils la communiquent à la maison entière, car là où les enfans sont heureux, la famille est tranquille, là où les enfans ne souffrent pas, les pères sont patiens et attendent l'avenir. L'ouvrier, lui, n'a point cette encourageante consolation. Pauvre et triste, il est sûr que chaque année le froid et la faim viendront le visiter. Logé dans les venelles fétides de quelque petite ville ou dans les

sales bouges d'un village boueux, il ne respire point, ainsi que le paysan, cet air des vallées, tout chargé de mielleuses senteurs et de frais murmures, qui coule dans la poitrine comme un élixir céleste, qui rend fort et joyeux. Ses enfans maigrissent, chétifs et pâles, sous les murs humides de sa tannière.

Tout ce qui les entoure est sale, triste, dégradant. Ils s'étiolent dans le milieu corrosif qui les enveloppe. Par une sorte de confraternité mystérieuse, la corruption physique devient pour eux le germe de la corruption morale. Tout les pousse à la méchanceté par la laideur, à la dureté par la souffrance; et, une fois grands, ils ne deviendront pas, comme les fils du laboureur, une richesse pour leur père; ils deviendront des ennemis, des concurrens : leur père les craindra. Un jour il leur dira :

— Vous êtes forts et jeunes, je suis vieux et faible, votre concurrence est trop redoutable pour moi; allez ailleurs.

Et si ce sont des fils pieux, ils partiront, ils diront adieu à leur mère, à leur village, et ils iront chercher dans un autre coin une place qui leur permette de vivre *comme a vécu leur père!* — Ne nous arrêtons point trop sur ces tableaux! Quand on sonde de pareilles plaies, on en éprouve un ressentiment douloureux, et quand on se dit : — Moi aussi je pouvais naître le fils d'un ouvrier breton, — on se sent froid au cœur.

Mais, parmi tous les ouvriers de la Bretagne, il n'en est point dont les misères puissent être comparées à celles du tisserand du Finistère. La fabrication des toiles a eu autrefois une grande importance dans ce département, qui en exportait à l'étranger pour plusieurs millions. La guerre, les fautes de l'administration et des traités de commerce, comme savent en faire nos ministres depuis Richelieu, ont ruiné à jamais cette industrie. Les fortunes considérables amassées par les anciens fabricans se sont dispersées; et aujourd'hui les tisserands sont descendus à un degré d'indigence dont les canuts de Lyon ne donnent qu'une faible idée. Cependant cette industrie s'est conservée dans les familles; une sorte de préjugé superstitieux défend de l'abandonner. Des communes entières, livrées exclusivement à la fabrication des toiles, languissent dans une pauvreté toujours croissante, sans vouloir y renoncer. Rien n'est changé depuis quatre siècles dans les habitudes du tisserand de l'Armorique. Assis devant le même métier, bizarrement sculpté, que lui ont légué ses ancêtres, il fait courir, de la même manière, dans la trame, la navette grossière qu'il a taillée lui-même avec son couteau, tandis que, près de lui, sa femme prépare le fil sur le vieux dévidoir vermoulu de la famille. C'est avec ces moyens impar-

faits, avec tous les désavantages de l'isolement et de la misère, qu'il continue à lutter contre les machines perfectionnées, la division de la main-d'œuvre et les vastes capitaux des grandes fabriques de Landerneau, de Rennes, de Quintin, et d'ailleurs. En vain le prix des toiles s'abaisse de plus en plus depuis trente ans, en vain la consommation diminue de jour en jour, il s'obstine et reste immobile à sa place, comme une sentinelle perdue du passé. A chaque diminution de gain il dit:

— J'aurai faim quelques heures de plus chaque jour.

On croirait qu'un charme fatal le lie indissolublement à son métier; que le bruit monotone du dévidoir a pour lui un langage secret qui l'appelle et l'attire. Proposez-lui de quitter cette industrie à l'agonie, de cultiver le riche sol qu'il foule et qu'il laisse stérile, il secouera sa tête chevelue avec un triste sourire, et il vous répondra :

— Dans notre famille nous avons toujours été fabricans de toiles.

Montrez-lui sa misère et ses enfans courant dans le village avec une simple chemise pour vêtement, il ajoutera avec une indicible expression d'espérance :

— Dans notre famille nous avons été riches autrefois!

Cherchez enfin à lui faire comprendre que les temps sont changés, que toute chance de fortune est passée, que ses souffrances ne feront que s'accroître; il soupirera profondément et vous dira encore:

— C'est le bon Dieu qui conduit le pauvre monde.

Après cela n'insistez plus, vous êtes au bout de ses raisonnemens, vous l'avez acculé à la Providence. Si vous ajoutez quelques objections, il ne répondra plus.

Cependant il ne vous a pas tout dit. Cet homme a une idée fixe qui le soutient. Il fait un rêve dont il attend l'accomplissement, comme les Juifs attendent la venue du Messie. Il loge avec une chimère qui pare sa misérable demeure. La nuit, quand ses yeux se sont fermés, il parle à cette chimère, il l'écoute, il la voit. Il compte, tout bas, les pièces de toile qui lui sont commandées, le nombre de louis d'or qu'on lui donnera chez les négocians de Morlaix: il croit entendre vaguement le bruit des quatre métiers abandonnés qui obstruent sa maison; il croit y voir, comme au temps de ses pères, quatre ouvriers travaillant sous ses ordres pour les galiotes de Lisbonne et de Cadix. Alors, épanoui d'une orgueilleuse joie, il pense à ce qu'il fera de ses profits. Il rêve au bel habit de drap noir qu'il achètera, et aux couverts d'argent qu'il veut substituer à ses cuillers de bois; car là est la dernière expression des rêves ambitieux de tout ouvrier breton. Les couverts d'argent sont pour lui ce qu'est l'équipage pour le petit industriel; c'est le terme de

ses plus vastes désirs. Aussi, arrivé là, le tisserand s'endort-il dans son enivrement. — Et le lendemain le froid et la faim le réveillent, comme de coutume, au soleil naissant, et il reprend les travaux et les cruelles réalités de chaque jour !

A cette peinture d'une existence misérable, nous pourrions joindre celle d'une existence plus pauvre encore peut-être, et soumise à des privations plus dures, celle du pêcheur. Mais le pêcheur du moins jouit de l'attrait d'une profession hasardeuse. Sa vie a des surprises et des retours inattendus. La misère ne lui donne pas ses tortures, jour par jour et par portions égales, avec cette abrutissante uniformité qui est le pire de tous les maux. Il a des alternatives d'aisance et de disette. Il joue une partie contre la mer, ses filets sont les dés, sa vie l'enjeu. S'il gagne, joie et abondance dans sa cabane ! s'il perd, les larmes et la faim ! Mais, en tous cas, il commence toujours son travail avec le bénéfice de l'incertitude; et puis, ses journées s'écoulent loin de l'aspect de sa famille indigente; il les passe au milieu des poésies de la mer et du ciel, dans la lutte contre les vagues, ou bercé mollement par la lame assouplie. Il n'a sur la terre ferme qu'un abri de quelques heures et un ancrage pour sa barque; tout le reste est sur les flots. Sa baie est à lui, c'est là qu'il vit, qu'il a ses habitudes et ses connaissances. Rien, dans cette plaine bleue et mouvante, sur laquelle il flotte, ne lui rappelle sa misère; il ne la voit que de loin, de même que le clocher de sa paroisse. Souvent plusieurs jours se passent sans qu'il revienne vers son pauvre foyer. Il a ses îles de repos, où le soir il étend ses filets au soleil couchant et où il dort, dans le creux d'un rocher, sur un lit de jonc marin. Aucune voix importune, aucun cri d'enfant affamé ne vient l'y poursuivre. Il sommeille au roulement des vagues, en se rappelant les belles histoires de pêcheurs qu'il a entendues, tout enfant, à la veillée. Il rêve qu'il prend dans ses filets un poisson d'or dont les yeux sont deux perles, ou qu'il aborde à un rocher inconnu, d'où l'on voit pendre les pierres précieuses comme une longue chevelure de goëmont. Les années s'écoulent ainsi, et quand la vieillesse arrive, le pêcheur laisse à ses fils sa chaloupe trouée, et il vient tranquillement, près des femmes et des enfans, manger le pain que les plus forts sont allés gagner sur la mer. Heureux si quelque orage n'emporte pas un jour chaloupe et matelots, car alors le vieillard n'a plus de ressources sur la terre. Alors, on le verra prendre sur son épaule tremblante le bissac de mendiant; il ira frapper de porte en porte avec son bâton blanc; et, récitant d'un ton plaintif des prières sur le seuil des métairies, il attendra que la plus âgée des filles de la maison vienne jeter dans son chapeau un morceau

de pain noir avec lequel il fera le signe de la croix après l'avoir baisé; et il continuera ainsi jusqu'à ce qu'un jour d'hiver, quelque pâtre en allant au champ, le rencontre au pied de quelque meule de paille, courbé en deux, les lèvres violettes, les mains raidies, et vienne dire :

— Le vieux pêcheur est mort de froid cette nuit!

Alors si la commune où il est né est riche et pieuse, elle lui fournira une châsse, et quelque vieille femme charitable fera peut-être dire une messe basse pour le repos de son ame.

Mais je n'ai parlé jusqu'à présent que des souffrances matérielles des ouvriers de notre province, parce que ce sont les seules pour le plus grand nombre; cependant, là aussi, il est quelques privilégiés d'intelligence qui se creusent douloureusement le cœur avec la pensée. Génies mal nés qui se sont trompés de logement en venant au monde, et qui, conservant, malgré tout, leur instinct de gloire, pleurent la couronne d'épines qu'ils portent, non parce qu'elle déchire, mais parce qu'elle ne brille pas. Grâce à Dieu, ces artistes de naissance sont rares, et l'on n'a pas souvent à souffrir de l'horrible spectacle de ces ames forcées à se mutiler elles-mêmes pour tenir dans l'étroite place que leur donne le monde. Encore faut-il chercher long-temps avant de les reconnaître, car elles cachent leurs cicatrices et demeurent silencieuses. Ni plaintes, ni cris, ni imprécations, ni mépris amer. Le Breton est comme ces anciens Germains qui ne laissaient voir à leurs ennemis ni leur sang ni leurs larmes. Quand viennent les frissons de désespoir, il a d'ailleurs de sûrs moyens de les combattre. Si c'est une ame à belle trempe que n'a pas ébréchée la douleur, il marche à l'église, donne sa démission de la gloire terrestre et se fait candidat du paradis; si, au contraire, c'est un homme dont les forces sont affaissées dans la lutte, et qui ne peut plus lever les yeux aussi haut que le ciel, il court au cabaret, boit et tue ce qui peut lui rester d'inquiètes pensées. Ainsi deux consolateurs sont toujours là pour lui : Dieu ou l'eau-de-vie. — Ailleurs, dans d'autres provinces plus civilisées, le peuple se montre plus éclairé : il n'a gardé que l'eau-de-vie.

En 1820, je me rendais à Commana, pauvre bourgade des montagnes, où je devais trouver un ami qui était venu exercer la médecine dans ce pays désolé. J'arrivais de Penmarc'h, encore tout étourdi des hurlemens de l'Océan, tout pensif du souvenir de cette ville morte, dont j'avais vu les ruines se dessiner sous un linceul de bruyères en fleur parsemé de pâles roses marines (1); j'avais traversé de longs sentiers, des deux

(1) Les roses pimprenelles.

côtés desquels ne s'élevait plus une pierre, et le paysan qui me conduisait m'avait dit : — Ceci s'appelle la rue des Orfèvres ; cette autre, la rue des Forgerons; cette troisième, la rue des Sculpteurs. Et j'avais regardé avec épouvante ce vaste désert où ne bruissaient plus que le vent et la mer, et qui avait été une cité opulente, abritant à son ombre sept cents joyeux navires ! Je n'étais pas encore remis de l'étonnement rêveur dans lequel m'avait jeté cet aspect; mais à Commana je devais être arraché à mes méditations et trouver l'occasion d'oublier les ruines que je quittais devant des ruines bien autrement touchantes : celles d'un beau génie se détruisant dans l'obscurité et la misère.

Mon ami m'attendait, et nous passâmes une douce soirée. Comme moi, il avait habité loin de son pays assez de temps pour avoir appris à l'aimer. Nous parlâmes de la Bretagne, et c'est un riche sujet d'entretien quand on est Breton, qu'on se comprend, et qu'on est assis sous une tonnelle de clématites, d'où l'on entend les cris des pâtres de l'Arrez qui vous arrivent avec le parfum du blé noir et les sauvages modulations des flûtes de sureau. Tout en causant, Frantz me parla avec un vif intérêt d'un menuisier de campagne qui demeurait sur le coteau voisin, et qu'il me cita comme doué de dispositions merveilleuses pour la mécanique. Nous convînmes de l'aller voir le lendemain.

En effet, dès que le jour parut, nous nous acheminâmes vers la demeure de Jahoua. Le soleil dorait les montagnes à l'orient; les bruyères se déroulaient au loin tachetées de moutons noirs; tout ce qui nous entourait était stérile. Pas un arbre, pas une haie, pas un coin de verdure. Quelques sillons de sarrazin en fleur jetaient seuls, aux pieds des landes, leur frange neigeuse; et cependant le soleil qui se levait, les nuages rosés qui se roulaient sur le bleu de l'horizon, le vent du matin qui soupirait dans les fougères, donnaient à cette campagne je ne sais quelle beauté agreste. Il y avait là de l'air, un plein ciel, quelques merles qui sifflaient dans les joncs de la vallée. On sentait passer dans l'air ce souffle fort et vivifiant des campagnes, ce souffle qui fait chanter les oiseaux et épanouir les fleurs. Aussi nous avancions-nous causeurs et joyeux, tout imprégnés de la délicieuse fraîcheur du matin.

En arrivant sur le coteau, Frantz me fit voir de loin la maison singulière dans laquelle logeait le menuisier. Ce n'était autre chose qu'un vieux colombier recouvert d'un toit de chaume, et dans lequel des fenêtres irrégulières avaient été percées. Mon ami m'apprit que la femme de Jahoua, *qui était noble*, avait reçu en héritage cette ruine avec le demi-journal de landes qui l'entourait, et que son mari l'avait transformée en maison d'habitation, ainsi que je le voyais.

Lorsque nous arrivâmes, le menuisier travaillait devant la porte. Frantz lui souhaita le bonjour, et lia conversation. Pendant qu'il causait, je m'approchai de l'établi pour examiner l'ouvrage de Jahoua. C'était un bahut de chêne fort grossièrement exécuté, et qui était loin de révéler, de la part de l'ouvrier, l'habileté que je lui avais supposée. J'en exprimai mon étonnement à Frantz, en français, ignorant que Jahoua comprît cette langue; mais, à son sourire, je vis qu'il m'avait entendu.

— Je fais mieux que cela quelquefois, me dit-il; mais il faut que l'outil aille vite, pour qu'il ait fini avant que mes cinq enfans ne crient la faim! J'ai encore employé deux jours pour faire ce bahut, et l'on n'a pas beaucoup de blé noir pour quatre francs.

— Seriez-vous si peu payé pour ce travail?

— Celui qui paie trouve toujours que le travail est cher, me répondit-il avec cette prétention sentencieuse si commune chez le paysan breton.

— Il ne faut pas juger Jahoua sur ceci, reprit mon ami. Jahoua, quand il le veut, travaille comme les saints, vite et bien. C'est à lui que nous devons presque tous les christs de l'arrondissement.

— Vous sculptez des christs? lui demandai-je.

— Quand je ne trouve pas de bahut à faire.

— Mais c'est un travail qui doit vous rapporter davantage?

— Bien peu. Je sculpte à la journée, ou bien on me paie les christs à la taille : cinq francs du pied. Encore il y a des curés qui veulent la lance et la couronne d'épines par-dessus le marché.

Dans ce moment, un son timbré retentit dans la maison de Jahoua, et se répéta sept fois. Je me détournai avec étonnement.

— C'est mon horloge, me dit le menuisier.

— Vous avez une horloge?

— Qu'il a faite lui-même, en regardant la vieille pendule de ma cuisine, ajouta Frantz. Entrons, et vous allez la voir.

Jahoua tira son chapeau, avec cette politesse hospitalière que l'on trouve chez le plus rustre de nos villageois, et se rangea, en nous faisant voir la porte d'un geste invitant. Nous entrâmes.

La femme du menuisier était assise près du berceau de son dernier né, occupée à filer. Dès qu'elle nous aperçut, elle se leva et nous souhaita la bienvenue à la manière des femmes bretonnes, en retirant sa quenouille et déposant son fuseau. Frantz se mit à causer avec elle, à l'interroger sur ses enfans, pendant que Jahoua me conduisait vers une sorte de cercueil en bois, collé le long du mur, vis-à-vis de la porte. C'était sa pendule. Il m'ouvrit la longue boîte de peuplier, et je jetai

un cri de stupéfaction en apercevant l'intérieur de cette incroyable machine.

Dépourvu des ressources nécessaires pour exécuter le travail qu'il avait entrepris, le menuisier s'était servi de tout ce qu'il avait pu approprier de quelque manière à son œuvre. Le fer, le cuivre, la pierre, avaient été tour à tour employés par lui. Il n'existait point, dans toute la machine, une pièce de la même espèce, ni faite l'une pour l'autre. On voyait que chacune d'elles n'avait été raccordée qu'à force d'adresse avec sa voisine, et l'on y reconnaissait encore la trace d'une destination primitive toute différente. Le cadran était une large ardoise, sur laquelle une pointe de compas avait tracé le chiffre des heures et quelques arabesques d'assez bon goût. Le timbre dont le son avait éveillé mon attention, n'était autre chose qu'un fragment de bassine de fonte sur lequel venait frapper une tige de fer à bouton cuivré, débris enlevé à une vieille pelle de quelque foyer bourgeois. Le reste n'était ni moins fruste ni moins étrange. J'étais immobile et en admiration devant ce travail, lorsque l'on vint appeler Jahoua. Il sortit un moment.

— Eh bien! me dit Frantz qui s'était approché, que pensez-vous de cet ouvrage?

— Cela peut faire une détestable pendule; mais, certes, c'est une création admirable. On s'effraie à penser tout ce qu'il a fallu d'imagination, de calcul et d'adresse, pour achever un pareil travail. Cet homme aurait fait un grand mécanicien.

— Je ne sais trop ce que Jahoua n'aurait pas été, s'il fût né ailleurs, dit Frantz; tout ce que vous voyez ici est son ouvrage. C'est lui qui a fait les meubles, réparé les murs, élevé le toit. Il travaille également bien le bois, la pierre et les métaux. Une invention lui coûte moins qu'une imitation. Cet homme a une faculté particulière pour simplifier tous les instrumens de la vie usuelle. Vous voyez la serrure de cette armoire? il n'y entre pas une parcelle de fer, et elle n'en est pas moins sûre. En voici la clé, qui ne se compose d'autre chose que d'une cheville et d'un clou. Vous êtes habitué aux foyers fumeux des chaumières bretonnes : voyez celui-ci.

Je me détournai vers l'âtre. Ce n'était point, comme je l'avais vu partout jusqu'alors dans nos campagnes, un grand parallélogramme surmonté d'un vaste tuyau donnant passage à une colonne d'air glacial qui refoule la fumée vers l'intérieur; Jahoua avait fixé au fond de l'âtre un débris de ces immenses cuves en terre cuite, destinées à couler les lessives, et donnant ainsi au foyer une forme hémisphérique, favorable

à la concentration de la chaleur et à sa réflexion. Il en avait fait une véritable cheminée à la Rumford.

— Il avait donc vu des foyers modernes? dis-je à Frantz.

— Jamais, me répondit-il. Il n'en existe pas un seul, que je sache, dans tout le canton, et Jahoua n'a jamais quitté les environs de son village. Du reste, je vous l'ai dit, Jahoua n'imite guère; il crée ou perfectionne. Vous verrez chez moi un tourne-broche de son invention qui sonne pour avertir de le remonter. Il a fabriqué, pour un de nos agriculteurs, un hache-racines et un pile-landes avec lesquels un enfant de douze ans fait l'ouvrage de trois hommes. Lui-même, il ne pourrait vous dire de combien de découvertes de ce genre il est l'auteur. Dès qu'on aperçoit dans le pays un ustensile inusité et plus commode, une mécanique simple et ingénieuse, on peut dire avec certitude : — C'est Jahoua qui a fait cela. Si ses essais continuels ne le ruinaient, il vivrait à l'aise pour le pays, c'est-à-dire qu'il pourrait manger du lard une fois par semaine et du pain une fois par jour. Mais quand ses crises de méditations créatrices lui prennent, il néglige son travail ordinaire, mécontente ses pratiques, et les perd. Du reste, Jahoua n'est pas un ouvrier ordinaire. Il a étudié trois ans pour être prêtre, et a reçu les premiers élémens d'une instruction classique. Il a même retenu quelques bribes de latin, qu'il aime parfois à semer dans la conversation avec une coquetterie pédantesque qui n'est pas exempte d'orgueil. C'est une intelligence excentrique et maladive qui ne prend jamais le grand chemin, et que tourmente sans cesse une fièvre d'inspiration. L'esprit de Jahoua fait la chasse aux découvertes, comme les braconniers tyroliens font la chasse aux chevreuils, sans trève, sans repos, sans découragement, avec une passion furieuse et incessante. C'est un monomane dont la folie a un but utile. Sa fougue d'imagination se révèle dans ses combinaisons mécaniques, aussi bien que dans ses conceptions d'artiste. Les mathématiques et la poésie vivent en communauté dans son cerveau. Malheureusement, les moyens d'exécution lui font faute. Jahoua était né pour commander à des ouvriers, et non pour être ouvrier lui-même; c'était la main intelligente appelée à conduire l'outil, et non le manche destiné à y être soudé. Aussi est-ce un homme profondément malheureux. Il ne vous le dira pas, il ne se l'est peut-être jamais dit à lui-même; mais observez-le bien, suivez les attitudes de son ame, vous découvrirez, par instans, des mouvemens gênés et douloureux qui indiquent une blessure cachée, mais profonde.

Comme Frantz achevait de parler, Jahoua entra avec un prêtre. Au premier coup d'œil, je le reconnus pour un de ces curés bons vivans,

que l'on trouve en Bretagne comme ailleurs, quoique plus rarement, espèces de fonctionnaires publics tonsurés, qui font les affaires du bon Dieu comme le percepteur fait celles du gouvernement. En nous apercevant, il tira son tricorne, s'avança vers nous avec un gros rire jovial, et lia conversation avec Frantz, qu'il connaissait. Nous sûmes de lui qu'il était venu voir une statue de Vierge que Jahoua sculptait pour son église. Il se plaignait beaucoup de la négligence du menuisier, qui le faisait attendre depuis six mois.

— Il faut pardonner quelque chose à Jahoua, lui dis-je; ce n'est pas un homme ordinaire.

— C'est vrai, me répondit le curé en baissant la voix; le pauvre diable est aux trois quarts fou.

Cependant le menuisier était allé prendre au fond de sa maison son ouvrage, et l'avait apporté près du seuil, afin qu'on pût le voir plus distinctement. Là, il enleva les toiles qui l'enveloppaient, et nous aperçûmes une Vierge presque achevée.

Mon premier mouvement fut un mouvement de surprise. L'idée de la vierge Marie s'était tellement liée, dans mon esprit, à certaines formes raphaëlesques, que je ne la reconnus pas dans l'œuvre de Jahoua. Je m'attendais à voir, comme d'habitude, une jeune femme aux yeux baissés, tenant entre ses bras un enfant nu et riant. Cependant, cette première impression de désappointement une fois passée, je me mis à examiner en détail l'œuvre du menuisier, et, en me dégageant insensiblement de mes souvenirs, sa pensée commença à se révéler à moi. La mère de Dieu était assise dans une posture affaissée. Son fils dormait, attaché à son sein, de telle sorte que son visage se trouvait complètement caché. Les traits de la Vierge portaient l'empreinte d'une inquiétude douloureuse et épouvantée. Un mouvement convulsif de ses bras ramenait l'enfant vers son cœur, comme si elle eût voulu le cacher ou le dérober à quelque danger. Son visage, sur lequel brillait, à travers l'inquiétude, je ne sais quelle bonté simple et forte; son mouvement vrai, mais lourd, toute son attitude lui imprimait un caractère breton, que complétait son costume de femme kernewote. Je regardai longtemps cette conception puissante et neuve, et à mesure que je l'étudiais, la pensée de Jahoua m'apparaissait distincte et lumineuse. Jusqu'alors, je n'avais vu que la mère de Jésus; ici j'avais sous les yeux la mère du Christ. C'était bien Marie, Marie oppressée sous le poids de cet enfant qu'elle allaite, et qui est un Dieu; Marie confondue devant le grand mystère auquel elle est mêlée, ayant peur d'elle-même et de son fils, arce qu'elle sent qu'elle est hors des voies humaines, et que quelque

chose d'inoui l'attend ; Marie, enfin, redevenue femme un instant par l'oubli de sa divine mission, regardant avec épouvante dans l'avenir la grande croix qui se dresse pour la rédemption des hommes, et sentant l'instinct de mère qui se réveille dans son cœur et fait frissonner sa chair. Ce n'était plus là cette Vierge que j'avais vue si souvent représentée dans le calme céleste de sa divinisation et de sa maternité ; c'était la Vierge sous son enveloppe souffrante et mortelle, c'était le symbole de la femme dans la vie.

J'étais tout concentré dans la contemplation de l'œuvre du menuisier, lorsque le curé, qui jusqu'alors s'était entretenu à quelques pas avec mon ami, s'approcha et vint se placer à côté de moi.

— Eh bien ! dit-il, comment a-t-il fait cela ?

Je ne lui répondis rien. Il se mit à regarder en penchant la tête.

— Qu'est-ce donc, Jahoua ? s'écria-t-il tout à coup. Tu as fait à notre sainte Vierge l'air tout affolé ! Pourquoi, mon mignon, lui as-tu donné cette mine pleureuse ?

— Faites excuse, monsieur le recteur, répondit Jahoua ; mais à l'âge qu'a l'enfant Jésus, la sainte Vierge a peur d'Hérode, et fuit le massacre des innocens.

Je n'avais pas songé à cette explication, qui donnait au groupe, outre son mérite d'expression, un mérite de convenance et de vérité historique. Cependant elle ne sembla pas persuader le curé.

— C'est égal, dit-il, il valait mieux la faire rire et jouer avec son fils, comme on voit dans toutes les gravures. Il ne fallait pas oublier que la Vierge était une mère.

— Oui, *mater dolorosa*, murmura Jahoua avec un indéfinissable sourire.

— Et l'enfant Jésus ? reprit le curé, on ne sait pas de quoi il a l'air, caché comme il est. Pourquoi ne pas montrer sa figure ?

— Parce que je ne savais quelle figure faire au fils du bon Dieu !

Le prêtre haussa les épaules ; puis, se détournant encore vers la statue du menuisier :

— N'importe, ajouta-t-il, le barbouilleur nous vient le mois prochain ; la peinture changera tout cela. Nous donnerons de belles couleurs à la Vierge, et nous la ferons rire, malgré le massacre des innocens.

Il rit beaucoup lui-même de ce rapprochement qu'il parut regarder comme une plaisanterie fort spirituelle. Il recommanda bien à Jahoua d'achever au plus tôt, et il prit enfin congé de nous.

Nous causâmes encore quelque temps avec Jahoua, qui nous montra

plusieurs ouvrages ébauchés. Nous allions partir, lorsque mes yeux, en scrutant tous les recoins de la maison, s'arrêtèrent sur un grand nombre de madriers qui m'avaient frappé dès mon entrée, et qui paraissaient appartenir à quelque travail de charpente commencé.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je à Jahoua.

Il rougit un peu et me répondit :

— C'est le commencement d'un moulin.

— Vous fabriquez donc aussi des moulins?

— Il voulait en faire un pour son compte, dit Frantz en riant. Jahoua a une idée fixe, c'est de transformer son colombier en moulin-à-vent. Il n'y en a que deux dans la commune, et ils sont loin de suffire aux besoins. Jahoua pense avec raison que s'il pouvait en construire un, il y trouverait une source de profits. Malheureusement, le temps ou l'argent lui a manqué jusqu'à présent, car voilà bien long-temps qu'il a commencé son moulin.

— Sept ans, monsieur, dit Jahoua; il y a sept ans.

— Mais êtes-vous avancé dans votre travail?

La figure du menuisier prit une expression de tristesse sombre, et il me répondit en balbutiant :

— L'an dernier j'avais fini. Il ne me manquit plus que les meules, mais l'hiver a été dur; il n'y avait pas d'ouvrage, et le bois est rare par ici. La femme a brûlé une partie des pièces du moulin pour chauffer les petits qui avaient froid. Il a fallu recommencer.

— Et vous n'avez pas perdu courage?

— Pourquoi? quand je serais encore sept ans, qu'importe, si j'ai mon moulin? La route a beau être longue de Commana à Quimper, un enfant finit par la faire, à force de mettre ses petits pieds l'un devant l'autre.

Je regardai avec admiration cet homme de bronze qui avait marché pendant sept ans sans interruption et sans repos vers son espérance, y concentrant toute son ame, y confiant tout son avenir, et qui, rejeté loin du but au moment d'y atteindre, recommençait le chemin, les cheveux grisonnans et les pieds meurtris, sans faire entendre une plainte ni un cri de colère. Tant de volonté et de patience me semblait une merveille.

— Et n'avez-vous jamais songé à quitter le village? lui dis-je; vous auriez pu aller à la ville, et avec votre génie inventif vous seriez devenu riche en peu de temps.

Il secoua la tête :

— La fortune ne se trouve pas où on la cherche, monsieur; elle est

où Dieu l'a mise. Le *laouenanic* rencontre aussi bien un grain de blé dans les champs que dans la cour d'un château.

— Mais ne sentez-vous pas quelquefois du regret de n'être qu'un pauvre menuisier de village? Est-ce que ça ne vous déchire pas le cœur quand on ne vous comprend pas, quand vous avez fait quelque chose de beau comme votre Vierge, et qu'on vient, ainsi que tout à l'heure, vous dire que c'est mal?

Jahoua haussa les épaules avec un sourire triste et doux.

— Ceux qui paient ont le droit de parler, monsieur, dit-il.

J'étais véritablement attendri.

Jusqu'alors je ne m'étais figuré le génie méconnu que dans une lutte furieuse contre le monde; je me l'étais représenté sous l'image du lion succombant aux morsures du moucheron, avec un dernier rugissement de rage; et voilà que tout à coup je voyais surgir devant moi un grand homme en guenilles, escomptant sa gloire à vingt sous par jour et laissant souffleter son génie sans qu'un soupir tombât de ses lèvres, sans qu'une ride de dédain plissât son large front, sans qu'une bouffée de colère montât de son cœur à son regard! Je voyais devant moi un Michel-Ange villageois forcé de brûler le Saint-Pierre de Rome auquel il avait travaillé sept ans, dont on barbouillait les statues pour les faire sourire; et il était calme, il était bienveillant, il n'avait point pensé que le monde était injuste envers lui, et il n'eût pas compris mon admiration si je la lui avais exprimée! Je restais confondu.

Cependant nous étions sortis, et à quelques pas du seuil nous nous détournâmes pour regarder extérieurement la demeure du menuisier. Jahoua, qui s'était arrêté avec nous devant son colombier, le contemplait avec une joie forte et silencieuse. Ses yeux semblaient suivre dans l'air l'aile blanche du moulin que créaient ses rêves.

Nos regards se rencontrèrent, et il vit que je l'avais compris.

— Oui, monsieur, me dit-il en riant, j'aurai là un jour quatre grands bras qui besogneront pour moi, des bras de chêne et de toile qui ne se fatigueront pas. Alors je pourrai travailler à mon idée, dans mon moulin; je pourrai penser à mon aise sans entendre les pratiques crier. Un meunier, voyez-vous, n'a pas beaucoup à faire. Tant qu'il entend son aile chanter sur l'axe, comme une cigale, il n'a pas à s'inquiéter, le vent du bon Dieu lui boulange son pain. Si jamais vous revenez au pays, monsieur, et que vous voyiez de loin une aile tourner au-dessus de ce toit de paille, dites sans crainte qu'il y a là un homme qui s'appelle Jahoua et qui ne demande plus rien au bon Dieu.

Après avoir prononcé ces mots avec une sorte d'élégance agreste et

une sensibilité qui m'émut, le menuisier se découvrit, nous souhaita le bonjour, et un instant après il était rentré dans son colombier.

— Eh bien! me dit mon ami lorsque nous eûmes fait quelques pas dehors, que pensez-vous de cet homme?

— C'est un grand génie qui aura dépensé toute son intelligence à faire une mauvaise pendule et un moulin, répondis-je.

— S'il fait jamais ce moulin, me dit Frantz.

— Et pourquoi non?

— Cet homme a un anévrisme dont il ne se doute pas; dans dix-huit mois il sera mort, et le moulin ne sera pas achevé.

Je m'arrêtai brusquement, en jetant un cri, et je détournai malgré moi vers le colombier de Jahoua un regard effaré.

Le pauvre ouvrier était encore près de sa porte, regardant en l'air, vers le toit de sa demeure, et trois petits enfans jouaient sur le seuil.

Je sentis une larme qui me coulait sur la paupière, je détournai la tête, et je repris en silence le chemin du village.

§ III.

Aptitude des ouvriers bretons. — L'usine de M. Frimot. — La digue de Roscoff. — Keinec. — Nécessité de grands établissemens industriels en Bretagne.

En parlant de Jahoua, je n'ai point prétendu donner une personnification de l'ouvrier breton: quoique le caractère celtique s'accusât énergiquement dans cet homme, les facultés supérieures dont il était doué en avaient fait une exception. Mais il ne faudrait point prendre non plus les réflexions que j'ai précédemment émises sur l'infériorité industrielle de la Bretagne, pour un brevet d'incapacité infligé à ses ouvriers. Ce qui leur manque, ce n'est ni l'aptitude, ni la volonté; ce sont les moyens et l'occasion. Je crois même que peu de races sont aussi propres aux travaux de la forte industrie, car peu de races possèdent à un aussi haut degré la vigueur, la patience, l'esprit de combinaison, et surtout cette espèce de raideur musculaire et d'insensibilité physique qui rend le travailleur infatigable à la peine. Aussi, toutes les fois qu'une circonstance est venue aider à la manifestation des dispositions manufacturières de l'esprit breton, on les a vues se faire jour de la manière la plus éclatante.

Il y a quelques années qu'un ingénieur distingué, M. Frimot, établit à Landerneau une fabrique de machines à vapeur. C'était une entre-

prise d'autant plus hardie, que tous les instrumens d'exécution, y compris les ouvriers, étaient à créer. M. Frimot tentait, d'ailleurs, la résolution d'un problème entièrement neuf, en fait d'application de la vapeur. Les machines qu'il voulait faire exécuter étaient l'essai d'un système personnel; les mécaniques d'exploitation elles-mêmes avaient toutes été inventées par lui, car M. Frimot était un de ces hommes qui s'approprient toutes les idées en les timbrant à leur cachet, un Jahoua qui avait sur celui de Commana l'avantage de sortir de l'École polytechnique. On conçoit quelles étaient les difficultés pour faire ainsi sortir du néant tout un nouveau monde industriel! Mais M. Frimot ne s'en effraya pas; il appela autour de lui tout ce qu'il trouva de taillandiers de village, de serruriers de carrefour, d'armuriers de bourgades. Le port de Brest lui fournit quelques forgerons non pas habiles, mais habitués aux grands fourneaux et aux grands soufflets des vastes usines. Ce fut avec ces ouvriers vulgaires qu'il commença. Pendant les premiers mois, il y eut de quoi devenir fou de colère et de désespoir. Les cent bras de l'usine allaient comme une machine détraquée, sans ordre, sans intelligence; la pensée de l'inventeur, mal comprise ou maladroitement exécutée, n'entrait dans les tenailles du forgeron que pour en sortir parodiée et ridicule; sa création, mise vingt fois sur l'enclume, forgée, faussée, déformée en tous sens, en sortait enfin monstrueusement traduite, véritable caricature du plan harmonieux qu'il avait tracé. M. Frimot fit recommencer l'œuvre, sans étonnement et sans impatience. Cette fois le travail prit une marche plus habile; les marteaux avaient appris leur métier pendant le premier essai; l'ouvrier breton s'était aguerri dans cette lutte contre le fer, la houille et le feu; il avait deviné les moyens de les maîtriser, d'en faire des esclaves utiles. Cette fois la matière obéit à l'intelligence, les métaux se pétrirent et se contournèrent docilement sous l'action de sa volonté; une première machine s'éleva et entra en action. Ce fut un jour véritablement solennel que celui où cette machine s'agita sous l'effort de la vapeur, et où le premier coup de piston fit retentir l'édifice. Ils étaient là, tous ces ouvriers sortis quelques mois auparavant de leurs hameaux, et qui n'avaient jamais vu semblable merveille; ils étaient là, le cou tendu, les yeux fixes et presque épouvantés devant leur propre ouvrage; ils regardaient cet être étrange de fer et de cuivre dont ils avaient laborieusement limé les membres pendant six mois, qu'ils avaient fabriqué et monté pièce à pièce, et qui maintenant, animé d'une sorte de vie intérieure, lançait sa grande voix dans l'espace, et agitait ses bras de géant. Pendant plusieurs jours, ils ne purent passer devant la ma-



chine, sans détourner la tête avec une surprise d'enfant, qui n'était pas exempte d'une superstitieuse inquiétude; mais peu à peu ils s'habituèrent à sa présence; ses rauques sifflemens devinrent pour eux comme une voix amie et accoutumée; ils ne purent plus travailler sans l'entendre; ils l'avaient baptisée du nom de *Jeannette*, et quand elle était arrêtée, ils disaient d'un air triste: — Jeannette dort aujourd'hui; et les marteaux tombaient plus languissamment sur l'enclume, et il semblait à tous qu'il manquait quelque chose à l'atelier.

Plus tard, l'établissement s'agrandit; de nouvelles machines furent exécutées, et le nombre des travailleurs augmenta; mais M. Frimot continua à les prendre parmi les ouvriers du pays. Nous avons été témoin de l'entrée dans les ateliers de plusieurs de ces campagnards, et c'était en vérité chose plaisante que de voir leur admiration inquiète, au milieu de tous ces bras de fer qui s'agitaient autour d'eux. Ils regardaient comme des enfans étonnés ces machines élégantes; ils tournaient autour avec une sorte de précaution respectueuse; ils n'osaient approcher de peur de les gêner; ils leur auraient volontiers tiré le chapeau par politesse, car c'était pour eux plus que du fer et de l'acier : c'étaient des espèces d'ouvriers mystérieux et intelligens, tels qu'ils n'en avaient encore jamais rencontré dans la vie. Mais cette naïve ignorance durait peu; le nouveau venu se formait vite au feu de la grande forge. Un mois après leur arrivée, on voyait tous ces campagnards niais et peureux se jouer au milieu des étincelles et de la fumée, comme de vrais cyclopes habitués à vivre dans les flammes; se lancer l'un à l'autre, fringans et rieurs, les gueuses de fer rougi, et jeter à pleine poitrine les cantiques ou les *guerz* bretons, au milieu des monotones battemens du piston et des sourds rugissemens de la chaudière bouillante.

Malheureusement, ces essais qui avaient constaté si brillamment l'aptitude des Bretons pour les arts mécaniques, furent ruineux pour celui qui les faisait. Cette étude expérimentale, faite par le maître et les ouvriers, avait été entreprise sur une échelle trop vaste pour les ressources matérielles de M. Frimot, et il fut forcé d'arrêter cet élan industriel qu'une fortune particulière ne pouvait entretenir.

Mais il avait pu apprécier l'ouvrier breton, et il savait désormais ce que l'on en pouvait attendre. Il eut encore, avant de quitter la Bretagne, une nouvelle occasion de s'en assurer. Ce fut dans la construction d'une digue près de Roscoff, digue destinée à enlever un coin de grève à la mer. C'était encore un travail entièrement neuf à exécuter. Les ouvriers ne s'en inquiétèrent point. Une population entière accourut pour prendre part à cette œuvre de géans, et ce fut pour M. Fri-

mot lui-même une véritable merveille que l'audace, l'intelligence, la force, avec lesquelles ils accomplirent cette œuvre difficile. Deux mois leur suffirent pour l'achever. A les voir lutter avec tant de gaieté et de courage contre la mer terrible qui grondait autour d'eux, on eût dit qu'ils prenaient un plaisir d'enfant à la combattre. Au milieu de ces rocs qu'ils ébranlaient de leurs leviers. couverts comme ils l'étaient de vase salée et arrosés par l'écume de la houle sous laquelle ils travaillaient en chantant, on les eût pris pour de jeunes lions marins folâtrant sous les griffes de leur mère. Les quartiers de rochers détachés de la côte venaient avec une sorte d'instinct prendre leur place et se ranger l'un contre l'autre à la digue.

Je n'oublierai jamais le spectacle dont je fus témoin à cette occasion, un soir que j'arrivais à Roscoff. J'ignorais la construction de cette digue, et je marchais, les regards fixés vers la mer où le soleil venait de descendre dans toute sa gloire. J'étais absorbé par cet admirable tableau, lorsqu'en baissant machinalement les yeux sur la grève qui commençait à se noyer dans l'ombre, je crus être le jouet d'une hallucination effrayante. Sur le sable blanc du rivage, on voyait cinquante rochers de granit, poussés par des mains invisibles, s'avancer d'un mouvement uniforme et solennel. Un murmure confus montait de la rive sur la montagne, mêlé à je ne sais quel frottement écailleux et strident. Je demeurai immobile et presque épouvanté : je crus un instant voir une armée de ces monstres fabuleux des légendes bretonnes qui avaient quitté leurs cavernes, et qui se traînaient lourdement vers la mer. Heureusement, les voix des hommes et les clochettes des chevaux qui revenaient de la digue, m'arrachèrent bientôt à ma fantastique vision. Le lendemain, je vis les travaux au grand jour; je n'eus plus peur, mais j'admirai.

Je ne terminerai pas, puisque je suis en train de citer des anecdotes, sans dire un mot d'un charpentier de Morlaix, nommé Keinec, et que je me rappelle avoir vu dans mon enfance. Cet homme, qui avait été employé quelque temps au port de Brest, n'avait jamais pu apprendre à lire ni à écrire. A l'âge de soixante ans, il se mit en tête de construire un navire, seul, sans plan, et sans calcul écrit. Il projeta de mémoire cette immense machine, en combina toutes les parties, et l'exécuta au grand étonnement des négocians du port qui avaient d'avance condamné l'œuvre du charpentier. Depuis ce premier essai, douze navires de différente grandeur furent construits par lui, avec le même succès, ce qui lui faisait dire dans ses jours de gaieté qu'il avait autant de ses enfans sur l'eau que notre seigneur Jésus-Christ avait eu d'apôtres. Je

me souviens encore d'avoir vu lancer, au passage Cornic, le dernier brick qu'il ait construit; Keinec avait alors quatre-vingts ans accomplis. Lorsque l'immense machine s'élança dans la mer, au milieu des acclamations, et reparut, rasant avec grace le rivage, le vieux charpentier était sur le pont, appuyé contre le bénitier que l'on avait apporté pour le baptême du navire; il découvrit ses cheveux blancs, fit le signe de la croix et baissa la tête. — Vive Dieu! qu'avez-vous, père Keinec? lui cria le capitaine en lui frappant sur l'épaule; est-ce que vous pleurez? — C'est mon dernier fils que j'envoie sur la mer, monsieur, dit le vieillard avec une triste douceur; puis il regarda longuement son navire, serra la main du marin, et descendit à terre. Un mois après il était enterré au cimetière de Plouian, et ses fils plantèrent sur sa tombe une croix surmontée d'un vaisseau à la voile.

Je pourrais ajouter une foule de preuves de l'aptitude de l'ouvrier breton; mais, il faut le reconnaître, cette imagination si féconde chez lui, et qui se montre en toute occasion, est le plus souvent sans grand résultat, faute d'éducation professionnelle et de moyens d'exécution. Son adresse ingénieuse ne s'exerce que dans une sphère étroite, et ne dépasse point les bornes d'une industrie personnelle et isolée. Tant que de grands centres de fabrication n'existeront point dans cette province, les arts manuels n'y feront aucun progrès; et ces grands centres, il faut qu'ils soient créés par des étrangers. Le Breton n'ira point chercher l'éducation industrielle pour la transporter dans son pays; il l'attendra sans empressement et sans appel, tranquillement accroupi dans sa misère; mais si elle vient vers lui, il saura l'accueillir et en profiter. Quoique la Bretagne, par sa position écartée, ne soit jamais appelée à la production manufacturière aussi impérieusement que les provinces centrales, on peut la regarder comme éminemment propre, par sa nature et par le caractère de ses habitans, à toutes les fortes industries qui s'appuient sur l'agriculture. Il est possible aussi que des richesses minéralogiques encore ignorées couvent dans son sein, et la découverte de bassins houilliers susceptibles d'exploitation suffirait pour changer entièrement la face du pays. Mais quel que soit l'avenir qui l'attende, la Bretagne ne pourra sortir de son néant sous le rapport manufacturier, que par la création de grandes usines, soutenues par des capitaux suffisans. Alors seulement cesseront les industries morcelées et mal entendues qui l'épuisent au lieu de l'enrichir; alors commencera l'émancipation de ses ouvriers, ensevelis jusqu'à présent dans une ignorance indifférente et fatale.

§ IV.

Commerce des anciens Bretons. — Commerce des chevaux. — Michel-le-Normand et Bervic-le-Breton.

Il y eut un temps où les Celtes armoricains faisaient le commerce de la moitié du monde. Depuis que les noms de Tyr et de Carthage n'étaient plus que deux grandes épitaphes écrites sur des cités mortes, les Celtes de la Petite-Bretagne dominaient l'Océan germanique et sarmatique, la mer de Cronie et la mer Atlantique, tandis que Marseille s'était emparée de la mer intérieure, et régnait, sans partage, sur ce magnifique lac de deux cents lieues. Partout, sur l'Océan, on rencontrait les hauts navires des Venettes, et il était facile de les reconnaitre, car les galères d'Italie n'étaient près d'eux que de frêles chaloupes. Ils voguaient sans rames, avec leurs voiles de peau souple, teintes en azur comme les flots, et leurs ancres rattachées à la poupe avec de grosses chaînes. C'étaient eux qui transportaient les laines des Cantabres, l'étain, l'argent et le fer de la Lusitanie, les fourrures de la Scandie et le vin des Iles Fortunées.

Plus tard, Brutus, lieutenant de César, détruisit leur marine dans la bataille navale qui eut lieu entre Carnac et Diarorigum; mais vers le VIe siècle nous la voyons encore reparaître, quoique moins puissante. Elle noue de nouvelles relations avec les peuples du nord de l'Europe, malgré les flottes normandes et les pirates flamands. Jusqu'au XIVe siècle, son importance se soutint, et c'est alors seulement que les guerres continuelles avec l'Angleterre commencent à ruiner son commerce. Mais il est bientôt protégé par la création d'une marine militaire, et jusqu'en 91 il continua à prospérer. Au moment de la révolution il était encore immense. Malgré la ruine de la compagnie des Indes établie à Lorient, les navires bretons et étrangers remplissaient nos ports. Les lourdes galiotes hollandaises venaient nous demander nos papiers, les felouques espagnoles enlevaient nos beurres et nos toiles, et nos bricks apportaient aux Norwégiens, aux Russes et aux Danois, la cire et le miel recueillis dans nos montagnes; aux Catalans et aux Portugais, les poissons pêchés sur nos baies. Alors les petites villes du littoral étaient pleines de ces commerçans en bonnet de laine et en sabots qui mangeaient dans l'étain, et dont les coffres-forts regorgeaient de doublons d'Espagne; race précieuse et perdue, véritables fourmis qui amassaient grain à grain leur amas de blé, et qui, doués de l'esprit médio-

cre et patient, indispensable pour tout négoce, acquirent, avec de petits moyens, de grandes fortunes que leurs fils trop habiles n'ont pas su conserver. Mais la révolution de 91 interrompit le cours de ces prospérités commerciales. Aujourd'hui il n'en existe plus nulle trace dans les petits ports de l'Armorique que la vase encombre chaque jour, et où l'on voit les navires inachevés pourrir sur les cales de construction.

Ainsi, la Basse-Bretagne a vu le temps détruire successivement toutes les relations avantageuses qu'elle avait avec l'étranger. Il ne lui est rien resté de ses anciennes sources de richesses, pas même une guerre avec l'Anglais pour occuper ses corsaires! Aussi sa marine est-elle anéantie pour long-temps, sinon sans retour. Tout se borne désormais à un commerce intérieur sans importance. Nous en excepterons toutefois celui des chevaux, qui, bien que restreint depuis une dizaine d'années, occasione cependant encore un mouvement de capitaux assez considérable.

On trouve en Basse-Bretagne deux races de chevaux bien distinctes. La première, qui ne fournit que des chevaux de trait lourds, peu élevés, mais robustes, est fort commune dans les plaines, principalement dans le Léonnais et les vallées de Tréguier. La seconde, plus élégante, ne se rencontre guère que dans les montagnes. C'est une race grêle, légère, au poil noir, à l'œil fauve, à peu près semblable à celle qui peuple les pampas de l'Amérique du Sud, et dont se servent les gauchos pour leurs étranges expéditions à travers les déserts. On y reconnait, au premier coup d'œil, la trace du type arabe, mais avec un germe de dégénérescence sauvage, avec moins de grace et de fierté. Du reste, à partir du cheval nain de l'*île de la Terreur* (Ouessant) jusqu'au beau coursier de guerre des *pointes de la Coquille* (Conquet), cette race subit de grandes variations de taille, de forme et de vigueur, selon les cantons qu'elle habite. Le Morbihan ne fournit presque partout que des chevaux de charbonniers, au poil long et hérissé, dont on méconnaîtrait l'origine sans le regard acéré que dardent leurs yeux perçans, sous leurs crinières rousses. Outre ces deux races, il en est une troisième, produit bâtard et honteux que l'on doit aux soins toujours si éclairés du gouvernement. Elle résulte du croisement des jumens armoricaines et des énormes étalons entretenus dans nos haras. On peut la reconnaître à sa grosse tête bretonne emmanchée d'un long cou normand et soutenue par de maigres jambes anglaises. C'est une race de juste-milieu entre toutes les races existantes, également impropre au trait et à la selle, et dont la présence dans les foires excite un

long rire. Du reste, ces chevaux, qui ne sont pas le produit de la nature, mais du haras, ces chevaux administratifs, créés par ordre, qui n'ont été trouvés bons, jusqu'à présent, qu'à gagner à leurs maîtres les primes accordées par l'état, sont en assez petit nombre. La routine et le grossier bon sens de nos paysans rendront probablement inutiles les ingénieuses combinaisons de nos hommes d'état, et nos chevaux resteront excellens, malgré leurs efforts pour les *améliorer*.

Ce n'est pas que notre race chevaline ne puisse subir des modifications, mais pour cela il faut changer les élémens qui la font ce qu'elle est, c'est-à-dire le climat et la nourriture. Ainsi les deux tiers des chevaux de la Normandie ne sont autre chose que des chevaux bretons achetés dans notre pays lorsqu'ils n'avaient que trois ans et refaits dans les pâturages du Cottentin. Vingt-cinq mille chevaux sortent chaque année des trois départemens armoricains pour suivre les maquignons qui les vendent plus tard comme chevaux normands. J'ai déjà dit que ce commerce était le seul de quelque importance qu'eût conservé la Bretagne. A l'approche des grandes foires, on voit nos routes couvertes de cavaliers en blouse bleue, portant, suspendu au poignet, un lourd bâton garni de cuir, et derrière eux une valise à moitié cachée sous une limousine. A leurs yeux bleus, à leur voix mielleuse, à la politesse avec laquelle ils vous tirent leur chapeau de paille, il est facile de reconnaître les Normands. Les autres, maigres, soucieux et sombres, cheminent lentement, et leur feutre écourté ne quitte jamais le serre-tête de toile qui cache leur chevelure grise : ce sont les Poitevins, race soupçonneuse et morose, dont la probité querelleuse est pire peut-être que la rouerie joyeuse et sociable des Normands.

Mais c'est dans les foires même qu'il faut observer les acheteurs et les marchands en présence, étudier leurs diverses natures et voir l'adresse façonnée des maquignons aux prises avec la ruse patiente de nos paysans. De tout temps la Bretagne a été une terre promise pour les Normands : depuis qu'ils ne l'exploitent plus les armes à la main, ils l'exploitent par le commerce. Les acheteurs de chevaux ont remplacé les soldats de Rollon. Les Bretons ne l'ignorent pas : instruits par une expérience achetée à leurs dépens, ils sont dans un état de défiance permanent contre les maquignons, et leur taciturnité naturelle s'en augmente d'autant. Souvent, pour exciter la confiance et pour faire croire qu'il sera facile de les surprendre, ils feignent l'ivresse; mais le plus ordinairement ils se retranchent dans une stupidité apparente dont rien ne peut rendre la plaisante vérité. Ce jour-là il n'y a plus un seul paysan qui sache le français, et les acheteurs inexpéri-

mentés, trompés par cette ruse, laissent échapper une réflexion, l'expression d'un désir, qui le guide et le rend plus ou moins tenace dans ses prétentions; mais les vieux maquignons ne se laissent point prendre à cette comédie. Quelquefois au contraire ils en tirent parti, en affectant eux-mêmes une ignorance complète de la langue celtique. Alors c'est une scène à voir que cette lutte de fourberie bretonne et normande, que ces deux hypocrisies se combattant avec les mêmes armes. Le paysan immobile écoute, avec une attention religieuse, hébétée, les remarques du maquignon, qui, l'air indifférent et dédaigneux, regarde le cheval comme s'il ne s'en souciait nullement, lui trouve mille défauts qu'il se fait remarquer à lui-même assez haut pour être entendu du vendeur, et finit par proposer la moitié de la valeur réelle de l'animal. Remarquez que le plus fréquemment le résultat de cette fourberie laborieuse entre deux acteurs d'égale force est de vendre le cheval à son prix, c'est-à-dire d'atteindre avec beaucoup de peine le but auquel on aurait pu arriver de prime-abord en usant réciproquement de franchise.

Je m'étais rendu par curiosité à la célèbre foire de la Martyre, dans le Finistère. Les plus beaux chevaux du pays s'y trouvaient réunis au nombre d'environ dix mille. L'immense champ de foire ne présentait qu'une mer mouvante de têtes d'hommes et d'animaux, d'où s'élevaient des juremens, des cris, des hennissemens, dont le mélange formait une inexplicable rumeur que l'on entendait de loin comme le bruissement des vagues. Je voulus parcourir la foire; mais, pressés l'un contre l'autre, les chevaux ne laissaient aucun passage. C'était entre leurs pieds, par-dessous leurs ventres quelquefois, qu'il fallait avancer, et, dans cette mêlée d'hommes et de chevaux, ce n'était qu'avec le poing et le *pen-bas* que l'on pouvait faire sa trouée. De quelque côté que l'on se tournât, on se trouvait face à face avec ces têtes velues, ornées de rubans et de plumets, qui vous envoyaient au visage une brûlante haleine, avec un hennissement sauvage. A chaque pas, une lourde calce venait se poser sur vos pieds meurtris. Par instans, on entendait une longue clameur s'élever; on voyait des chevaux se dresser debout, furieux et les crins hérissés. Alors une impulsion immense était imprimée à la foule entière, et, entraîné malgré soi dans cette marée, on roulait au milieu des hommes et des chevaux dont les flots vivans vous emportaient au loin.

J'avais à peine fait quelques pas que je me trouvai mêlé à une de ces bourrasques passagères. Après m'en être tiré avec beaucoup de peine, je rebroussai chemin, tout effrayé, et je me réfugiai dans l'auberge, décidé à tout voir du seuil. J'y étais depuis quelque temps, promenant

mes regards sur cette foule confuse et variée dans laquelle on voyait s'agiter pêle-mêle les habits de toile blanche des Bretons, les blouses bleues des Normands et les vestes brunes des Poitevins; je me plaisais à suivre les chevaux qui quittaient à chaque instant le champ de foire pour aller s'essayer sur la lande voisine, lorsqu'en regardant plus près de moi, mes yeux s'arrêtèrent sur une magnifique jument, placée à peu de distance de la porte de l'auberge, et dont la beauté me frappa. Elle appartenait à la forte race que nourrit le Léonnais, et tout en elle respirait cette vigueur calme et sûre d'elle-même qui semble être le cachet de tout ce qui naît sur le sol de la Bretagne. Je ne pus m'empêcher d'exprimer mon admiration au tavernier, qui se trouvait à mes côtés.

— C'est un bel animal! monsieur, me répondit-il; aussi M. Michel a dit qu'il l'aurait à tout prix.

— Qu'est-ce que M. Michel?

— C'est le maquignon avec lequel vous causiez ce matin.

Je me rappelai, en effet, avoir déjeûné avec un homme frais et blond que j'avais remarqué à son accent normand et à la politesse avec laquelle il s'emparait des meilleurs morceaux à table.

— Et qu'attend donc M. Michel pour faire son marché? demandai-je à l'aubergiste.

— Que la foire soit plus avancée.

— Mais si la jument est achetée par un autre?

— Oh! il a l'œil dessus, monsieur. Michel comprend son affaire, voyez-vous; mais le vieuxBervic est encore plus malin; c'est un homme qui vendrait le paradis au bon Dieu. Ce sera un marché curieux à voir.

Ces mots de l'aubergiste piquèrent ma curiosité; je résolus d'être témoin du marché de la belle jument. J'attendis long-temps. Ce ne fut qu'au moment où la foire commençait à s'éclaircir, et lorsque les paysans qui appartenaient aux communes les plus éloignées s'étaient déjà retirés, que je vis Michel s'avancer vers l'auberge. Il causait avec un paysan qu'à l'éperon soudé à son soulier gauche, et à son fouet croisé en bandouillère, je reconnus tout de suite pour un entremetteur. En passant devant la jument, Michel s'arrêta et dit à son compagnon :

— Tiens, je n'avais pas vu celle-ci! — Il la regarda quelque temps en sifflant. — C'est dommage, dit-il, qu'elle ait la tête bretonne. Ces têtes!... ça a l'air d'une mesure d'avoine au bout d'un cou de cheval...

Avec ça, la plus belle bête perd son prix. Je donnerais cinq cents francs de la jument grise...

— Chut! lui dit l'entremetteur, le paysan vous entend.

— Qu'est-ce que ça me fait? Je te dis que je donnerais cinq cents francs de la jument, si on voulait lui changer la tête; mais comme elle est, je n'en donnerai pas la moitié.

Pendant toute cette conversation, qui avait lieu à deux pas du vieux paysan breton à qui l'aubergiste avait donné le nom de Bervic, celui-ci était demeuré immobile et ne semblait avoir rien entendu. Ce ne fut qu'au moment où le maquignon s'approcha davantage et se mit à tâter le cheval, qu'il parut l'apercevoir.

— Vous vouloir acheter mon cheval? dit-il à Michel en souriant.

Michel le regarda avec surprise. — Ah! tu parles français, toi? dit-il. C'est bien heureux. Eh bien! voyons; combien veux-tu de ta bête?

Le paysan ne répondit pas, et se mit à refaire tranquillement une des tresses de la crinière.

— *Peguemen ar quezecq* (1)? répéta l'entremetteur.

Même silence.

—Ah çà! quelle langue entend-il donc cet animal-là? cria le Normand.

Bervic se détourna comme s'il avait deviné qu'on lui parlait; il parut inquiet, et regarda alternativement Michel et son compagnon.

— *Petra a lavar an aoutrou* (2)? demanda-t-il à ce dernier.

L'entremetteur le lui répéta en breton. Bervic pencha la tête pour écouter, mais parut n'avoir saisi que quelques mots.

— *Me a zo bouzard* (3), dit-il en haussant les épaules.

— Il est sourd? dit Michel, qui entendait le breton aussi bien que son interprète. Que le diable emporte la brute! on ne pourra pas lui faire entendre un seul mot.

Le paysan sourit au maquignon, et lui répéta, dans son mauvais français: — Moi suis sourd... sourd.

— Eh! je le vois bien, sauvage, répondit Michel.

Il s'approcha de l'oreille de Bervic, et lui cria en faisant un porte-voix de ses deux mains: — Combien ta jument?

— Mille francs, répondit Bervic en breton.

L'entremetteur répéta le prix au Normand. Celui-ci haussa les épaules, et, par habitude, comme si le vendeur eût dû l'entendre, il

(1) Combien la jument?

(2) Que dit le monsieur?

(3) Je suis sourd.

s'écria : — Excusez, mille francs! ta jument fait des écus de cent sous, à ce qu'il paraît! Mille francs pour un cheval qui a une tête comme ça!... tu veux te gausser de moi, vieux farceur.

Bervic paraissait suivre avec attention les gestes du maquignon, et, comme s'il eût deviné qu'il se récriait : — Beau cheval, dit-il, beau cheval..... Et il montrait sa jument avec complaisance; il détaillait ses perfections, en parlant tantôt français, tantôt breton. A chaque éloge Michel opposait une critique; mais Bervic n'entendait rien, et continuait toujours.

— Décidément il est sourd comme une cruche, dit le Normand à l'entremetteur.

— Il paraît, répondit celui-ci.

Michel baissa néanmoins la voix. — Tu vas lui proposer *trois cents* francs, dit-il; coûte que coûte, il faut que j'aie la bête.

Il s'approcha ensuite du paysan, et leva la main; Bervic étendit la sienne.

— Trois cents francs, dit le Normand en frappant dans la main du paysan.

L'entremetteur lui répéta la somme en breton; mais il se récria à son tour. Il recommença l'énumération de toutes les qualités de sa jument. Michel se mit à l'examiner de nouveau avant de proposer un prix plus élevé.

— Elle n'est pas poussive, au moins? dit-il.

La question fut traduite et criée au paysan, qui jura, par Jésus et la Vierge, que la bête n'était pas poussive.

— Ni morveuse?

Nouvelle affirmation.

— Ni fourbue?

Affirmation plus énergique que jamais. Le père Bervic assura également que sa jument ne mordait ni ne ruait; et il fit voir sa bouche, souleva ses pieds, la fit marcher et trotter. Pendant tout ce temps, de nouvelles propositions lui avaient été faites par Michel, et à chaque écu que celui-ci ajoutait à son prix proposé, ou que l'autre retranchait à son prix demandé, tous deux se frappaient dans la main pour confirmer leur proposition et la signer en quelque sorte. Ils étaient d'accord, sauf quelques pièces de six francs, lorsque Michel dit tout à coup : — Comment ta bête porte-t-elle?

L'entremetteur allait répéter la question, lorsque Bervic détourna la tête du cheval, et la montrant au maquignon : — Bons yeux, lui dit-il.

Le maquignon se mit à examiner les yeux, dont il avait oublié de s'occuper. Le paysan diminua ensuite son prix de quelques francs. Ils étaient près de conclure, lorsque l'idée de faire monter le cheval revint au maquignon. Il dit à l'entremetteur de l'essayer, et celui-ci étendait déjà la main pour saisir la crinière; mais Bervic ne lui en donna pas le temps. Il se mit à courir en tenant et faisant trotter sa jument en lesse. Michel le suivit pour observer la marche de l'animal. Quand il l'eut rejoint, il lui proposa un écu de plus. Le paysan parut hésiter un instant; puis enfin il se décida. Le marché fut conclu, et des arrhes données par Michel. Tous trois s'acheminèrent ensuite vers l'auberge, pour ratifier le traité en buvant selon l'usage. Comme ils entraient, le tavernier lança sur Michel et sur Bervic un regard curieux. — Eh bien! qui a trompé l'autre? dit-il en riant.

— Le Breton est enfoncé, s'écria Michel; j'ai la bête pour cent cinquante-deux écus.

— Pour cent cinquante-cinq, dit vivement Bervic; vous avez dit cent cinquante-cinq.

Le maquignon fit un saut en arrière, et demeura stupéfait. — Eh bien! eh bien! dit-il, tu n'es donc plus sourd, toi?

— On n'a pas besoin d'être sourd pour boire un coup de vin, répondit le paysan avec un sourire où la raillerie se voilait sous je ne sais quelle bonhomie grotesque.

Michel se frappa la tête de ses deux mains. — Ah! le scélérat m'aura trompé.... s'écria-t-il en se retournant vers la jument.

— L'avez-vous montée? lui demanda l'aubergiste d'un air goguenard.

— Non. Pourquoi?

— C'est que la bête a une mauvaise habitude; elle ne peut souffrir ni cavalier ni harnais, et l'on n'a jamais pu en rien faire.

Le Normand se détourna vers Bervic, qui était tranquillement appuyé sur son *pen-bas*.

— Je ne prendrai pas ton cheval, vieux coquin ! s'écria-t-il furieux.

— On ne peut pas forcer le monde, répondit paisiblement Bervic; mais alors les arrhes seront à moi. Quarante francs font du bien à un pauvre chrétien.

Michel écumait de rage. Il levait sa cravache pour couper la figure du paysan; l'aubergiste le tira par le bras.

— Ne frappez pas, monsieur Michel, lui dit-il à demi-voix; le vieux a été le meilleur lutteur de Cornouailles: c'est un corps de fer. Croyez-

moi, prenez la bête; elle a belle apparence, et puisqu'on a pu vous la vendre, vous pourrez bien la vendre à un autre.

Michel résista d'abord; mais il finit par se laisser persuader, et après force malédictions, il paya la somme promise. Bervic la recompta trois fois, l'éplucha écu par écu, se plaignit de ce que trois pièces étaient mal marquées, et empocha le tout avec de grands soupirs et de fort mauvaise grace. On eût dit que c'était lui qui se trouvait lésé. Cependant Michel était entré dans l'auberge en maugréant; le paysan l'y suivit, et vint se placer vis-à-vis de lui.

— Eh bien! que veux-tu encore, voleur?

— C'est l'usage que celui qui achète paie un coup à boire, dit le père Bervic d'un air calin.

A ce dernier trait, nous partîmes tous d'un éclat de rire, et le Normand sortit furieux. Bervic attendit encore quelque temps, et se retira enfin en grognant.

Comme il partait, le tavernier nous le montra du doigt en secouant la tête avec une admiration profonde. — Voilà un homme! dit-il; il volerait un huissier, si c'était possible. Il a l'air d'un christ de carrefour; mais c'est un démon baptisé. Cette fois encore, voyez-vous, le Normand a été battu. La doublure de grosse toile a usé le drap fin.

§ V.

Races commerçantes de la Bretagne. — Le Roscovite. — Le Pillawer.

Malgré ce que nous avons dit de l'adresse des paysans bretons, il faut reconnaître que leur caractère les rend généralement peu propres au négoce. Le manque d'activité est à cet égard un obstacle invincible. Cependant, parmi les races variées que présentent les communes de l'Armorique, il s'en trouve quelques-unes plus heureusement organisées pour le commerce.

La Bretagne fut d'abord partagée entre un certain nombre de familles douées de goûts et d'aptitudes diverses. Elles se multiplièrent et formèrent autant de tribus séparées qui, plus tard, prirent le nom de paroisses. Chacune de ces paroisses, isolée de ses voisines par ses habitudes, son costume, ses entraînemens, conserva nécessairement son caractère natif. Les mariages ne purent l'altérer, car ils ne se contractèrent que très rarement hors de la communauté, et maintenant même encore on voit peu d'alliances de communes à communes. De là les différences singulières que l'on remarque en Bretagne entre des

communes limitrophes; de là ces tribus uniquement agricoles qu'un simple ruisseau sépare de tribus uniquement industrielles; de là, ces quelques races actives, commerçantes, émancipées, que l'on trouve au milieu de races stationnaires et superstitieuses.

Parmi les populations qui forment ainsi un contraste frappant avec les habitudes casanières de la plupart des Bretons, on peut citer principalement les Roscovites, quelques peuples de l'Arrez, des pays de Vannes, et les Bretons de Bréhat, au pays de Tréguier.

Roscoff est une petite colonie maritime placée sur l'Océan, et qui, lorsqu'on vient de la mer, paraît accrochée au bas du promontoire, comme une coquille marine. D'après sa position, on devrait s'attendre à voir tous les habitans de la commune consacrés au service de mer; cependant il n'en est rien. Roscoff ne fournit pas plus de marins que les autres points du Finistère, et presque toute sa population s'occupe de la culture des terres, qui sont dans ces parages d'une incroyable fertilité. Les légumes les plus délicats y poussent en plein champ, et les Roscovites en font un commerce immense dans toute la Bretagne. Quelque route que vous parcouriez, vous les rencontrez assis sur le brancard de leurs charrettes légères, rapidement emportés par un petit cheval du pays, et chantant joyeusement une ballade bretonne. Leur costume se compose d'une toile blanche et fine sur laquelle se dessine élégamment une large ceinture de serge rouge. Mais le plus souvent ils se débarrassent de leur habit pour la route, et alors on aperçoit le grand gilet vert à manches bleu-de-ciel qui leur presse étroitement la taille. Leurs cheveux noirs tombent sur leur cou avec une négligence pittoresque, et leur chemise sans collet est fermée par une épinglette de cuivre qu'ornent des grains de verre colorié. C'est avec ce vêtement leste et gracieux qu'ils parcourent les routes de Bretagne sous le soleil, la neige et la pluie. Aucun temps, aucun chemin, aucune fatigue ne les arrête. Plusieurs vont vendre leurs produits à cinquante lieues, et je me rappelle en avoir fréquemment rencontré dans les rues de Rennes, offrant leurs asperges et leurs choux-fleurs avec la même aisance qu'aux marchés de Brest et de Morlaix. En 1830, l'un d'eux s'imagina d'aller à Paris avec sa petite charrette, son unique cheval et ses plus beaux légumes. Il partit, effectua heureusement son voyage de cent quatre-vingts lieues, et au bout de trois semaines il était de retour, et il racontait à ses voisins émerveillés qu'il avait vu la maison du roi et le roi lui-même se promenant avec un parapluie et donnant des poignées de main aux passans. C'était, assurait-il, un gros homme qui n'avait pas l'air fier du tout et

qui ressemblait au sonneur de cloches de Roscoff. Ce Cook bas-breton a fait depuis deux nouveaux voyages à Paris, mais il ne lui a plus été permis de voir les Tuileries, parce qu'on n'y laissait plus entrer en veste, et *monsieur le roi* ne donnait plus de poignées de main dans les rues.

Du reste, ce n'est pas seulement par sa hardiesse entreprenante que le Roscovite se distingue; c'est encore plus par sa souplesse caressante et son tact commercial. Son caractère n'a rien de la raideur que l'on reproche avec raison à ses compatriotes. Tenace, mais sans rudesse, il y a en lui une sorte d'élasticité qui le garantit dans tous les chocs. Il rebondit contre tous les obstacles, sans s'y blesser, et les surmonte plus légèrement qu'il ne les brise. Aussi ne se décourage-t-il point facilement. Gai et entreprenant, lorsqu'il voit une porte se fermer devant lui, il se contente de dire : — Allons plus loin. — Et il continue sa route en chantant. Il faut ajouter que nul ne sait comme lui apprécier un acheteur et juger son côté vulnérable. Nul ne sait mieux se montrer insolent ou poli, brusque ou caressant, selon l'occasion. Soyez timide, et vous le trouverez arrogant, effronté; il vous imposera sa marchandise, il vous embarrassera, il vous forcera à acheter, par honte et malgré vous. Mais s'il n'espère point vous déconcerter, ce sera à force de prévenances et de bienveillance attentive qu'il vous obligera à accepter ses conditions. Il vous sourira, il vous appellera *son cher pauvre chrétien;* il vous caressera successivement avec les plus douces expressions du vocabulaire breton; et, pendant que vous vous débattrez sous ce réseau de calineries, la marchandise aura passé dans vos mains, et le marché sera conclu avant que vous croyiez même avoir proposé un prix.

Grace à cette adresse, le Roscovite réussit généralement dans son commerce, et il pourrait prétendre à une certaine fortune, s'il était aussi habile à conserver qu'à acquérir. Mais, comme il arrive presque toujours, il a *les défauts de ses qualités.* S'il est actif, entreprenant, en revanche il est dissipateur et sensuel. S'il s'efforce de gagner beaucoup, c'est pour dépenser davantage. Il y a dans ce caractère quelque chose de l'épicurisme grossier du matelot, et aussi quelque chose de sa philosophie pratique. J'adressai un jour des reproches à un Roscovite de ma connaissance sur son peu d'économie. Je l'engageai à se préparer une aisance qui pût rendre sa vieillesse douce. C'était dans un cabaret de village, où j'avais rencontré le joyeux viveur, que je lui faisais mon cours de morale. Il m'écouta avec calme, et lorsque j'eus fini : — « Amasser pour quand je serai vieux, monsieur! dit-il en secouant la tête : ce serait comme si je gardais des noisettes

pour quand je n'aurai plus de dents! » Il poussa un long éclat de rire en prononçant ces mots, et avala le petit verre de *vin-de-feu* qu'il tenait à la main.

J'ai parlé des peuplades de l'Arrez comme se distinguant par leur aptitude commerciale; les habitans de ces communes sont, pour la plupart, des marchands de fil, de miel, de suif, de toile, de papier, qui parcourent le département en faisant le courtage pour les négocians de Morlaix et de Landerneau, ou vendant au détail comme colporteurs. Rien ne les distingue des autres Bretons, si ce n'est peut-être une finesse plus aiguisée par les transactions et une instruction plus avancée. Mais, outre ces courtiers-colporteurs, les montagnes fournissent une espèce particulière de commerçans qui méritent une mention spéciale; nous voulons parler des marchands de chiffons appelés dans le pays *pillawer*.

Le pillawer n'est autre chose qu'un chiffonnier nomade. C'est une sorte de bohémien modifié, mais qui ne se fait pas suivre par sa famille; il la laisse dans une des tanières des montagnes, tandis que lui parcourt la contrée pour recueillir les guenilles qu'il doit vendre ensuite aux papeteries. Il va de ferme en ferme, de cabane en cabane, en faisant retentir, sur un ton lugubre, son cri de pillawer qui avertit les femmes au fond de leurs maisons. Il n'est point de toit de paille perdu dans les feuilles qu'il ne sache trouver, pas de bouge infect au seuil duquel il ne fasse retentir son appel monotone. C'est même aux demeures les plus humbles qu'il vient de préférence, car il sait que là il trouvera plus sûrement ce qu'il cherche. Aussi, n'en passe-t-il aucune. Il flaire de loin la misère, la suit à la trace et la saisit au gîte, avec un instinct qui semble naturel en lui. C'est un spectre familier qui vient frapper aux portes les plus misérables et jeter à ceux qui sont là une sorte d'avertissement de leur pauvreté. Aussi, on le hait et on le fuit comme un visiteur importun. Aux riches, sa présence paraît presque une injure. S'il ose s'adresser à une ferme opulente :

— Passez plus loin, dit le maître, les haillons ne sont pas ici.

— Je reviendrai plus tard, dit le pillawer avec une sorte de sombre ironie.

Il fouette son cheval, sûr de rencontrer, à quelques pas, ce qu'il demande; car la misère n'est point si difficile à trouver. Mais là même où on l'arrête pour lui vendre quelques guenilles souillées, c'est avec une sorte de mépris soupçonneux qu'il est reçu. On lui permet rarement de s'avancer jusqu'au foyer. La marchandise lui est apportée sur le seuil, et c'est là qu'on traite avec lui. On se défie avec raison de sa

probité douteuse. Les plus pauvres craignent sa rapace adresse, car, comme le dit la chanson, c'est un homme *sans foi et sans paroisse.*

Voici un chant populaire des montagnes sur le pillawer; il fera sans doute mieux connaître cet être singulier. Les chants populaires ont cela de merveilleux qu'ils racontent et n'analysent pas. Le poëte populaire a l'immense avantage de décrire la chose avec son enveloppe; il dit ce qui est et non ce qu'il pense; il n'est pas *auteur*, et nous, nous le sommes toujours trop, même à notre insu.

CHANT DU PILLAWER.

Il part, le pillawer, il descend la montagne; il va visiter les pauvres du pays. Il a dit adieu à sa femme et à ses enfans; il ne les reverra que dans un mois, dans un mois s'il vit encore.

Car la vie du pillawer est rude; il va par les routes, sous la pluie qui tombe, et il n'a pour s'abriter que les fossés du chemin. Il mange un morceau de pain noir, pendant que ses deux chevaux broutent dans les douves, et il boit à la mare où chantent les grenouilles.

Il va, il va, le pillawer; il va comme le juif errant. Personne ne l'aime. Il ne trouve ni parens, ni amis dans le bas pays, et l'on ferme sa porte quand on le voit; car le pillawer passe pour un homme sans foi.

Dimanches et fêtes il est par les chemins. Il n'entend jamais la messe ni les offices ; il ne va point prier sur la fosse de ses parens; il ne se confesse pas à son curé ; aussi disent-ils dans le bas pays que le pillawer n'a ni foi, ni paroisse.

Sa paroisse est là-bas, près de son toit de genêt; mais il n'y retourne que pour quelques jours. Il est étranger dans le village où il a été baptisé. Quand il arrive, les petits enfans ne crient pas son nom, les chiens n'aboient pas d'un air de connaissance.

Il ne sait pas ce qui se passe dans sa propre famille. Il revient au bout d'un mois, et quand il s'arrête sur la porte, il n'ose entrer, car il ne sait ce que Dieu lui a mis chez lui : une châsse ou un berceau!

Et quand son fils aîné aura douze ans, le pillawer lui dira un jour : — Viens apprendre ton métier, mon fils. Et l'enfant ira meurtrir ses petits pieds dans les chemins, et il dira bien des fois à son père qu'il a froid et qu'il est fatigué.

Mais son père lui dira, en lui montrant le soleil : — Voilà la che-

minée du bon Dieu. Prie qu'il la rende chaude pour le petit pillawer; et il ajoutera, en lui montrant l'herbe verte : — Voilà le lit des pauvres gens; prie Dieu qu'il le rende doux pour un enfant des montagnes.

Va, pauvre pillawer; le chemin du monde est dur sous tes pieds; mais Jésus-Christ ne juge pas comme les hommes, et si tu es honnête et bon chrétien, tes douleurs te seront payées, et tu te réveilleras dans la gloire.

Tu vois les haillons couverts de boue que portent tes maigres chevaux; eh bien! un jour, l'eau de la rivière les lavera; ils seront confondus sous les marteaux de la papeterie, et les hommes en feront un papier plus blanc que la plus belle toile de lin.

Ainsi de toi, pillawer. Quand tu auras laissé ton pauvre corps couvert de guenilles au fond de quelque fossé, ton ame s'en échappera, blanche et belle, et les anges la porteront dans le paradis.

§ VI.

Le matelot breton.— Remèdes contre les rhumes.— Marcof capitaine du Jean-Louis.

La destruction du commerce extérieur de la Bretagne en a fait disparaître un des types les plus curieux, celui du matelot. Le véritable matelot breton est mort avec la marine de l'empire. A peine si on rencontre encore, çà et là, par hasard, mêlé à nos équipages de ligne, quelques-uns de ces vrais marins *conservés dans leur cosse*, comme ils le disent, qui ont le *mal de terre* dans les ports, et qui ne respirent à l'aise qu'entre le ciel et l'eau.

On a dit que le nouveau système des équipages de ligne avait fait disparaître cette vaillante race de marsouins; mais, dans ce cas, comme souvent, on a pris l'effet pour la cause. C'est parce que la destruction du commerce maritime a diminué d'une manière effrayante le nombre des marins classés, qu'il a fallu recourir au recrutement pour équiper nos flottes. Outre les inconvéniens de tout genre qui sont nés de cette innovation, on peut dire qu'elle a tué à jamais tout ce qu'il y avait de poétique dans l'homme de mer. L'aspect même du marin a changé. On ne trouve plus, dans les rues de Brest ni de Lorient, ces beaux matelots avec les escarpins enrubannés, le pantalon large, l'habit à boutons pressés, le petit chapeau à long poil, moitié lissés, moitié rebroussés, les boucles d'oreille d'or, et les deux tirebouchons

classiques pendant jusqu'à la cravate. Et quelle démarche! Comme ses deux bras formaient bien le grapin; comme ses membres avaient horreur de la ligne droite; comme tout son corps semblait s'être faussé et arrondi au roulis du navire! Voilà l'homme chez qui il fallait chercher des mœurs, des superstitions, des passions spéciales. Mais aujourd'hui nos vaisseaux sont devenus tout simplement des casernes flottantes où des conscrits attendent leur congé en faisant l'exercice et maudissant leurs caporaux. Plus rien de cette fleur maritime, de ce parfum de sel et de goudron que l'on respirait autrefois en mettant le pied sur un navire du roi. Le langage même s'est perdu. Maintenant, vous avez des marins qui parlent comme des passementiers de la rue Saint-Denis, des marins qui ont un uniforme et des bretelles, qui font des économies pour la fin de la campagne, et qui boivent près d'un soldat sans lui casser la bouteille sur la figure. Je vous le répète, il n'y a plus de marins en France. Si les matelots du *Vengeur* et de *la Belle-Poule* pouvaient voir leurs successeurs, ils avaleraient leurs chiques, de honte et de colère.

On a beaucoup parlé des mœurs des marins depuis quelque temps, et plusieurs écrivains doivent à leurs essais en ce genre la célébrité dont ils jouissent; mais, parmi toutes ces études maritimes, il n'en est aucune, selon nous, qui ait complètement fait connaître les matelots bretons. L'un, qui les connaissait et avait vécu avec eux, n'a peint que leurs habitudes et leurs jaquettes bleues; il s'est plus occupé de reproduire leur langage que d'étudier leurs passions et leur ame. Comme Callot, il s'est contenté des formes extérieures, et ses tableaux, d'une vérité plaisante, mais toute matérielle, manquent toujours de profondeur. On sent toujours l'homme de mer qui raconte; jamais le philosophe qui regarde. L'autre, plus élégant dans la forme, a été moins sincère. Dominé par une reminiscence byronienne, il a développé un système encore plus qu'il n'a décrit la vie maritime. Il a essayé une anatomie métaphysique du cœur humain, en plaçant seulement son amphithéâtre dans un entrepont. Son type matelot n'a, du reste, aucun rapport avec le type breton. Le marin qu'il a peint, c'est le marin parisien; c'est un Robert Macaire en varreuse, fanfaron, théâtral et phraseur; une sorte de forban artistement féroce et sachant enjoliver l'horreur. Ce type n'est pas faux comme on l'a prétendu, mais il est rare, exceptionnel et totalement perdu. On en retrouverait encore quelques traits peut-être dans le matelot provençal, mais fort affaiblis. Quant à Cooper, quoiqu'il ait peint les marins de sa nation et non les nôtres, il est encore, même pour nous, celui qui a révélé le plus profondément l'homme de mer. Il a glissé sur la forme pour

arriver à l'analyse morale. Il a déshabillé ses matelots de leurs palletots goudronnés, pour nous faire voir leur cœur à travers leur poitrine; et cette sorte de spiritualisation, il ne l'a point bornée à l'homme; il l'a étendue jusqu'à la chose. Il a su faire d'un vaisseau un être vivant auquel on s'intéresse pour lui-même. Il a trouvé l'ame du navire comme celle du marin. Quant à la vérité, il ne faut certes pas chercher ses matelots dans la marine américaine de nos jours. La marine américaine n'est, aujourd'hui, qu'un ramas de déserteurs, de renégats et de pirates, qui, repoussés par toutes les nations, ont trouvé droit d'asile sous le pavillon de l'Union. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Les premiers marins de l'Amérique du Nord furent les descendans de ces rigides puritains qui allèrent chercher sous les forêts du Nouveau-Monde une place libre pour poser leurs genoux et adorer Dieu à leur manière. Ce sont ceux-là que Cooper a voulu peindre. Du reste, aux lecteurs qui veulent la vérité absolue en toute chose, je dirai de n'ouvrir ni *le Pilote*, ni *le Corsaire Rouge*, ni *l'Ecumeur de Mer*. Ils ne l'y trouveront pas. La vérité absolue n'existe point dans les arts, car les arts ne sont autre chose que l'expression de ce qui émeut dans les objets. Avec la vérité absolue on ne fait point de tableaux, mais des figures de géométrie.

Maintenant, j'ajouterai que, de tous les types de matelots créés par les trois auteurs dont je viens de parler, aucun ne me semble se rapprocher autant du marin breton, que ceux de Cooper. Si vous voulez retrouver des Tom Coffin, allez à Concarneau, à Locmariaker, à Bréhat; là encore vous rencontrerez quelques vieux contre-maîtres en retraite, incarnations décrépites de notre marine à l'agonie, et qui vous rappelleront ce caractère à la fois pieux et guerrier. Seulement, Cooper ne vous a point tout dit; dans sa poétique personnification de Tom Coffin, il a fait abstraction de l'enveloppe. Il a retourné l'homme de mer comme un gant, pour vous montrer seulement son ame. Cette belle figure du matelot de *l'Ariel*, il faut que vous la barbouilliez un peu de goudron et de jus de tabac; il faut que vous fassiez sortir de sa bouche autant de jurons que de maximes philosophiques, et que vous y fassiez couler le grog comme dans le bondon d'une barrique vide. Alors, vous aurez le matelot breton, sauf quelques teintes, sauf ces légers linéamens de visage qui n'empêchent pas la ressemblance.

Quoique plus gai et plus insouciant que ses frères de la terre ferme, le matelot armoricain a conservé une forte trace de la gravité originelle. En mettant le pied sur le pont d'un navire, si vous entendez éclater des rires, se croiser des quolibets; si tout cause, chante, siffle et se moque, soyez sûr que vous avez devant les yeux un équipage provençal. Si au

contraire vous trouvez le gaillard d'avant silencieux, et si vous y voyez les hommes de quart se promener, les bras sur la poitrine et la tête renfoncée dans les épaules, comme des ours blancs dans leurs cages, vous pouvez affirmer que vous êtes au milieu d'un équipage breton. Ce n'est que dans l'orgie, lorsque le *vin-de-feu* leur dévore les entrailles, que ces hommes de fer s'émeuvent, et que les passions, habituellement engourdies, entrent en fusion au fond de leurs cœurs et débordent au dehors. Alors, rien ne leur fait obstacle. Ce sont des bêtes féroces qui ont brisé leur muselière; ne cherchez pas à les combattre, mais songez à vous en garer; attendez que les tigres aient digéré et dormi. Avec l'ivresse, toute cette fureur tombera; cette lave rentrera dans le cratère, s'y figera, et, au lieu de bêtes sauvages, vous ne trouverez plus que des bœufs paisibles, tendant la tête au joug.

Ces paroxismes bachiques auxquels il faut laisser cours, naissent d'une manière certaine à la fin de chaque voyage. Ils sont, sans doute, le résultat des longues privations auxquelles les équipages sont soumis pendant toute la campagne. Du reste, à cet égard encore, les vieilles traditions se perdent chaque jour. Il y a eu un temps où les matelots, pris de la fièvre de terre, désertaient en masse de leur navire, et tombaient dans la ville, comme sur le gaillard d'un vaisseau pris à l'abordage. Alors il fallait fermer les boutiques et rester chez soi, car les rues étaient en état de siége et les bourgeois proscrits. Le temps se passait à boire, à casser des bouteilles, à éreinter des filles, à défoncer des comptoirs d'auberges, à assommer des patrouilles de *pousse-cailloux*, et enfin, au bout de trois jours, quand les bourses étaient à sec, chaque matelot retournait au navire, l'habit en lambeaux et *l'œil poché*, recevoir les vingt-cinq coups de corde obligés. C'étaient là les beaux jours de la marine française. Alors, comme le disent les anciens, *on avait de l'agrément*; mais aujourd'hui, tout ce joyeux et dramatique désordre a fait place à une discipline de caserne. Les orgies d'arrivées elles-mêmes, ont été organisées réglementairement. Les matelots viennent demander gravement, à tour de rôle, et le chapeau à la main, la permission d'aller s'enivrer à terre; les canotiers sont commandés de corvée pour les conduire et les ramener du cabaret. Ils s'y enivrent sans bruit, et, quand ils ont tout bu, ils font cirer leurs souliers, achètent un bouquet de violettes, et reviennent à bord comme des écoliers dont les vacances sont finies; et tout cela se fait sans révolte, sans bataille, sans frénésie, avec une sorte d'innocence pastorale. Une orgie n'a plus rien d'aventureux; on n'y va plus comme à un combat, mais comme à une faction; c'est triste et bête.

Mais quelque favorable que puisse paraître au progrès moral cette sévère discipline qui émousse de plus en plus la brutalité du marin breton, il faut reconnaître qu'elle éteint en même temps, chez lui, cette farouche et infatigable énergie qui en faisait le premier marin du monde. A mesure qu'il revêt nos mœurs plus douces, il dépouille sa personnalité puissante. Il ne regarde plus les continens comme d'ennuyeux vaisseaux continuellement à l'ancre; il ne croit plus que sa vie à lui est sur la mer, qu'il est né pour elle, et qu'il ne peut dormir qu'à son tangage. En détruisant la nature artificielle qu'il s'était faite, nous l'avons ramené à nos goûts, à nos plaisirs. Nous l'avons rendu plus homme, mais nous l'avons fait moins marin. C'est là d'ailleurs une de ces transformations inévitables dans l'évolution sociale que nous accomplissons. En élevant la valeur morale de chaque être, nous l'immatérialisons, nous en faisons une intelligence plus haute, mais une machine moins solide. Heureusement que l'industrie viendra parer à cet inconvénient, en substituant les mécaniques de bois et de fer aux mécaniques de chair humaine qui, jusqu'à présent, ont tout fait dans l'œuvre humanitaire.

Quoi qu'il en soit, il faut l'avouer, d'ici à bien long-temps, le vrai matelot du moins conservera quelques traces d'originalité, à cause de sa position isolée et exceptionnelle. Moins frotté aux masses, il gardera plus facilement ses préjugés et son caractère. Il faudra encore bien des années, par exemple, avant que vous puissiez lui persuader que le fouet donné à un mousse, au pied du grand mât, n'est pas un moyen infaillible d'obtenir du vent, que la présence d'un prêtre à bord ne rend pas la navigation plus dangereuse, qu'il n'existe pas de matelots voués au diable qui peuvent faire sombrer un navire à volonté, que les ames des noyés ne courent pas sur les vagues, la nuit, en demandant des prières. On ne réussit guère, d'ailleurs, à les guérir d'une erreur, que pour les voir tomber dans une erreur nouvelle.

En voici un exemple qui nous a été raconté par un chirurgien de marine de nos amis.

Un soir qu'il se promenait, en fumant, sur le gaillard d'arrière, ses yeux tombèrent sur un gabier fort connu à bord par son importance pédantesque et sa sympathie pour les innovations. Il était assis sur l'affût d'une caronade, sérieusement occupé à faire, avec son couteau, un large trou dans la semelle d'une paire de souliers neufs. Un mousse s'approcha de lui, en regardant avec étonnement ce qu'il faisait.

— Pourquoi diable que vous ouvrez une écoutille à votre soulier, maître Marzin? lui demanda-t-il en riant.

Marzin haussa les épaules avec le mépris obligé pour tout ce que dit un mousse.

— T'es trop bête pour comprendre, lui répondit-il.

— Mais encore?

Marzin approcha son œil de la semelle, et l'appliqua au trou qu'il venait de faire, comme au verre d'une longue-vue.

— C'est ça, dit-il.

Puis se tournant vers l'enfant :

— Avec ça, vois-tu, moussaillon, je ne serai jamais enrhumé.

— Pourquoi pas?

— Parce que le major a dit que ce qui enrhumait les hommes, c'était qu'ils avaient les pieds mouillés, et avec ça j'aurai toujours les pieds secs.

Le mousse resta la bouche ouverte. Évidemment il n'avait pas compris. Cependant il fut quelques momens avant de reprendre timidement :

— On dit pourtant, gabier, que quand on a des trous dans ses souliers, ça vous mouille les pieds.

— Oui, les bêtes comme toi disent ça. Tiens, regarde, ajouta Marzin avec une complaisance qui rendit le mousse tout fier; une supposition qu'il n'y aurait pas de dallot ici sur le pont : quand il tomberait une lame à bord, ous qu'elle irait?

— Elle resterait à bord, c'est clair, dit le mousse.

— Eh bien! caïman, tu ne vois pas que c'est la même chose? Quand j'embarque de l'eau dans mes souliers, l'eau reste là; quand j'aurai un dallot à la semelle, l'eau f..... le camp, et j'aurai le pied *sèche*. Est-ce clair?

— C'est tout de même vrai, dit l'enfant avec admiration; je vas faire comme vous, maître Marzin.

Le mousse s'assit près du gabier et se mit à percer ses souliers à son exemple. Quelques jours après la moitié de l'équipage avait fait des trous à ses semelles, pour éviter les rhumes, et il fallut un ordre positif du commandant pour arrêter cette singulière folie.

J'ai parlé de la gravité habituelle du matelot breton : cette gravité ne le rend ni moins original ni moins plaisant que les matelots des autres provinces; seulement son comique est plus dans l'attitude que dans le mouvement, plus dans le silence que dans la parole. C'est un comique taciturne et sentencieux qui pousse au rire par le sérieux même. Avare de paroles, il concentre sa pensée dans une formule pittoresque. C'est une espèce de Spartiate qui a en horreur les phrases et qui n'aime à se

faire comprendre que par l'action. Ce laconisme épigrammatique et incisi dans les circonstances vulgaires devient quelquefois, dans des cas plus graves, terrible par sa concision. Je puis en citer un exemple entre mille; il complétera ce qui nous reste à dire du marin breton.

C'était sous le directoire. Les nombreux corsaires armoricains qui couvraient alors la Manche, avaient tous profité d'un vent favorable pour mettre en mer, et il ne restait au port de Concarneau que le lougre de Marcof que l'on achevait d'armer. Marcof était un corsaire de l'île de Batz, qui s'était déjà distingué en plusieurs occasions par son audace. C'était lui qui, ayant fait prisonnier un capitaine des îles anglaises, et le voyant dépérir d'ennui, trouva plaisant d'aller faire une descente à Guernesey, à travers les stations, d'y enlever la famille entière du capitaine, et de la lui amener pour le distraire. Malheureusement un naufrage récent lui avait enlevé le beau côtre qu'il commandait, et, en attendant mieux, il avait pris le commandement du petit lougre *le Jean-Louis*, avec lequel il devait mettre à la voile dans quelques jours. Il était alors occupé à former un équipage, et se trouvait dans une des tavernes du port avec quelques matelots qu'il venait d'enrôler. On avait déjà beaucoup bu, et fait les plus beaux rêves sur les exploits prochains du *Jean-Louis*, lorsqu'on vint avertir Marcof qu'il y avait en vue un bâtiment étranger pris par le calme. Il sortit aussitôt avec ses hommes. Le bâtiment commençait à se dessiner dans le brouillard ; bientôt la brume s'écarta comme un rideau que l'on soulève, et tous les doutes furent dissipés; le port, le gréement, l'absence du pavillon, tout prouvait que c'était un anglais; la distance peu considerable permettait aussi de le reconnaître pour un brick de commerce sans défense. Il suffisait donc de l'aborder pour le prendre. La tentation était trop forte; Marcof n'y put résister. Il courut à son lougre dont l'armement était presque achevé, jeta une planche entre le quai et le corsaire, et fit crier dans le porte-voix que Marcof demandait *trente* hommes de bonne volonté pour faire une prise. Tout ce qu'il y avait dans les tavernes de matelots sans emploi accourut; quelques vieux marins retirés se joignirent à eux, et, au bout d'une heure, *le Jean-Louis* quittait le port avec son équipage complet, et se dirigeait vers le brick. La foule se précipita vers le rivage pour voir ce qui allait se passer.

Tous les yeux suivirent avec anxiété le petit navire de Marcof, qui s'avançait lentement à force de rames. Enfin la distance entre lui et le brick anglais devint moins considérable. Un coup de pierrier partit du lougre, et le pavillon tricolore fut hissé à son mât. Le brick resta im-

mobile. Un second et un troisième coup suivirent, et quelques épares du navire étranger tombèrent, coupés par les boulets; mais il ne fit aucun mouvement. Cependant le corsaire approchait; il n'était plus qu'à une portée de mousquet du brick: Marcof prit le porte-voix et le héla; point de réponse. Sur le pont on ne voyait qu'un seul homme qui se promenait tranquillement, les mains derrière le dos.

— Il paraît que c'est un équipage de sourds et muets, dit Marcof; nous allons voir si, en leur mettant un canon de pistolet dans l'oreille, en guise de porte-voix, ils entendront mieux.

Le lougre était bord à bord; un grand mouvement se fit sur le pont du brick; une douzaine d'hommes s'élancèrent le long de ses flancs qui dominaient le corsaire de plusieurs pieds. Dans ce moment, un cri: *feu!* se fit entendre, et vingt coups de fusil partirent en même temps. Les douze Bretons retombèrent blessés ou morts: le reste de l'équipage du *Jean-Louis* s'arrêta étonné; mais l'hésitation ne dura qu'un instant. Marcof jeta son cri en montant à l'abordage, et, malgré les balles, il fut bientôt sur le brick avec les plus déterminés de ses hommes. Là les attendait une réception qu'ils n'avaient pas prévue. Une compagnie de troupes anglaises en uniforme était rangée sur le pont, et faisait sans interruption un feu de peloton. Les matelots bretons reculèrent à cette vue; mais les soldats s'avancèrent à leur tour, la baïonnette au bout du fusil, et une lutte terrible s'engagea sur les bastingages; les morts anglais et bretons tombaient pêle-mêle à la mer ou dans le lougre qui flottait au-dessous du brick. Trois fois les vingt matelots repoussèrent les habits rouges jusqu'au gaillard d'arrière, trois fois ils furent obligés de céder. Enfin Marcof, ne voyant plus autour de lui que huit hommes debout, se décida à abandonner le navire ennemi. Il parvint à regagner *le Jean-Louis*. Il y était à peine que la brise s'éleva; aussitôt les coups de feu cessèrent; le navire anglais, déployant ses voiles, se détacha du corsaire et cingla lentement vers la pleine mer. Marcof vira de bord en grinçant des dents, et mit la barre sur Concarneau.

La foule réunie sur le rivage avait suivi le combat avec un intérêt mêlé d'épouvante; mais l'éloignement empêchait d'apprécier les résultats de l'engagement. Ce fut seulement au moment où le lougre parut sous la jetée que l'on put comprendre combien l'action avait été meurtrière. Le pont du *Jean-Louis* était entièrement couvert de morts et de blessés; Marcof, debout à la barre, les pieds dans le sang jusqu'à la cheville, donnait ses ordres à six matelots, les seuls qui fussent en état de manœuvrer. Un cri d'horreur s'éleva dans la foule à l'instant où le lougre rasa l'entrée du môle. Marcof leva la tête et salua de la main

un officier de marine de sa connaissance qui se trouvait sur la jetée; celui-ci se pencha sur le parapet.

— Au nom de Dieu! qu'avez-vous fait de tout votre équipage, capitaine? cria-t-il au corsaire.

Marcof lui montra le pont où les cadavres étaient étendus.

— Quoi! tous morts? répéta l'officier.

Le corsaire haussa les épaules avec une impassibilité philosophique:

— *On ne fait pas des omelettes sans casser des œufs*, lieutenant, dit-il.

Et il se mit à battre le briquet pour allumer sa pipe.

On sut quelques jours après que le navire anglais qu'avait attaqué le marin breton, était un brick du commerce qui transportait cent dix hommes de troupes à Jersey. Vingt avaient succombé dans le combat contre l'équipage du *Jean-Louis*.

ÉMILE SOUVESTRE.

LETTRES

SUR

LA SICILE.

I.

J'ai cherché, durant mon séjour à Palerme, à me procurer des renseignemens sur le gouvernement et l'administration de la Sicile. Comme rien n'est officiellement publié, ces données seront nécessairement incomplètes. Je crois cependant devoir consigner ici celles que j'ai recueillies. Elles jettent du jour sur l'état actuel du pays et expliquent les tristes contrastes que cette île malheureuse présente à chaque pas. Le royaume a traversé, dans le moyen-âge, les différentes phases qu'on remarque dans l'histoire des nations de l'Europe occidentale; mais, au lieu de marcher progressivement vers un ordre de choses rationnel et d'arriver ainsi à la jouissance d'institutions sagement libérales, il a rétrogradé, et, sous le rapport des libertés publiques, il se trouve plus arriéré aujourd'hui qu'il ne l'était il y a quelque cent ans. La Sicile fut soumise au régime féodal dans le XIe siècle, à la suite de

la conquête des Normands, et, comme dans le reste de l'Europe, les propriétés restèrent entre les mains des vainqueurs; ceux-ci cependant partagèrent avec le clergé, auquel ses lumières, et plus encore les espérances et les craintes religieuses, donnaient une grande prépondérance. Le peuple vaincu fut entièrement oublié dans cette division des terres; mais les villes s'étant élevées et enrichies, il fut nécessaire de s'entendre avec elles relativement à la perception de l'impôt. En conséquence, les députés des cités les plus importantes firent partie du parlement sicilien.

Roger II réunit, pour la première fois, ce parlement en 1129. Le droit de convocation fut reconnu au monarque. L'assemblée se composait:

Du *braccio militare*, ou *baronale*, qui comprenait les vassaux directs de la couronne;

Du *braccio ecclesiastico*, formé par les évêques, prélats et abbés commandataires;

Enfin, du *braccio domaniale*, où figuraient les députés des terres domaniales et des villes incorporées, élus librement par le sénat ou conseil municipal de chaque bourg.

Le parlement se régularisa sous les règnes de Pierre d'Aragon et de ses successeurs; les trois *bras* se séparèrent en trois chambres délibérant séparément. On ajouta au *braccio militare* les possesseurs de bourgs de quarante feux, et chaque baron avait autant de votes qu'il possédait de ces bourgs. Les membres de cette chambre étaient héréditaires par droit de primogéniture. Le consentement du *braccio domaniale* fut reconnu rigoureusement nécessaire pour les lois concernant les impôts; du reste, ils étaient écrasés par la majorité de la noblesse et du clergé, dont l'union rendait nulle l'opposition de la troisième chambre. Les actes du parlement avaient besoin de la sanction royale pour acquérir force de loi.

Dans l'origine, le parlement était annuel; Charles-Quint décréta qu'il serait convoqué tous les quatre ans, à moins de cas urgens; alors il l'était sous le nom de *session extraordinaire*. Cependant il restait en quelque sorte permanent; car, dans l'intervalle des sessions, une commission de douze membres, choisie dans son sein *par le souverain*, exerçait les droits de l'assemblée entière. Cette

commission, dont les fonctions principales étaient de surveiller le gouvernement, fit annuler à diverses reprises des actes émanés de l'autorité, qu'elle regardait comme illégaux ou attentatoires aux libertés nationales et aux prérogatives des divers ordres de l'état.

Le parlement fixait les impôts pour quatre ans. Ces impôts, auxquels Palerme seule contribuait pour un dixième, portaient le nom de *dons gratuits* (donativi), et parfois ils étaient accordés conditionnellement.

Hors quatre cas spéciaux où le roi levait de sa propre autorité l'impôt jusqu'à concurrence de 5000 onces d'or, aucune charge ne pouvait être imposée à l'état sans l'assentiment du parlement. Ces quatre circonstances particulières étaient : la captivité du roi ou du prince héréditaire qui nécessitait une rançon; une invasion ou une insurrection; la prise d'armes du roi ou de l'un des princes du sang; la dot de la fille du roi.

Lorsque les souverains de la Sicile cessèrent d'y résider, des vice-rois la gouvernèrent; Ferdinand-le-Catholique limita la durée de leur charge à trois ans, mais leur commission fut souvent prorogée. On dota ces représentans des princes des attributs de la puissance royale. Voulant contrebalancer leur autorité, Charles-Quint leur adjoignit en 1536 un *consulteur* (1) pour les assister dans leurs fonctions. Jamais ces deux places importantes n'ont été confiées à des Siciliens.

Le système féodal se maintint plus long-temps en Sicile que dans les autres pays de l'Europe. Son abolition de fait, en ce qui concernait les droits sur les personnes, avait eu lieu sous l'administration du ministère de Carraccioli. Le parlement de 1810 la prononça de droit, quoique cette mesure lésât la plupart de ses membres.

Telle était donc la forme du gouvernement sicilien avant les évènemens récens qui l'ont si tristement modifiée; il était nécessaire de la connaître pour pouvoir apprécier à sa juste valeur la

(1) Par la suite, Charles III, voulant mettre un frein à l'arbitraire des vice-rois, créa une cour composée de conseillers royaux nommée *Junte de Sicile*, et chargée de faire au roi le rapport des affaires de l'île, rapport qui devait servir de règle aux actes des ministres.

situation actuelle du royaume, les griefs et les espérances de ses habitans.

Lorsqu'en 1807, les armes victorieuses des Français eurent expulsé de l'Italie la famille royale de Naples, elle se réfugia en Sicile. Cette île reçut ses maîtres avec enthousiasme, espérant que la présence du souverain guérirait d'anciennes plaies, et qu'à l'avenir, au lieu d'être traitée presque en colonie, ses droits comme métropole seraient respectés. Cependant le royaume ne gagna rien à ce changement. Le gouvernement essaya bientôt d'y établir le pouvoir absolu dont il avait joui à Naples; il leva des impôts et se saisit des propriétés communales de diverses villes sans l'assentiment du parlement. Des contestations violentes s'élevèrent entre le monarque et ses sujets; alors le prince de Belmonte, le plus populaire des nobles siciliens, s'adressa à l'ambassadeur anglais, lord Amherst, pour savoir si l'Angleterre, dont alors les troupes occupaient le royaume, soutiendrait les Siciliens lorsqu'ils viendraient à demander au roi le redressement des abus, et des garanties pour l'avenir. Sa proposition fut accueillie froidement, mais lord William Bentinck, successeur de lord Amherst, entra dans les vues de Belmonte, et chercha à les faire adopter par la cour. Lord William Bentinck échoua auprès du roi, et surtout auprès de la *reine Caroline*, dont le caractère altier eût préféré même un arrangement avec les Français, ses mortels ennemis, à des concessions faites à ses sujets. Cependant, après une inutile résistance, la reine consentit à se retirer, et le roi, abdiquant temporairement, nomma son fils vicaire-général du royaume. On adopta alors une nouvelle constitution connue sous le nom de constitution de 1812, imitée en grande partie de celle de l'Angleterre, qui créait un parlement, et composée de deux chambres unies contre les empiétemens de la puissance royale (1).

(1) Les principales dispositions de la constitution étaient les suivantes :

I. La religion catholique, apostolique et romaine est exclusivement celle de l'état; le roi est tenu de la professer sous peine de déchéance.

II. Le pouvoir législatif réside dans le parlement, les lois doivent être revêtues de la sanction du souverain. Toutes les impositions seront consenties par le parlement et approuvées par le roi, qui accepte ou refuse par les simples formules *veto* ou *placet*.

L'action de la nouvelle constitution fut bientôt paralysée par les agens napolitains, qui regrettaient l'ancien ordre de choses, plus conforme à leurs intérêts; elle trouva également des ennemis parmi les patriotes siciliens, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir maintenu l'influence héréditaire des grandes familles, en conservant les substitutions des propriétés sur la tête de l'aîné.

La forme de gouvernement adoptée en 1812, n'ayant point laissé de trace, n'a plus aujourd'hui qu'une valeur historique; trois sessions parlementaires eurent lieu pendant sa durée; elles présentèrent le spectacle de l'ignorance et de la corruption. Ce fait cependant ne me semble pas prononcer la condamnation de la

III. Le pouvoir exécutif réside dans la personne du roi.

IV. Le pouvoir judiciaire est séparé et indépendant du pouvoir législatif et exécutif, et doit être exercé par un corps de magistrats qui peuvent être mis en jugement et destitués par la chambre des pairs à la demande de celle des communes.

V. Le roi est sacré et inviolable.

VI. Les ministres et agens du pouvoir sont soumis au jugement du parlement, et peuvent être accusés ou condamnés pour atteinte à la constitution, violation des lois, ou pour avoir commis des fautes graves dans l'exercice de leurs fonctions.

VII. Le parlement est composé de deux chambres, l'une des communes ou de représentans des domaines ou baronnies, l'autre des pairs, composée des ecclésiastiques et de leurs successeurs, des barons et de leurs successeurs qui, jusqu'au moment de la promulgation de la présente constitution, votaient dans les deux bras ecclésiastique et militaire, et de ceux qui seront élus par le roi dans les formes déterminées.

VIII. La multiplicité des votes d'un baron suivant le nombre de ses domaines féodaux, est abolie; chacun aura son suffrage personnel; le protonotaire du royaume présentera la liste des barons et ecclésiastiques parlementaires; elle sera insérée aux archives du parlement.

IX. Le roi seul convoque, proroge et dissout le parlement; il doit être convoqué une fois par an.

X. Aucun Sicilien ne sera arrêté, exilé, puni, troublé dans la jouissance de ses biens et droits que d'après les lois du nouveau code, sur l'ordre des magistrats ordinaires, et d'après les formes établies. Les pairs ne peuvent être jugés que par leurs pairs.

XI. Les droits féodaux seront abolis; toutes les terres seront possédées comme terres de franc aleu, mais en conservant dans les familles l'ordre de succession

constitution; pour la juger, il aurait fallu qu'une génération au moins eût été élevée sous son influence.

Les princes habitués à régner avec un pouvoir absolu ne peuvent se plier aux formes d'une monarchie constitutionnelle. En 1816, le gouvernement napolitain renversa la constitution de 1812, sans rétablir pour cela l'ancien parlement. Les Anglais, protecteurs des patriotes siciliens, tant qu'ils en avaient eu besoin, ne leur conservèrent plus leur appui aussitôt que la chute de Bonaparte cessa de les leur rendre nécessaires; ils abandonnèrent entièrement le parti national à la haine de la cour et des Napolitains. — Ils quittèrent l'île sans avoir profité de leur influence, que d'ailleurs ils exerçaient souvent d'une façon fort brutale, pour

suivi jusqu'ici : les juridictions baroniales sont abolies. Les barons, en perdant leurs droits féodaux, sont exempts de taxes féodales. Ils ne conservent que leurs titres et leurs honneurs.

XII. Toute proposition relative aux subsides sera faite en comité secret, puis discutée dans la chambre des communes. Elle passera alors à celle des pairs, qui l'approuvera ou la rejettera sans rien y changer. Toutes les autres propositions législatives seront indifféremment présentées à l'une des deux chambres pour être approuvées ou rejetées par l'autre.

On adopta en outre plusieurs réglemens complémentaires. La liberté de la presse fut accordée pour tous les ouvrages, sauf pour ceux qui attaquaient la religion et les mœurs, ou qui provoquaient à la désobéissance envers le gouvernement.

On établit que les bénéfices ecclésiastiques et les charges militaires et judiciaires ne seraient données qu'aux seuls Siciliens. Le roi nommait le président de la chambre des pairs, les communes nommaient le leur. La dignité de pair était inaliénable et héréditaire.

Les députés élus pour quatre ans à la majorité des voix étaient inviolables pendant les sessions. Les électeurs de Palerne devaient avoir au moins cinquante onces de revenu, ou bien occuper un emploi à cent onces d'appointemens, ou enfin être consuls ou chefs de corporation. Dans le reste de la Sicile, on était électeur avec un revenu de dix-huit onces, ou en exerçant un emploi de cinquante onces d'appointemens; ou bien enfin en étant consul ou chef de corporation. Les élections se faisaient dans le chef-lieu de chaque district et duraient trois jours, pendant lesquels on éloignait les troupes du lieu où les électeurs étaient réunis.

Les députés étaient au nombre de 154, dont 46 pour les districts, 105 pour les 93 villes, 2 pour l'université de Palerne, et 1 pour celle de Catane.

réformer d'anciens et nombreux abus; le seul bienfait qu'elle leur dut, fut d'avoir été sauvée de l'invasion française.

La constitution de 1812 déclarait la Sicile un état indépendant, et il avait été reconnu que si jamais le roi retournait à Naples, la couronne passerait à son fils; le congrès de Vienne en décida autrement; il réunit de nouveau les deux couronnes, sous le nom de *Royaume des Deux-Siciles*, voulant empêcher ainsi la Sicile d'avoir une constitution séparée. Une commission nommée à cette époque pour revoir la constitution de 1812 et l'adapter aux royaumes réunis, eut ordre de ne rien faire et ne fit rien. La noblesse et les communes siciliennes perdirent ainsi à la fois leurs nouveaux droits, et les droits et priviléges anciens qu'ils avaient sacrifiés pour les acquérir.

Tous les esprits étaient exaspérés et disposés à profiter de la première occasion pour secouer un joug abhorré; elle ne tarda pas à se présenter. Les lois de la conscription et du timbre, promulguées en 1820 par le cabinet napolitain, portèrent à son comble la fureur des Siciliens, et alors aussi la nouvelle de la révolution de Naples retentit à Palerme, où l'on célébrait la fête de sainte Rosalie; elle fut accueillie avec enthousiasme et aux cris de vive la constitution espagnole, vive l'indépendance sicilienne.

La révolution éclata également dans l'île. Le commencement en fut marqué par de graves désordres populaires. Le but des insurgés n'était pas de changer la dynastie régnante, ni de lui demander un autre souverain. Les personnes éclairées qui essayèrent de se mettre à la tête du mouvement et formèrent la junte provisoire, voulaient assurer l'indépendance territoriale du royaume, et recouvrer des droits politiques en se conservant fidèles au monarque qui régnait à Naples. Elles demandaient pour la Sicile, abreuvée d'humiliations et réduite au rang de province, les droits qu'elle avait possédés jadis.

Mais comme il arrive dans la plupart des révolutions, le peuple, d'abord caressé et poussé en avant, se livra bientôt aux excès les plus atroces; Messine, l'ancienne rivale de Palerme, se prononça pour le maintien du système napolitain; plusieurs villes importantes imitèrent son exemple, et la guerre civile éclata dans la moitié de l'île.

Les députés envoyés à Naples par la junte provisoire revinrent avec de vaines promesses. Les libéraux de Naples voulaient l'indépendance pour eux seuls. Il ne fut plus possible alors de contenir la rage de la populace de Palerme; des torrens de sang inondèrent les rues de cette capitale. La noblesse et l'honnête bourgeoisie se réunirent pour réprimer ces forcenés; vaincues, elles furent réduites à appeler de leurs vœux l'armée napolitaine, qui s'avançait sous les ordre du général Pépé, muni des pleins pouvoirs nécessaires pour traiter.

La junte, abandonnée par le prince de Villa-Franca, son président, mit à sa tête le prince Paterno, vieillard, ami de la populace. Il parvint à l'apaiser et à obtenir d'elle l'entrée de Palerme pour le général Pépé et ses troupes.

On signa un traité d'après lequel la majorité des votes des Siciliens, légalement convoqués, devait décider de l'unité ou de la séparation de la représentation nationale du royaume des Deux-Siciles. Il accordait à l'île la constitution des cortès, sauf les modifications que pourrait adopter, pour le bien public, le parlement unique ou séparé. Ce traité donnait en outre une amnistie générale pour les faits accomplis pendant la révolution.

Le parlement napolitain refusa de ratifier cette convention, et bientôt après, l'arrivée des Autrichiens ayant remis à Naples toutes choses sur l'ancien pied, le cardinal Gravina, nommé lieutenant-général du roi en Sicile (5 avril 1821), publia un décret royal annulant ce qui s'était passé depuis que le prince héréditaire avait quitté l'île.

Les résultats des évènemens de 1820 eussent été différens peut-être, s'il se fût rencontré un homme capable de se mettre à la tête de la révolution et de la faire marcher par la force de son génie. Mais dans ce drame sanglant, on ne vit paraître que des gens dépourvus de talens ou de courage; nulle part on ne trouva réunies sur une même tête ces deux qualités indispensables à celui qui veut guider les masses dans des temps de troubles.

Les désordres une fois comprimés, le gouvernement redevint *absolu* en Sicile, sauf les restrictions *administratives* qui de nos jours existent jusque dans les gouvernemens absolus de l'Europe. Quant aux institutions qui donnaient au clergé, à la noblesse et

au tiers-état une part constitutionnelle dans le gouvernement il n'en a plus été question, bien que jamais elles n'aient été abolies expressément et textuellement.

La volonté seule du souverain fait les lois; la consulte de Sicile, corps composé de dix-huit membres résidant à Naples, et institué après le congrès de Laybach, pour donner son avis sur les mesures législatives ou administratives qui lui sont soumises, n'a encore exercé aucune influence heureuse sur le sort du pays.

Aujourd'hui, l'un des frères du roi de Naples, portant le titre de *lieutenant-général*, gouverne la Sicile. Ce prince est assisté d'un conseil de gouvernement, composé d'un ministre secrétaire d'état, de quatre directeurs, chargés chacun d'un département ministériel et placés sous les ordres du ministre; et enfin, d'un autre ministre sans portefeuille. Les affaires sont traitées dans ce conseil. La voix du lieutenant-général l'emporte en cas de partage égal.

Cependant le roi conserve la plénitude de son pouvoir en Sicile comme à Naples, et sa sanction est nécessaire dans le premier de ces deux royaumes, ainsi que dans le second, sauf dans les matières de peu d'intérêt, pour lesquelles l'intervention du lieutenant-général a été jugée suffisante. Quant aux affaires du ressort purement ministériel, celles d'une certaine importance doivent être soumises à un *ministre pour les affaires de Sicile*, faisant partie du *ministère napolitain*. Les autres sont aux mains d'un ministre résidant à Palerme, et sous les ordres duquel sont les quatre directeurs.

Ainsi, les matières auxquelles la sanction ou l'approbation royale est nécessaire passent par la filière d'un directeur et d'un ministre à Palerme, puis d'un ministre à Naples, pour arriver enfin au souverain. Les autres montent plus ou moins les degrés de cette échelle, suivant leur importance.

Un pays de régime absolu peut être heureux, et souvent même il l'est plus qu'un autre, quand il est paternellement gouverné. La Sicile ne connaît point ce genre de bonheur. Le gouvernement qui pèse sur elle est plus mauvais encore en pratique qu'en théorie. Il cumule à peu près tous les défauts que peut réunir une institution politique, et s'attache aux anciens abus comme à ses alliés naturels. Il a réussi à rendre aux Siciliens leurs rapports avec le continent



plus odieux que jamais; leur haine, leur mépris, leur antipathie pour les Napolitains, sont parvenus au plus haut degré d'exaspération, et s'ils ont accueilli avec joie l'avénement du monarque actuel, c'est parce qu'il est né parmi eux et qu'ils en espéraient de grands changemens. Il en sera de même à chaque règne nouveau.

Les plaintes des Siciliens sont fondées. Une administration bienfaisante et éclairée ne dédommage point une nation de l'absence totale de droits politiques. Lorsqu'on voit un pays dépeuplé, à moitié inculte, dépourvu de routes, de commerce et d'industrie, et dans lequel la justice n'est ni prompte, ni facile, on doit en conclure qu'il n'est point régi comme il devrait l'être pour le bonheur de ses habitans.

L'administration de la Sicile, tant provinciale que financière, est à la vérité copiée sur celle de France avec quelques différences de noms, et elle forme une hiérarchie séparée dont les agens inférieurs correspondent avec les autorités centrales de Palerme (1). Mais elle est abandonnée à des mains inhabiles ou vénales; ses décisions sont ordinairement arbitraires et injustes, et le peuple n'a aucun moyen pour réclamer contre les actes despotiques de ses tyrans subalternes. Il ne saurait faire parvenir la vérité au

(1) La Sicile, après avoir formé sous les Romains une seule province, comprenant les questures de Lilybée et de Syracuse, fut partagée par les Sarrasins en trois vals (cantons), savoir : ceux de *Mezzara* au couchant, de *Demona* au nord-est, et de *Noto* au levant. Actuellement elle comprend sept intendances ou vals, savoir : celles de *Palerme*, *Messine*, *Catane*, *Syracuse*, *Girgenti*, *Trapani* et *Caltanisetta*. Les deux premières de ces intendances sont subdivisées en quatre districts, et les cinq dernières en comprennent cinq chacune. Les noms des vingt-trois districts sont les suivans : 1 *Messine*, 2 *Castroreale*, 3 *Patti*, 4 *Mistretta*, 5 *Cefalu*, 6 *Termini*, 7 *Palerme*, 8 *Alcamo*, 9 *Trapani*, 10 *Mezzara*, 11 *Sciana*, 12 *Bivona*, 13 *Girgenti*, 14 *Terranova*, 15 *Movica*, 16 *Noto*, 17 *Syracuse*, 18 *Catane*, 19 *Nicosia*, 20 *Calata Girone*, 21 *Piazza*, 22 *Caltanisetta*, 23 *Corleone*.

Dans chaque chef-lieu de val résident un intendant, un secrétaire-général et trois conseillers qui forment le conseil d'intendance. Il y a également dans ces chefs-lieux un conseil des hospices, composé de l'évêque, du vicaire et de deux conseillers; il est présidé par l'intendant, qui, sauf à Palerme, est en même temps chef de la police du val.

pied du trône, et le souverain, privé des documens propres à l'éclairer sur ce qui se passe en Sicile, ne détruit point les abus; la misère se perpétue dans le royaume avec l'oppression; par la plus étrange des contradictions et le plus faux des calculs, on vexe la nation pour y maintenir une tranquillité forcée, on ne cesse de l'apauvrir, tout en voulant continuer à en tirer de gros revenus. La plupart des emplois administratifs sont distribués sans entente à des Siciliens aveuglément dévoués au déplorable système actuellement en vigueur, dépourvus des connaissances nécessaires aux fonctions dont ils sont revêtus, et qui se bornent à suivre machinalement la routine indiquée par leurs prédécesseurs. Les projets de mesures proposés au gouvernement pour opérer de salutaires changemens, avortent d'habitude par la mauvaise volonté de quelques employés obscurs.

L'élévation de l'impôt est maintenant la plaie principale de la Sicile. Le décret de Caserte, du 11 décembre 1816, a fixé le budget de ce pays à une somme de 1,847,687 onces 20 tharins (1). Le parlement avait porté à ce taux les contributions, pour l'année 1813, lorsque l'île s'imposa des sacrifices pour soutenir le trône chancelant de ses rois. Alors, d'ailleurs, l'occupation du royaume par les armées anglaises, auxquelles le reste de l'Europe était fermé, avait répandu du numéraire dans le pays, et donné une bien plus grande valeur aux produits de la terre. Les circonstances ne sont plus les mêmes, et ces impôts, disproportionnés avec les ressources *actuelles* du pays, ont eu pour conséquences la pauvreté et la ruine du peuple.

La première condition pour que la Sicile pût prospérer serait donc aujourd'hui la diminution des impôts; plus tard, au contraire, lorsque le pays aurait été relevé, l'agriculture améliorée, le commerce étendu et l'industrie acclimatée, il serait facile de les élever. — Il est impossible de déterminer à l'avance le taux qu'ils pourraient atteindre, mais certainement ils produiraient plus pour le trésor, et en même temps le peuple serait infiniment plus riche qu'il ne l'est. Je dois ajouter, d'ailleurs, qu'il se commet de très grands abus dans leur perception; des personnes très dignes de foi

(1) L'once équivaut à 13 fr. 50 cent. de notre monnaie.

m'ont assuré que le montant des recettes dépasse de beaucoup celui porté au budget.

Les principales branches de l'impôt sont l'impôt foncier; il rend 4 à 500,000 onces; le droit de mouture en produit 5 à 600,000; les douanes donnent de 3 à 400,000 onces; ensuite la loterie, la poste, l'enregistrement et les impôts de consommation.

La perception et la répartition de l'impôt foncier se font à peu près comme en France, quant à la forme. La proportion de la part du revenu brut qu'il absorbe, varie beaucoup, d'abord à cause de l'inégalité des récoltes d'une année à l'autre, et ensuite aussi parce qu'en 1822, époque de l'estimation des revenus, beaucoup de propriétaires ont présenté de fausses déclarations. On s'occupe de la révision du cadastre. On m'a affirmé, à diverses reprises, que dans beaucoup de localités l'impôt foncier enlève 60 p. 100 du produit, et qu'en général il est trop pesant pour que la culture puisse le supporter. Il en résulte que beaucoup de terres restent en friche; personne ne connaît au juste la proportion des terres cultivées de la Sicile avec celles qui seraient susceptibles de l'être. Un bureau de statistique, établi à Palerme depuis deux ans, n'a rassemblé que fort peu de matériaux, et ne les a point publiés. On s'occupe en ce moment d'innovations dans le système financier du royaume, mais rien n'est décidé. Il était question d'établir un grand livre pour la Sicile, de consolider la totalité de sa dette et de créer ainsi un système séparé de celui de Naples; mais ce projet a rencontré beaucoup d'obstacles et n'est pas encore exécuté. L'on affirmait même récemment qu'il serait abandonné. Les intérêts de la dette publique sont annuellement portés dans le budget de Sicile pour 185,000 onces; une quantité de créanciers de l'état reçoivent de très faibles à-comptes sur les intérêts qui leur sont dus.

Les attributions et les limites de l'administration municipale sont à peu près les mêmes qu'en France. Elle est confiée aux *syndics* présidens des *decurionati*, conseil composé de trente membres dans les villes dont la population est de plus de dix mille ames. Cette administration est placée en même temps sous la tutèle de l'intendant de la province. A Palerme, Messine et Catane, l'administration municipale a conservé une forme à part, mais seulement sous

le rapport honorifique. Elle est confiée à un corps privilégié composé de six membres, nommé *sénat* et présidé par le *syndic*; ce dernier prend à Palerme le titre de *préteur*, à Messine celui de *patrice*.

Quant aux autres branches de l'administration, leur action est trop peu importante pour mériter de fixer long-temps l'attention. La police, sévère et tracassière pour les délits politiques, n'est nulle part aussi mal faite qu'en Sicile. Les travaux de la surintendance des ponts et chaussées, créée depuis la restauration, ont été à peu près nuls, et l'administration de la santé publique s'est bornée à établir des quarantaines d'observation dans divers ports, sans prendre de mesures propres à arrêter les ravages des fièvres épidémiques qui désolent fréquemment la Sicile.

Ce pays n'a plus d'armée ni de marine séparées. Il doit fournir dix mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie à l'armée du royaume de Naples. Ses navires consistent en quelques chebecs. Les troupes de garnison en Sicile se montent à six régimens et sont commandées par un général résidant à Palerme avec son état-major. Messine, Syracuse et Trapani sont les places d'armes principales de l'île.

Peu de pays ont une législation aussi compliquée que la Sicile. Les différens peuples maîtres de l'île y introduisirent successivement de nouvelles lois. Celles de Naples furent adoptées après la domination normande. Plus tard arrivèrent les capitulaires de Sicile, et chaque vice-royauté en augmenta la masse (1).

L'empereur Frédéric fit extraire, en 1221, des constitutions normandes, les lois qu'il voulait donner à ses sujets.

Les capitulaires du roi Jaques furent établis en 1286, et en 1296 le parlement publia une constitution nouvelle. Alphonse accueillit, publia et fit sanctionner par le parlement, dans le XV[e] siècle, un code de procédure. Enfin le parlement établit la *Reformatio tribunalium* sous le règne de Philippe II. En 1812, il

(1) Le recueil de toutes ces lois, des arrêts du parlement et ordonnances des vice-rois, a été fait dans le siècle dernier par Gervasi.

Rosacri Gregorio a publié un ouvrage estimé sur le droit public de la Sicile.

travailla à améliorer la législation, et de 1816 à 1820, la Sicile a obtenu un code plus régulier.

Les lois ne manquent donc pas; il s'agirait simplement de les bien appliquer et de n'en pas éluder l'exécution.

La justice forme en Sicile une administration à part, ce pays possédant, comme Naples, une cour de cassation. Le parlement de 1812 a aboli les anciens tribunaux, et depuis 1819 leur hiérarchie est exactement copiée sur celle de France.

La cour suprême de justice réside à Palerme.

Trois grandes cours civiles, faisant en même temps les fonctions de cours criminelles, sont établies à Palerme, Messine et Catane. Il y a en outre à Syracuse, Girgenti, Trapani et Caltanisetta, des cours criminelles, composées chacune d'un président, de six juges et d'un procureur général du roi.

Après ces cours de premier ordre viennent les sept tribunaux civils établis dans les sept chefs-lieux de vals; puis les juges de districts, divisés en trois classes, et échelonnés d'après la population des districts et des villes.

Chaque commune a son conciliateur (juge de paix).

Avec une hiérarchie judiciaire aussi bien entendue, on pourrait croire que sous ce rapport, au moins, la Sicile devrait être sagement administrée; mais la justice n'y est rien moins qu'impartiale, et l'on m'a cité plusieurs traits fort remarquables de la scandaleuse vénalité des magistrats; les arrêts se rendent très souvent en faveur du plus offrant; les avocats, parmi lesquels il en est d'habiles, se font un jeu de continuer les procès tant que les parties sont en état de payer; et la nation, privée de ses droits politiques, l'est même encore de la simple garantie de propriété et d'existence que les lois semblent lui assurer. Naturellement aussi la législation n'exerce point sur les mœurs du peuple l'influence salutaire qu'elle acquiert toujours lorsqu'elle est adaptée au degré de civilisation et qu'elle est bien observée; le pays reste sans éducation, l'énergie du Sicilien sans développement; sa demi-civilisation et la superstition qui le domine rendent les crimes fréquens, et fort souvent la morale n'est point vengée.

Les Siciliens passent pour avoir l'esprit excessivement processif. Pour paraître en justice, on commence souvent par payer tout le

monde depuis le juge jusqu'au domestique de l'avocat, qui sans cela ne laisserait pas entrer le client chez son maître. Aussi un procès est-il ruineux pour le gagnant comme pour la partie adverse.

Les affaires ecclésiastiques de simple discipline sont soumises à un juge délégué par le roi ; il est ordinairement évêque, ou au moins prélat d'un rang élevé, et porte le titre de *juge de la monarchie royale*. Le pape Urbain II institua cette magistrature en faveur de Roger, l'investit d'une juridiction qui rendait le roi de Sicile *légat-né* pour les affaires ecclésiastiques de son royaume (1). Le pape Benoît XIII confirma l'existence de cette cour sous le règne de Charles VI.

L'évêque délégué juge en première instance. On appelle de ses décisions, en deuxième et troisième instance, à deux tribunaux composés chacun de trois jurisconsultes sous la présidence d'un ecclésiastique.

(1) Le clergé de la Sicile, soumis primitivement à la juridiction de Rome, reconnut celle de Constantinople après la conquête de Bélisaire. Les Normands le replacèrent sous la suprématie des papes.

THÉODORE DE BUSSIÈRES.

(*La seconde lettre à une prochaine livraison.*)

PRÉDÉCESSEURS

ET CONTEMPORAINS

DE SHAKSPEARE.

The
Spanish Tragedy,
Containing
The lamentable end of
Don Horatio,
And
Bel-Imperia,
With the pitiful death of
Old Hieronimo.

(La Tragédie espagnole contenant la fin lamentable de don Horatio et de Bel-Impéria, avec la déplorable mort du vieux Hieronimo.)

Les admirateurs de Shakspeare, — et je n'écris que pour eux, les autres me paraissant hors de la question, faute d'étude ou de sentiment, — les admirateurs de Shakspeare sont disposés à croire, dans la première ferveur de leur enthousiasme, que ce prodigieux génie a tout inventé, depuis les parties les plus intimes jusqu'aux détails les plus matériels de l'art. C'est une erreur

positive, et une erreur qu'il importe de combattre dans l'intérêt de Shakspeare comme dans l'intérêt de la vérité; car ces mêmes personnes sont toutes désappointées lorsque la critique leur prouve que ce créateur a emprunté tel sujet à une chronique saxonne, tel autre à une nouvelle italienne; que le système dramatique auquel il a donné son nom et dont elles le croient le père, il n'en est que le parrain; et alors, dans leur découragement, elles sont près de tomber d'accord avec elle que Shakspeare n'est point inventeur.

Non, sans doute, il n'est point inventeur, si, par ce mot, vous entendez créer à la façon de Dieu. Il s'est servi simplement des matériaux qu'il avait sous la main. On ne tenait pas compte alors des unités de temps et de lieu, il n'en a pas tenu compte; on écrivait les tragédies en vers blancs avec deux vers rimés à la fin de chaque scène, comme dans le récitatif de l'opéra italien avant un morceau; on mêlait le comique au tragique, et le comique était en prose : il a pris tout comme il l'a trouvé. — Les *beaux* de la cour raffolaient des concetti et du raffiné; le peuple aimait les grosses plaisanteries et force cadavres : il leur a donné de tout cela; c'était le gâteau de miel dans la gueule de Cerbère. Le théâtre n'avait pour décoration qu'un paravent et un écriteau; il l'a employé tel quel, sans songer un seul instant aux *graves* questions qui préoccupent si fort nos costumiers littéraires. Quant à ses sujets, il les a empruntés de droite et de gauche, dans les nouvelles italiennes, dans les chroniques saxonnes, dans le théâtre grec, dans l'histoire ancienne et moderne. Mais si l'invention consiste dans la combinaison des faits, si le sujet tient une place si importante dans le mérite d'un ouvrage, comment se fait-il que tous les savans de la république des lettres, que ces catalogues vivans de nos bibliothèques ne parviennent jamais à produire rien qui vaille, rien qui vive plus d'un jour? Ne serait-ce pas que l'anecdote est fort peu de chose, et que l'essentiel, ce qui constitue le génie, c'est de savoir animer ses personnages, de leur donner cette vérité, cette vie sans lesquelles tout l'intérêt de l'action où ils se meuvent s'efface et s'évanouit.

Quand on est Shakspeare, on peut, sans crainte, raconter les sujets de ses ouvrages à ses amis; on peut même leur commu-

niquer ses plans; on peut les afficher comme un projet de rue ou de pont dans les salles de l'hôtel-de-ville. Un plan n'est qu'un germe que le génie seul sait faire éclore, et le génie ne se vole pas. Laissez faire : il ne faudra pas un Salomon pour décider à qui l'enfant appartient. De l'idée première qui a produit *le Roi Lear*, de nos jours on tire *les Deux Gendres*.

Examinons en détail une pièce du vieux théâtre anglais. Cet examen servira à constater quel était l'état de la scène à l'époque où Shakspeare y monta avec une telle autorité, que, résumant à lui seul son passé et le nôtre, il est devenu le représentant, non-seulement de la tragédie anglaise, mais de la tragédie moderne tout entière. Cette étude, en prouvant qu'il n'a pas tiré du néant son système dramatique, ne nuira point à sa gloire. Ne se pourrait-il pas, au contraire, qu'il ne parût que plus admirable pour s'être servi de l'instrument de tout le monde, et pour n'avoir composé ses chefs-d'œuvre qu'avec les mêmes ressources qui étaient à la portée de ses rivaux?

La pièce que je choisis a pour titre : *la Tragédie espagnole*.

Philipps et Winstanley l'attribuent à William Smith, mais par erreur. Heywood, dans son « *Actor's vindication* », page 14 du livre second, dit qu'elle est de Thomas Kyd, que Fra-Meres place au nombre des meilleurs écrivains tragiques de son temps, et que Ben-Jonson met sur le rang de Lily et de Marlowe, ainsi qu'on le voit dans ses vers à la mémoire de Shakspeare :

And tell how far thou didst our Lily outshine
Or sporting Kyd, or Marloe's mighty line.

Quoiqu'on ne sache pas la date exacte de cette tragédie, il y a tout lieu de croire qu'elle fut représentée avant l'année 1590, c'est-à-dire avant *Périclès*, le premier des ouvrages de Shakspeare. Je la choisis de préférence à toute autre, parce qu'elle me paraît un type assez complet du théâtre à cette époque, parce qu'elle est curieuse dans ses défauts comme dans ses beautés, qu'elle a pu donner à Shakspeare l'idée de plusieurs scènes, et qu'il est intéressant de voir ce que devient un diamant brut aux mains de cet habile lapidaire.

Dès l'origine, il faut en convenir, le théâtre anglais s'annonce plus poétique que le nôtre ; le style en est plus figuré, le ton plus lyrique. Il puise comme nous aux sources fécondes de l'antiquité ; mais, dans ses imitations même, il a plus d'indépendance. L'ouvrage que j'ai sous les yeux en offre un exemple remarquable dans ses chœurs, auxquels l'auteur a su donner à la fois une grandeur épique et un intérêt dramatique qui les rattache à l'ouvrage d'une façon très originale.

ACTE PREMIER.

(*Entrent l'ombre d'Andrea et la Vengeance.*)

L'OMBRE.

Quand l'éternelle substance de mon ame vivait dans sa prison charnelle..... j'étais un courtisan à la cour d'Espagne; mon nom était Andrea. Ma naissance, sans être basse, était bien au-dessous des distinctions prodiguées par la fortune à ma première jeunesse, car j'eus le bonheur de faire partager mon amour à une noble dame qui avait le doux nom de Bel-Imperia, et je la possédai en secret. Mais, dans la moisson de mes joies, l'hiver de la mort vint détruire les fruits de mon bonheur, et me séparer de mon amour par un éternel divorce. Dans le dernier combat avec le Portugal, ma valeur me précipita dans la bouche du danger, jusqu'à ce que la vie ouvrît par mes blessures un passage à la mort.

Là, il raconte qu'ayant été tué, son ame descendit droit au fleuve de l'Achéron, où Caron ne consentit à l'admettre au nombre des passagers que lorsque don Horatio lui eut rendu les honneurs funèbres, et qu'arrivé devant le tribunal du Tartare, les trois juges furent fort embarrassés sur la place qu'ils lui assigneraient. Æacus voulait, comme amant, le faire conduire sous les bois de myrtes et les ombrages de cyprès; mais Rhadamante s'y opposa, disant qu'il ne serait pas convenable de placer un guerrier parmi les ames amoureuses, et qu'il devait être avec Hector et Achille, morts, comme lui, sur le champ de bataille. Alors Minos coupa court au débat en renvoyant l'affaire pardevant Pluton.

Après avoir traversé les enfers, dont il fait une belle peinture, il arrive jusqu'à Pluton, qu'il trouve avec sa Proserpine. Celle-ci l'accueille avec un sourire et obtient de son époux le droit de prononcer sur le sort d'Andrea.

C'est alors, Vengeance, qu'elle t'a parlé bas à l'oreille, et t'a commandé de me guider à travers les portes de corne par où passent les songes dans le silence de la nuit; et à peine a-t-elle eu parlé, qu'en un clin d'œil nous nous sommes trouvés ici, je ne sais pas comment.

LA VENGEANCE.

Apprends, Andrea, que tu es arrivé où tu verras l'auteur de ta mort, don Balthazar, prince de Portugal, privé de la vie par Bel-Imperia. Asseyons-nous ici pour voir le mystère, et pour servir de chœur dans cette tragédie.

N'est-ce pas une conception heureuse, une préparation pleine d'adresse que ce prologue où le chœur antique est remplacé par un fantôme intéressé dans les événemens qui vont se dérouler à ses yeux sur la scène, et l'intérêt si vif que ce témoin partial prend à l'action ne se communique-t-il pas nécessairement au reste des spectateurs?

La tragédie commence comme la seconde scène de *Macbeth* : un général fait au roi d'Espagne un récit de la bataille dans laquelle don Andrea a été tué par don Balthazar, prince de Portugal, qui lui-même a été fait prisonnier par don Horatio, fils d'Hieronimo, grand justicier, et par don Lorenzo, frère de Bel-Imperia, fille du duc de Castille. On peut remarquer, dès ce début, que, toute proportion de talent gardée, le ton général du style est assez semblable à celui de Shakspeare : même emploi de la mythologie, seulement à doses plus fréquentes; de plus, force citations latines, espagnoles, italiennes, etc., même dans la bouche des femmes.

Entre l'armée qui défile devant son roi. Balthazar paraît; à ses côtés sont Lorenzo et Horatio qui se disputent sa prise. Il résulte de leurs explications que tous deux ont contribué à cette glorieuse capture. Le roi décide que la garde du prisonnier, ses armes et son cheval seront la récompense de son neveu, et qu'à Horatio appartiendra le prix de la rançon.

La scène change, ou plutôt, sans qu'elle change, nous voici en Portugal. Le vice-roi est en proie au plus vif désespoir. Il déplore la perte de la bataille, et celle plus douloureuse de son fils bien-aimé; et il se roule par terre, en récitant trois vers latins :

Qui jacet in terrâ non habet undè cadat :
In me consumpsit vires fortuna nocendo;
Nil superest ut jam possit obesse magis.

Le vice-roi a près de lui deux conseillers : l'un, Alexandro, seigneur de Terceira, s'efforce de ranimer le courage de son maître, en lui disant que son fils vit encore et qu'il n'est que prisonnier; — l'autre, Villuppo, profite de cette occasion de perdre un rival, et il accuse Alexandro d'avoir, au fort de la mêlée, tué traîtreusement le prince Balthazar d'un coup de pistolet dans le dos. Le crédule vice-roi fait arrêter, comme de juste, l'honnête homme, et invite le traître à venir recevoir sa récompense.

Après une scène où Bel-Imperia se fait raconter la mort d'Andrea, et après un monologue où elle se confesse à elle-même son nouvel amour pour don Horatio, l'ami du défunt (amour dont notre fantôme ne se formalise en aucune facon, convaincu apparemment que c'est déjà bien assez d'exiger des femmes qu'elles vous soient fidèles de votre vivant, sans que la jalousie vous suive jusque dans la tombe), entre Lorenzo avec le prince Balthazar, qui vient déclarer son amour à notre belle veuve; mais elle refuse de l'entendre, malgré l'appui qu'il trouve dans Lorenzo, et elle donne devant eux une marque particulière d'estime à Horatio. Puis viennent le roi et l'ambassadeur de Portugal, à qui le roi montre le digne accueil fait au prince prisonnier, et l'acte finit par un banquet et une pantomime, après lesquels ils sortent tous pour se rendre au conseil.

ANDREA.

Venons-nous des profondeurs souterraines pour assister aux fêtes de celui qui m'a donné la mort? Cette joie est chagrin pour mon ame! Eh quoi! rien que réjouissances, amour et festins!

LA VENGEANCE.

Patience, Andrea! Avant que nous ne sortions d'ici, je changerai leur amitié en discorde sanglante, leur amour en haine mortelle, leur jour en nuit, leur attente en désespoir, leur paix en guerre, leurs joies en douleur, leur bonheur en misère.

ACTE DEUXIÈME.

Don Balthazar se désole de n'être pas aimé de Bel-Imperia: don Lorenzo l'encourage, et voyant que ses efforts sont vains, il veut éclaircir ses doutes, et appelant Pedringano, un serviteur de confiance de sa sœur: « Tu sais, dit-il, qu'il n'y a pas long-temps j'ai détourné de toi la colère de mon père, qui voulait te punir d'avoir protégé l'amour de don Andrea : eh bien! à ce service j'en veux ajouter mille, te combler de biens et d'honneurs. Dis-moi qui ma sœur aime. » Pedringano s'excuse; depuis la mort de don Andrea, il n'a plus le même crédit auprès de Bel-Imperia. Lorenzo, voyant que les promesses ne suffisent point, lui arrache son secret par la menace, et apprend que Bel-Imperia aime don Horatio. Profitant de cette découverte, et conduits par Pedringano, Balthazar et Lorenzo surprennent Bel-Imperia donnant à son amant un rendez-vous pour le soir, dans les vers suivans, que je cite comme une preuve de ce que j'ai dit plus haut sur la tendance infiniment plus poétique de la tragédie anglaise dès son origine.

Our hour shall be, when *vesper'* gins to rise,
That summons home distressful travellers :
There none shall hear us but the harmless birds;
Happily the gentle nightingale
Shall carol us asleep ere we be ware
And singing with the prickle at her breast
Tell our delight and mirthful dalliance :
Till then, each hour will seem a year and more.

Cependant le roi, voulant profiter de l'amour de don Balthazar pour rétablir la paix entre les deux pays, charge l'ambassadeur d'annoncer à son maître qu'il donnera en dot à sa nièce le

tribut que payait le Portugal, et que si Balthazar a un fils de cette union, ce fils montera un jour sur le trône d'Espagne.

L'heure du rendez-vous a sonné, et les deux amans y ont été fidèles; mais Balthazar et Lorenzo y sont exacts aussi. Témoins de leurs tendres caresses, ils fondent sur Horatio, et malgré les cris de Bel-Imperia, ils le pendent à un arbre où ils le percent de leur épée, — action inconsidérée, car il ne faut pas saigner un homme qu'on veut faire mourir d'apoplexie,— puis ils partent, entraînant la malheureuse, et étouffant sa voix. Mais cette voix est parvenue à l'oreille de don Hieronimo; il descend en chemise dans son jardin. Il ne sait s'il rêve; des gémissemens l'ont réveillé et fait sortir de son lit: c'était une voix de femme; elle partait de cet endroit! — Mais quel est ce sanglant spectacle? un homme pendu! hélas! c'est Horatio, mon cher fils! — Et le pauvre père se lamente sur le corps de son enfant. Aux cris du vieillard accourt sa femme Isabelle, et le pathétique de la scène vient s'accroître de son désespoir maternel. Hieronimo, trempant son mouchoir dans le sang de son fils, lui promet vengeance, et les deux époux emportent le corps inanimé, non pas, malheureusement, sans que don Hieronimo ne se croie obligé de jeter quelques fleurs latines sur sa tombe.

ANDREA.

M'as-tu amené ici pour accroître ma peine! J'espérais que Balthazar serait tué. Mais c'est mon ami Horatio qui est tué, et ils font violence à la charmante Bel-Imperia, que j'aimais mieux que le monde entier, parce qu'elle m'aimait mieux que tout le monde!

LA VENGEANCE.

Tu parles de la moisson quand le blé est vert; la fin est la couronne de toute œuvre bien faite; la faucille ne vient pas avant que l'épi ne soit mûr. Patience! avant que je ne t'emmène d'ici, je te montrerai Balthazar dans un mauvais cas.

ACTE TROISIÈME.

Le vice-roi de Portugal, toujours abusé par le rapport mensonger de Villuppo, ordonne de mettre Alexandro à mort, lorsque

l'ambassadeur, qui revient d'Espagne, lui apprend la vérité, et c'est le traître qui est livré au bourreau.

Don Hieronimo est en proie à sa douleur et au regret de ne pouvoir découvrir l'assassin de son fils, lorsque une lettre, écrite avec du sang, tombe à ses pieds. Cette lettre est de Bel-Imperia, qui, retenue par son frère, n'a que ce moyen de faire connaître à Hieronimo les noms des meurtriers. Mais le vieillard craint que cet avertissement ne soit un piége, et il ne témoignera rien jusqu'à ce qu'il soit parvenu à voir Bel-Imperia. Entre Lorenzo. Hieronimo s'informe à lui de Bel-Imperia, ce qui donne à Lorenzo des soupçons. Il craint que Serberine, l'homme de don Balthazar, n'ait été indiscret, et il force Pedringano de lui promettre de le tuer. Ainsi, une indiscrétion engendrant un meurtre, et un meurtre en nécessitant un autre : conséquence vraie, enseignement moral, si admirablement résumé dans ce beau vers de Racine :

Et laver dans le sang ses bras ensanglantés.

Pedringano arrive au lieu marqué par don Lorenzo pour exécuter son ordre. Mais celui-ci, qui craint aussi d'être trahi par ce traître, a résolu de s'en défaire, et il a fait aposter des gardes, afin que, témoins du meurtre de Serberine, ils vengent sa mort sur Pedringano; mais malheureusement pour Lorenzo, les gardes, au lieu de tuer l'assassin, l'arrêtent et l'emmènent chez don Hieronimo. On ne s'avise jamais de tout.

Pedringano, se voyant appréhendé au corps, s'empresse d'informer don Lorenzo de son arrestation, et son maître lui envoie sa bourse, en lui faisant dire par son page de paraître sans crainte au tribunal du grand-justicier. Ceci fait, il sort, après avoir dit deux vers italiens :

E quel che voglio io, nessun lo sa,
Intendo io quel mi bastara.

Le page chargé de la commission, après quelques instans d'hésitation, finit par ouvrir une boîte dont l'a chargé don Lorenzo, et qu'il doit annoncer à Pedringano comme contenant son pardon. La boîte se trouve vide. Surprise du jeune messager, qui rit à l'avance de la confiance crédule de Pedringano. — Ce monologue est en prose.

La scène suivante s'ouvre par l'arrivée de don Hieronimo, que ses fonctions appellent à juger Pedringano, et qui se plaint avec amertume d'être obligé de rendre la justice aux hommes, lorsque ni les dieux ni les hommes ne sont justes envers lui.

> This toils my body, this consumeth age,
> That only I, to all men just must be
> And neither gods nor men be just to me.

Le coupable est introduit. Rassuré par la vue et les signes du page, il s'avoue effrontément l'auteur de l'assassinat de Serberine. On le condamne à mort. Entre le bourreau. Il raille le bourreau, qui finit par le pendre, malgré ses protestations et les assurances qu'il lui donne que sa grace est dans la boîte que le page tient dans ses mains.

Don Hieronimo, après avoir rempli le devoir de sa charge, est rentré dans sa maison; la douleur le poursuit sans relâche; ses soupirs s'envolent dans les airs et vont frapper à la voûte étincelante des cieux, réclamant justice et vengeance.

> Yet still tourmented is my tortur'd soul
> With broken sighs and restless passions,
> That, winged, mount, and hovering in the air,
> Beat at the windows of the brightest heavens,
> Soliciting for justice and revenge.

Le bourreau vient et lui remet un papier qu'il a trouvé, dit-il, sur ce drôle si bouffon, sur le pendu. Ce papier est une lettre dans laquelle Pedringano menaçait don Lorenzo, s'il ne venait pas à son secours, de dire la vérité, et de révéler que c'était à son instigation et à celle de don Balthazar qu'il avait assassiné Horatio.

Dans l'édition que j'ai sous les yeux, le troisième acte finit ici. L'éditeur a trouvé la tragédie divisée en quatre actes, et considérant que le troisième était à lui seul plus long que deux des autres, il a jugé à propos de le couper en deux, ce qui donne à l'ouvrage la forme habituelle de cinq actes; mais je doute fort que ce fût l'intention de l'auteur; car les deux personnages, qui jouent le rôle du chœur, ne prennent pas la parole en cet endroit, comme

à la fin des autres actes. Cette réserve faite, conformons-nous à cette nouvelle division.

ACTE QUATRIÈME.

Isabelle entre avec sa suivante. La pauvre mère est folle, folle comme Ophélie, folle comme le roi Lear. Shakspeare n'a pas mis le premier la folie sur le théâtre anglais, mais il l'a mieux peinte que qui que ce soit. La vérité, voilà la nouveauté! voilà le génie! Et pourtant la folie, dans cet ouvrage, n'est pas mal reproduite, et on l'y voit aussi parée de ces fleurs de poésie que l'on respire trop rarement sur la scène française.

My soul, poor soul? thou talk'st of things
Thou know'st not what: my soul hath silver wings
That mount me up unto the highest heavens:
To heaven, ay, there sits my Horatio
Back'd with a troop of fiery cherubims,
Dancing about his newly healed wounds,
Singing sweet hymns and chanting heavenly notes:
. . . .

Mon ame, pauvre fille! tu parles de choses que tu ne connais pas. Mon ame a des ailes d'argent, qui me portent au plus haut des cieux. Au ciel, oui; là siége mon Horatio, environné d'une troupe de chérubins flamboyans, qui dansent autour de ses blessures cicatrisées, et chantent de doux hymnes en s'accompagnant de célestes accords.

Don Lorenzo, se croyant délivré de tout sujet de crainte par la mort de Pedringano, rend la liberté à sa sœur. Mais celle-ci ne veut écouter ni les excuses dont il cherche à colorer sa conduite, ni les soupirs du prince Balthazar, et elle sort fièrement, leur laissant pour adieux ces deux vers latins, dont le premier ressemble à un paragraphe du *Dictionnaire des Synonymes*:

Et tremulo metui pavidum junxêre timorem,
Et vanum stolidæ proditionis opus.

Don Hieronimo entre avec une corde et un poignard: il veut se tuer. — Mais qui vengera Horatio? Cette pensée le retient. Le roi paraît avec l'ambassadeur de Portugal, qui annonce que le vice-

roi accepte les offres d'alliance et envoie la rançon du prince Balthazar due à don Horatio. — Qui parle d'Horatio? Justice! justice! s'écrie don Hieronimo. — Qu'est-ce? dit le roi. — Justice pour mon fils, dont rien ne peut payer la rançon! Puis il part sans s'expliquer. Don Lorenzo s'empresse avec vraisemblance d'en conclure que Hieronimo est fou, et cette scène n'amène rien autre chose. Mais la suivante me semble fort belle. Don Hieronimo réfléchit qu'il a à lutter contre des adversaires dont la puissance est à craindre comme un orage d'hiver dans une plaine.

Who, as a wintry storm upon a plain,
Will bear me down with their nobility.

Il dissimulera. Des plaideurs se présentent, le priant d'exposer leurs griefs au roi; ils lui expliquent tous leur affaire. Un seul reste muet, les yeux mouillés de larmes, les mains levées au ciel. Don Hieronimo s'approche du vieillard, lui demande ce qu'il veut. Celui-ci lui remet, pour toute réponse, un papier dont l'inscription porte :

L'humble supplique de don Bazulto pour son fils assassiné.

— Ton fils! s'écrie Hieronimo; c'est le mien! c'est le mien! c'est mon Horatio qu'ils ont assassiné! Puis, revenant à lui, et voyant la douleur du vieillard, il se reproche sa froideur et sa lenteur à venger son fils.

Ce passage rappelle d'une manière sensible le sublime monologue d'Hamlet, à la fin du second acte, lorsque, après avoir vu le comédien pleurer en récitant son rôle, il se reproche avec mépris son inaction. « Oui, oui, s'écrie Hieronimo, je les mettrai en pièces; j'arracherai ainsi leurs membres avec mes dents! » Et il déchire les dossiers qui viennent de lui être remis, au grand désespoir des plaideurs, qui se lamentent sur la perte de papiers s importans et payés si cher. — « Ce n'est pas vrai, leur répond-il; je ne les ai pas mis en pièces. Montre-moi le sang qui coule de leurs blessures! Tu ne peux pas? Silence! tais-toi! et atteins-moi si tu peux. » Et il s'enfuit comme un fou, comme le roi Lear. — A voir ce vieillard courir comme un enfant, un parterre français, j'en ai bien peur, ne manquerait pas de rire. Nous sommes si raisonnables, que nous exigeons de la raison même de la folie;

mais pour ceux qui veulent que l'art reproduise la nature, dans cette absence de dignité, quel pathétique déchirant! — Puis Hieronimo revient tout à coup seul avec ce vieillard; tantôt il le prend pour son fils: « Horatio, lui dit-il, tu es plus vieux que ton père! » tantôt il croit que c'est une ombre qui vient le traîner au tribunal de l'enfer, pour n'avoir pas vengé son fils; puis, finissant par le reconnaître, il l'emmène chez Isabelle. « Viens, dit-il, nous y pleurerons tous trois ensemble. »

Cependant le vice-roi de Portugal est venu en personne pour assister au mariage de don Balthazar avec Bel-Imperia. Ce mariage doit avoir lieu le lendemain, et le duc de Castille, sachant que son fils est accusé d'empêcher que Hieronimo n'ait accès auprès du roi, opère entre eux une réconciliation, à laquelle Hieronimo se prête avec toute l'apparence de l'empressement et de la cordialité.

L'OMBRE (qui en ce moment s'aperçoit que la Vengeance s'est endormie).

Eveille-toi! Vengeance, éveille-toi!

LA VENGEANCE.

M'éveiller? Et pourquoi?

L'OMBRE.

Debout, Vengeance! tu es mal avisée de dormir; éveille-toi. Eh quoi! ne sais-tu pas que tu dois veiller?

LA VENGEANCE.

Calme-toi, et ne m'importune pas.

L'OMBRE.

Debout, Vengeance, si l'Amour a, comme autrefois, quelque pouvoir en enfer! Hieronimo est ligué avec Lorenzo, et il intercepte tout passage à la justice. Debout, Vengeance, ou nous sommes perdus!

LA VENGEANCE.

Rassure-toi, Andrea; quoique je dorme, ma pensée tourmente leurs ames. Qu'il te suffise que le pauvre Hieronimo ne peut oublier son fils Horatio. Pour s'assoupir un peu, la Vengeance ne s'endort pas; car la vigilance sait feindre le repos, et dans le monde le sommeil n'est souvent qu'un piége. Tu vas voir, Andrea, comment la Vengeance dort, et ce que c'est que d'être poursuivi par le Destin.

(*Entre une pantomime.*)

L'OMBRE.

Eveille-toi, Vengeance, explique-moi ce mystère.

LA VENGEANCE.

Les deux premiers portaient les torches nuptiales qui brûlaient avec l'éclat du soleil de midi; mais la déesse de l'hymen accourt sur leurs pas, vêtue de deuil et d'une robe couleur de safran. Elle souffle leurs torches et les éteint dans du sang, comme mécontente que les choses se passent ainsi.

L'OMBRE.

Il me suffit de comprendre ta pensée. Graces te soient rendues, à toi et aux puissances infernales, qui ne permettront pas le malheur d'un amant! Reste tranquille, je vais m'asseoir pour voir le reste.

LA VENGEANCE.

Ne réclame donc plus, car il est fait droit à ta requête.

ACTE CINQUIÈME.

Bel-Imperia, dupe de l'apparente réconciliation de don Hieronimo avec ses ennemis, lui reproche d'oublier son fils assassiné. Le vieux père se justifie, et ils se promettent tous deux de concerter leur vengeance. En ce moment viennent Balthazar et Lorenzo. Ils demandent à don Hieronimo de faire représenter une pièce pour divertir la cour. — Nouvelle analogie avec Hamlet. — Hieronimo leur propose de jouer avec lui et Bel-Imperia une tragédie de sa composition, intitulée *Solyman et Perseda.*

Cette tragédie existe. Quoiqu'on n'en sache pas positivement l'auteur, il est à présumer qu'elle est de Kyd, comme *la Tragédie espagnole.* Du reste, le sujet en est presque le même : mais l'exécution m'en paraît bien inférieure.

Don Hieronimo distribue donc à chacun son rôle. Don Lorenzo fera Erastus, le chevalier de Rhodes; don Balthazar, le grand Solyman, empereur des Turcs; Bel-Imperia, la chaste et courageuse Perseda; lui-même, il se réserve le rôle du Bacha, du meurtrier.

Don Balthazar, comme par un pressentiment, préférerait une comédie; mais don Hieronimo insiste pour une « *tragœdia cothurnata;* » et pour plus de variété, il lui vient en tête une idée des plus bizarres.

« Il faudra, dit-il, que chacun de nous joue son rôle dans une langue différente : vous, seigneur, en latin ; moi, en grec ; vous, en italien ; et comme je sais que Bel-Imperia a étudié le français, elle dira le sien dans cette langue. — Mais ce sera une confusion à ne pas s'entendre, dit avec raison le prince Balthazar. — Il en doit être ainsi, répond don Hieronimo, et la conclusion prouvera que tout était pour le mieux..... D'ailleurs, pour ne pas ennuyer, la tragédie n'aura qu'une scène. »

Isabelle, réduite au désespoir, n'attendant plus rien de la justice des hommes, et voyant que son mari lui-même déserte la cause de leur enfant, dans ce même jardin où Horatio a été pendu, et dont elle s'est plu à détruire jusqu'à la dernière plante, se poignarde et va rejoindre son fils.

Cependant don Hieronimo poursuit son projet. Il donne le signal de lever le rideau. Le duc de Castille s'étonne de lui voir prendre lui-même tous ces soins. Il répond qu'un auteur ne doit rien négliger pour son succès ; il lui remet, pour le roi, une copie de la pièce, et il le prie, lorsque la suite aura passé dans la galerie, d'avoir l'obligeance de lui en jeter la clé, ce que le duc lui promet, sans y attacher d'importance.

DON HIERONIMO.

Êtes-vous prêt, don Balthazar ? Apportez un fauteuil et un coussin pour le roi. — Bien, Balthazar. Suspendez l'écriteau. La scène est à Rhodes. — Avez-vous mis votre barbe ?

DON BALTHAZAR.

La moitié ; l'autre est dans ma main.

DON HIERONIMO.

Dépêchez-vous, pour Dieu ! que vous êtes long ! — (A part.) Rappelle tes esprits ; énumère tes offenses. Souviens-toi qu'ils ont égorgé ton fils ; que sa mère, ton épouse bien-aimée, s'est tuée de désespoir. Sois tout à ta vengeance.

La cour entre, prend place, et, comme dans *Hamlet* encore, cause sur la représentation qui va avoir lieu. — Et ici se trouve cette note naïve, nécessitée par l'étrange fantaisie de Hieronimo :

Messieurs, on a jugé convenable de traduire en anglais, pour l'intelligence du lecteur, la tragédie de Hieronimo, écrite en différentes langues.

On amène à Solyman (Balthazar) Perseda (Bel-Imperia), prise dans la conquête de Rhodes. Mais elle est aimée d'Erastus (Lorenzo). Le Bacha (Hieronimo) conseille à Solyman de se défaire de son rival, et, sur son ordre, il poignarde Erastus. Solyman alors veut consoler Perseda; mais celle-ci venge son chevalier, en frappant à son tour l'empereur, et ensuite elle se tue elle-même.

Toute la cour est dans l'enchantement, et elle applaudit avec transport les acteurs : ils ont joué leur rôle à merveille. « Maintenant, dit le roi, que va faire Hieronimo? »

DON HIERONIMO.

Voici ce qu'il va faire! Ici nous renonçons à nos langages divers, et nous concluons de la sorte en langue vulgaire. Vous croyez peut-être que tout ceci n'est que feinte, et que nous autres nous faisons comme les comédiens ordinaires; que, morts aujourd'hui, nous allons en un instant nous relever et revivre pour amuser l'auditoire de demain. Non, princes. Sachez que je suis Hieronimo, le père désespéré d'un malheureux fils; que ma langue s'apprête à vous raconter sa dernière histoire et non à excuser les grossières erreurs de la pièce. Vos yeux, je le vois, demandent une explication de ces paroles. Tenez, la voici.

(Il découvre le cadavre de son fils.)

Voilà ma pantomime! Regardez ce spectacle!

Et après leur avoir expliqué ses malheurs et sa vengeance, il court pour se pendre; mais, sur l'ordre du roi, on force l'entrée du théâtre, on l'empêche de se tuer, et, une fois maître de sa personne, chacun lui demande compte de tant de meurtres, et quels sont ses complices. Il garde le silence. « Pourquoi ne parles-tu pas? lui dit le roi. »

HIERONIMO.

What lesser liberty can kings afford
Than harmless silence? then, afford it me :
Sufficeth, I may not, nor I will not tell thee.

Quelle moindre liberté les rois peuvent-ils laisser qu'un silence innocent? Laissez-la-moi donc; qu'il vous suffise que je ne puis ni ne veux vous répondre.

LE ROI.

Apportez des instrumens de torture! Traître que tu es, je te ferai parler!

Hieronimo répond à cette menace en se coupant la langue avec les dents. « Mais il peut écrire, » dit le duc de Castille. — Ici se trouve un nouvel exemple de bonhomie un peu trop niaise. — Que fait Hieronimo? Forcé d'écrire, il fait signe qu'il a besoin de tailler sa plume. « Oh! dit le sagace duc de Castille, il demande un canif pour tailler sa plume. — En voici un, répond le candide vice-roi; et je t'avertis d'écrire la vérité. » Et il est tout stupéfait lorsque Hieronimo, au lieu de tailler sa plume, se sert de ce canif pour tuer le duc et pour se tuer après. — Le proverbe est justifié : du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

Après une de ces marches funèbres dont on voit encore tant d'exemples dans Shakspeare, reparaissent l'ombre et la Vengeance.

L'ombre se réjouit d'avoir touché le but et de voir s'éteindre ses désirs dans les pleurs et dans le sang; et après une récapitulation de toutes les morts de la pièce, qui sont au nombre de neuf, le fantôme se promet de demander à Proserpine la récompense de ses amis et la punition de ses ennemis. Il réserve aux premiers toutes les joies des Champs-Élysées; et s'adressant à la Vengeance, il lui demande ce qu'ils feront des autres.

« Cette main, répond la Vengeance, les précipitera au plus profond de l'enfer, aux lieux qu'habitent seules les furies, les épouvantes et les tortures. »

« Oui, fais cela, douce Vengeance! s'écrie le Fantôme. » — Et délivrant Ixion, Sisyphe et tous les condamnés de la fable, il les remplacera par chacun de ses ennemis.

LA VENGEANCE.

Viens, hâtons-nous de rejoindre tes amis et tes ennemis, pour rendre à tes amis le repos, et livrer le reste aux supplices; car, quoique la mort ait terminé leur misère, c'est maintenant que je vais commencer leur tragédie sans fin.

Cette tragédie, on vient de le voir, est loin d'être un chef-d'œuvre; mais, quoique pleine d'imperfections grossières, elle annonçait l'avenir le plus brillant à une littérature qui débutait ainsi; elle fondait le théâtre anglais sur de larges bases; elle ouvrait les deux battans à la vérité, à la philosophie, à la poésie

qui n'ont guère eu d'accès sur notre scène que par une porte dérobée.

Gardons-nous, au reste, d'en faire un crime à nos grands tragiques; Rotrou, Corneille et Racine ont fait comme Shakspeare; ils sont entrés dans la route tracée. Le malheur a voulu qu'elle fût étroite et bornée; leur génie, sans doute, n'a pas pu y prendre tout son développement. La faute en est à ceux qui les ont précédés dans la carrière, ou plutôt la faute en est au public bien plus qu'aux écrivains; car c'est surtout au théâtre que l'on peut apprécier l'instinct littéraire d'une nation; là, les impressions sont directes, instantanées; la critique n'a pas le temps de s'interposer entre l'œuvre et le spectateur; le juge absout ou condamne sans désemparer. Il faut donc que le drame se conforme au goût national. — Il le fallait surtout à cette époque; car, en littérature, c'est avant la révolution que le peuple était souverain. Depuis, la liberté a tant soit peu émancipé les poètes, et à leurs risques et périls, ils tiennent tête au public avec un courage qui leur fait honneur.

Or, ce que les Français veulent par-dessus tout au théâtre, c'est l'intérêt, non pas l'intérêt qui résulte de la grandeur poétique du sujet, de la portée philosophique et morale, de la vérité des caractères et du langage, mais l'intérêt d'action, mais l'anecdote qui pique la curiosité.

Ce système jaloux et impatient sacrifie tout à la brièveté. Poursuivi par son éternelle ennemie, la monotonie, qui ne se contente point d'un tribut de péripéties, sa seule ressource est de fuir au dénouement. Dans sa fuite, vérité, philosophie, poésie, il rejette tout ce qu'il croit nuire à la rapidité de la course. Et tandis que la tragédie anglaise, semblable aux voiturins de l'Italie, vous promène à pas lents à travers un pays pittoresque que la nature et l'art ont embelli à l'envi, où chaque pas fait lever une distraction, et d'où vous emportez tout un bagage de souvenirs, la tragédie française, comme la vapeur, vous pousse sur le fer, et vous lance au but comme la flèche. Mais qu'avez-vous vu chemin faisant? que vous reste-t-il dans la mémoire, à part le bruit du fer et l'odeur de la houille? Vous avez fait six lieues à l'heure, et plusieurs fois l'impatience et l'ennui vous ont

mis la main à la montre. D'où vient cela, si ce n'est la rapidité même de la course qui ne vous a permis de rien voir?

Qu'importe la lenteur de la marche, si vous m'intéressez, si vous me faites illusion en donnant assez de vie à vos personnages pour me faire oublier que ce sont des acteurs? Mais tant que vous me présenterez de vaines abstractions, des rôles tout d'une pièce, sans contrastes qui reposent, sans ces nuances, ces inconséquences même qui rendent un caractère vraisemblable, tant que je ne verrai que des hommes d'action dominés pendant tout l'ouvrage par un seul et même sentiment, parlant tous d'une seule et même chose, et en parlant tous le mieux possible, dans le style le plus fleuri, le plus pompeux, sans distinction de rang, de sexe, ni d'âge, je me dirai : Ce sont des comédiens et non des hommes, et vous aurez beau précipiter votre action à force de suppressions et de rognures, je l'en trouverai d'autant plus lente; car, en un mot, votre drame sera toujours trop long de tout ce qui lui manque.

ARMAND MORLAIX.

REVUE

MUSICALE.

A voir la foule qui assiége les portes du Théâtre-Italien chaque fois qu'elles doivent s'ouvrir, il y a de quoi se féliciter pour tout homme qui s'intéresse quelque peu au progrès de la musique en France. Tous les ans cet empressement s'accroît, et la salle reste la même. En vérité, si cela dure, il faudra bientôt que MM. Severini et Robert aillent planter leur tente de pourpre dans quelque désert, dans la salle Ventadour, par exemple, et livrent ces murs enivrés d'harmonie et tant de fois ébranlés par les trépignemens des spectateurs, à l'Opéra-Comique, qui n'en abusera pas comme ils font.

Depuis tantôt deux mois que la saison d'hiver est ouverte, le public a pu s'assurer par lui-même de l'état satisfaisant dans lequel toutes ces voix si précieuses lui sont revenues d'Angleterre. Giulia Grisi est toujours cette fille infatigable qui soutient tout un répertoire, cette cantatrice généreuse qui lutte à elle seule contre ces trois voix qu'on appelle Rubini, Lablache, Tamburini. Tant de travail l'épuise, mais ne la rebute pas; ses joues deviennent pâles, sa poitrine se creuse, mais la voix qui en sort est toujours limpide et vibrante. La reprise d'*Anna Bolenna* a été cette année l'occasion de son premier triomphe; elle a chanté sa cavatine et le beau duo du second acte avec un goût parfait et une sûreté d'into-

nation bien rare; dans la dernière scène elle a été tragédienne, imposante et belle; il est vrai qu'elle imitait Mme Pasta, mais comme Donizetti imite Rossini, avec franchise et naïveté. Il ne peut venir à l'idée de blâmer un homme qui, dès le commencement de son œuvre, vous dit : J'ai trouvé ce modèle beau, et je l'imite. Au contraire, s'il a fait selon sa conscience et les mesures de son talent, on doit des louanges et des remerciemens à cet homme. Il y a dans *Anna Bolenna* quelque chose qui appartient en propre à Donizetti; c'est le caractère de Percy. Je ne sache pas que cette figure blonde et mélancolique se trouve quelque part dans l'œuvre si complète et si variée de l'auteur de *Semiramide* et d'*Otello*. A tout prendre, j'aime mieux un imitateur tel que Donizetti que ces grands musiciens de tant génie qui parlent beaucoup et n'inventent jamais. Donizetti imite et vous le dit, les autres imitent et se taisent sur cette question du moins. Donizetti puise à la source italienne, source limpide et transparente exposée au soleil, et dont l'œil voit le fond de marbre blanc; les autres vont remuer les eaux profondes et troubles de Weber : voilà toute la différence.

Vous avez entendu Rubini l'an passé; vous vous souvenez de cette voix incomparable, de ses élans imprévus dans la cavatine de *la Straniera*, de son trille merveilleux dans celle de *Don Giovanni*. Eh bien! cette voix semble encore s'être étendue et se déployer aujourd'hui avec plus de magnificence que jamais. La belle cavatine des *Puritains*, qui passait inaperçue dans les premières représentations, est applaudie chaque soir avec enthousiasme, tant il y met d'accent douloureux et vrai, de passion touchante et sentie; mais c'est surtout dans *la Sonnambula* qu'il développe en toute son ampleur cette gamme pathétique dont lui seul a le secret. De tous les opéras de Bellini, de cette blonde muse si tôt arrêtée dans sa carrière glorieuse, *la Sonnambula* est sans contredit le plus vrai, le plus gracieux, le plus charmant. La cavatine d'Amina, les plaintes de son fiancé, les chœurs des paysans, tout cela est plein de douceur, de mélancolie et de suavité. L'orchestre même dont on déplore la faiblesse et le néant dans certaines compositions sérieuses du même maître, ici convient à merveille, dans sa simplicité, pour accompagner ces airs naïfs et

villageois. Il suffit d'entendre *la Sonnambula* pour se confirmer dans cette opinion, que Bellini aurait dû s'en tenir toujours à l'expression des sensations intimes et sincères, sans chercher, comme il l'a fait plus tard, dans des sujets héroïques, certains effets grandioses auxquels il n'était pas appelé. Son inspiration est éminemment élégiaque et tendre, et l'on a peine à le voir si souvent renoncer à ce don précieux des larmes qu'il tenait de la Muse. Bellini serait tôt ou tard revenu à ce genre gracieux et pur. Malheureusement il est mort à cet âge où la pensée effleure toute chose avant d'avoir trouvé où s'asseoir. Aussi son œuvre est incomplète. Ses partitions sont des fragmens que rien ne rassemble entre eux. Vous y chercheriez en vain cette succession d'effets, le développement d'un certain ordre d'idées qui frappe chez les hommes arrivés à la maturité du génie et qui marchent délibérément. L'auteur des *Puritains* est mort en essayant sa lyre; nul doute, s'il eût vécu, qu'il ne fût revenu à cette corde harmonieuse et pure d'où se sont exhalées les fraîches cantilènes de *la Sonnambula*. Qui sait? peut-être que la pastorale, telle que l'entendait le chantre merveilleux de la *Molinara* et de la *Serva Padrona,* aurait de nos jours plus de succès qu'on ne le croit. Pour la musique, comme pour la poésie, le temps des réactions est venu. On est las de ces trombonnes qui hurlent sans relâche dans tous les orchestres, las de ces *caparaçons d'or au croupe des nuées*, de ces casques et de ces armures qui s'entrechoquent pêle-mêle dans des métaphores interminables. L'ame demande sa pâture, et ne la trouvant pas se révolte. Oh! si Païsiello pouvait revenir avec sa phrase mélodieuse et languissante, si Pétrarque pouvait revenir avec ses vers amoureux et limpides, comme les couronnes tomberaient à leurs pieds, comme leur voix modeste ferait taire toutes ces voix emphatiques qui chantent si haut aujourd'hui!

En Italie comme en France, Bellini était le seul homme qui pût remettre en honneur ce genre, depuis long-temps abandonné. Là bas, Donizetti suivra jusqu'à la fin les sillons tracés par Rossini, où il a trouvé d'abord *Anna Bolenna*, et tout récemment *Torquato Tasso*, deux glorieux épis que le moissonneur de Pesaro avait oublié de cueillir. Et ici M. Auber est un musicien de trop d'esprit pour jamais satisfaire aux conditions de simplicité que ce

genre impose; s'il fallait un exemple, je citerais *le Philtre*, petite partition pleine de motifs élégans, mais d'où le sentiment est parfaitement exclu.

Ce qui fait surtout regretter qu'il se rencontre si rarement des musiciens en état d'écrire cette sorte de musique, c'est la manière incomparable dont Rubini la chante. On ne peut se figurer tout ce que cet homme met d'expression plaintive et tendre dans le cavatine du second acte de *la Sonnambula*. Lorsque l'on vient d'entendre Rubini chanter, avec sa véhémence ordinaire et son inspiration, le bel air de *Marino Faliero*, on se dit en sortant, qu'il ne peut exister en musique, d'effet plus merveilleux. Il y a cependant quelque chose de plus beau que la voix de Rubini, quand elle éclate, c'est la voix de Rubini quand elle pleure. Lablache est toujours ce comédien sympathique et puissant qui met en émoi toute une salle, soit qu'il s'avance sous le manteau du mage assyrien, soit qu'il accoure affublé de l'énorme perruque du maestro de la *Prova*, ou du grotesque seigneur de Montefiascone. Nous le reverrons bientôt dans un opéra écrit pour lui. En attendant, sa verve bouffonne a éclaté l'autre soir durant tout le cours de la représentation de *Cenerentola*, ouvrage admirable dans lequel M[me] Albertazzi a déployé une belle voix de mezzo soprano et une manière de chanter qui ne manque ni de goût ni d'intonation sûre. Entre tous les chanteurs italiens, Tamburini me semble être le seul qui n'ait pas encore retrouvé ses triomphes des années précédentes. Sans doute, c'est l'occasion qui lui a fait défaut; elle se présentera tôt ou tard. La saison d'hiver commence à peine; vienne *la Straniera*, et il prendra sa revanche. Je ne sais, mais je soupçonne fort le duo des *Puritains* de l'avoir épuisé; sa voix souple et flexible a souffert de s'être si souvent tendue en de pareils efforts. Il est imprudent de se mesurer dans un unisson avec un jouteur tel que Lablache. Que Tamburini y prenne garde, sa voix si pure finirait par s'éteindre tout-à-fait, s'il en abusait long-temps de la sorte. En général, l'unisson est funeste aux chanteurs qui n'ont pas, comme Lablache, une poitrine faite d'airain ou du métal dont on fait les cloches. Quelques jours après la révolution de juillet, Nourrit, ému d'un zèle patriotique qu'on ne saurait trop louer, allait de théâtre en théâtre chantant *la Parisienne*. Cepen-

dant lorsque tout fut rentré dans l'ordre, lorsque le peuple se fut repu à son aise de la poésie de M. Delavigne, les théâtres reprirent leur marche accoutumée, et un beau soir, comme Nourrit chantait à l'Opéra, le public s'aperçut que la voix éclatante d'Arnold et de Mazaniello était restée dans les plis du drapeau tricolore. Heureusement cet accident n'eut pas de suite, et la révolution de juillet n'eut d'autre influence que celle d'un rhume sur l'organe du fougueux chanteur. Si pareille occasion se représentait jamais, je suis sûr que Nourrit étoufferait son zèle plutôt que de laisser son zèle étouffer sa voix. Les unissons et les *Marseillaises* sont funestes aux chanteurs.

La saison du Théâtre-Italien s'annonce glorieusement; et comment cela pourrait-il ne pas être avec des chanteurs tels que Rubini, Lablache, Tamburini, voués à l'exécution du plus magnifique répertoire qui se puisse imaginer, du répertoire de Mozart, de Cimarosa et de Rossini?

A l'Opéra, de tristes évènemens ont signalé l'arrivée de M. Duponchel. Mme Damoreau s'est retirée; Fanny et Thérèse Elssler ont pris toutes deux leur essor du côté de Vienne, et Mlle Taglioni est tombée un soir, de l'air où elle volait, sur un canapé où reposent avec elle les destinées du nouveau directeur. C'est un mauvais augure quand les oiseaux abandonnent ainsi leur cage pour aller s'abriter ailleurs. Il ne fallait rien moins que cet état de dénuement et de confusion pour qu'on se souvînt à l'Opéra qu'il existait quelque part une bonne déesse qui, dans des temps plus heureux, avait conduit bien haut sa fortune, et qu'après tout, puisque la danse manquait, on pouvait bien avoir recours à la musique sans faire un trop grand sacrilége. Ainsi donc, chose étrange, c'est à la musique que l'Opéra chancelant commet le soin de sa fortune; c'est elle qui va se charger d'occuper les loisirs du public pendant tout un hiver. L'entreprise est grave et la responsabilité dangereuse; mais n'importe, la musique dispose encore à l'Opéra d'assez grandes richesses pour qu'il soit permis d'espérer qu'elle tiendra dignement et de pied ferme le champ d'où la danse se retire en traînant l'aile comme une alouette blessée. Aux brillans débuts de Mlle Flécheux doit succéder bientôt *le Siége de Corinthe,* qui fera patiemment attendre l'œuvre de

M. Meyerbeer, autour duquel s'empressent les chanteurs. Le caractère d'Alice, que Mlle Flécheux a choisi, est l'un des plus variés du répertoire, le seul où l'on trouve ce mélange de simplicité et d'élévation, de gentillesse et d'enthousiasme, si rare dans les opéras de l'école française. Je comparerais volontiers Alice à la Ninetta de Rossini. Des deux côtés c'est la même candeur, la même grace aux premiers actes, la même exaltation à la fin. Le rôle d'Alice est plus dramatique, partant plus allemand; celui de Ninetta plus italien, plus fidèle aux lois de la mélodie et du chant pur. C'est cette variété musicale du rôle d'Alice qui fait que les jeunes cantatrices, dont le talent est inégal encore, le choisissent pour leurs débuts, peut-être sans s'en rendre compte. Plus le rôle est varié, plus il y a lieu d'espérer qu'elles y trouveront des choses écrites dans la mesure de leur voix; si elles manquent un effet simple, elles prendront leur revanche dans une situation dramatique; si la romance échoue, le trio réussira. Ainsi, dans le cours de ses longs voyages, pendant lesquels il dirigeait les répétitions de *Robert le Diable* dans les capitales et dans les bourgs, Meyerbeer trouvait toujours des femmes capables de représenter Alice convenablement, ce qui ne lui est peut-être pas arrivé une fois pour le rôle de la princesse Isabelle; et la cause en est tout entière dans la monotonie de ce caractère. Si vous êtes curieux de savoir quelle béatitude éprouve un compositeur qui se rappelle la voix qu'il a rêvée pour sa musique, dites à Meyerbeer de vous raconter l'expression inouie de cette belle jeune fille de Berlin qui chanta un soir le rôle d'Alice avec tant de religion et d'enthousiasme, que lui, Meyerbeer, maître de chapelle du roi de Prusse, oublia de battre la mesure, tant il était ravi en extase. Mais, hélas! les cantatrices disparaissent sitôt qu'elles ont atteint l'idéal de leur art. La donna Anna d'Hoffman mourut pendant la nuit qui suivit la représentation de *Don Juan*; la belle Alice de Meyerbeer quitta la scène après avoir chanté trois fois *Robert le Diable*. Il y a dans le caractère d'Alice deux natures bien distinctes: l'une soumise et timide, l'autre énergique, violente, enthousiaste. Mlle Dorus n'a vu dans ce rôle que la première et l'a développée jusqu'au jour où Mlle Falcon a révélé tout ce qu'il y avait de force, d'inspiration et de mâle puissance dans cette créa-

tion de Meyerbeer; car Mlle Falcon avait, elle aussi, choisi ce rôle pour ses débuts; c'est sous la tente de Robert qu'on vit poindre dans sa verdeur ce talent précoce et généreux qui devait si tôt mûrir au soleil de Mozart. Mlle Flécheux a compris le rôle d'Alice à peu près comme Mlle Dorus; elle dit les premières scènes du troisième acte avec une simplicité charmante; quant aux situations dramatiques, elle en fait bon marché en les abandonnant. Elle n'a pas voulu imiter, ne se sentant pas la force de créer à son tour. Cette modestie est d'un bon augure pour l'avenir. Le public lui en a su gré. La voix de Mlle Maria Flécheux est un soprano aigu un peu voilé dans le bas et qui tend à monter. Si cette voix gagne avec le temps une vibration plus éclatante, un timbre plus sonore, elle deviendra sans reproche, car elle est déjà merveilleusement agile. Mlle Flécheux n'est nullement encore une cantatrice, et pourtant elle fait des gammes chromatiques d'une netteté singulière. Avec un don si précieux de la nature et des études persévérantes, Mlle Flécheux doit prendre un jour une place distinguée à l'Opéra. Mais qu'elle ne se laisse pas étourdir par les folles louanges dont on l'entoure; qu'elle soit assez modeste pour ne pas se croire du génie, et ne pas prendre au sérieux les paroles de ceux qui lui disent que Mme Damoreau est dépassée, car même dans ce siècle où le génie est une chose si vulgaire, que chaque journaliste en a pour lui et ses amis, on n'a pas du génie pour avoir joué deux fois *Robert le Diable* comme elle l'a fait; et quoi qu'on dise, Mme Damoreau occupe parmi les cantatrices un rang inaliénable. Que Mlle Flécheux se console, elle a de plus que Mme Damoreau ce que la nature seule donne, une voix jeune et fraîche, une voix de dix-sept ans; le reste, il ne dépend que d'elle de l'acquérir à force d'étude et de persévérance.

Le Siége de Corinthe va bientôt paraître réduit en trois actes, selon la coutume usitée à l'Opéra. *Moïse* et *Guillaume Tell* ont été taillés en pièces; *le Siége de Corinthe* subit le même sort. Quand un chef-d'œuvre de Rossini est sorti une fois du répertoire de l'Opéra, il n'y peut plus rentrer sans laisser sur le seuil quelque chose de sa tête ou de ses pieds; il semble que le colosse a grandi et que les murs se sont affaissés. Si l'on vous disait que Rossini

s'occupe de cette reprise, vous croiriez sans doute qu'il invente un finale nouveau pour son œuvre. Pas du tout; il met la main à cette profanation, et l'excuse par son exemple. Maître, il vous est permis de vous arrêter au milieu de votre glorieuse carrière et d'éteindre sous la cendre tant de génie et de flamme; mais les chefs-d'œuvre que vous nous avez donnés nous appartiennent, il ne dépend plus de vous de nous les retirer. Brisez votre plume, Rossini, si elle ne doit plus vous servir qu'à effacer les belles choses que vous avez écrites.

L'opéra de Meyerbeer ne sera pas représenté avant les dernières semaines du mois de janvier. Rien n'est curieux comme le zèle que mettent certains journalistes à parler des beautés de cette musique dont ils ne connaissent pas une note. L'un proclame la romance de Mlle Falcon un chef-d'œuvre; l'autre préfère le trio de la fin; celui-ci goûte fort les chœurs; celui-là tient aux airs de ballet. C'est plaisir de voir ces esprits s'ébattre une fois dans le champ libre de l'imagination. Pour peu que cela dure, ils inventeront une partition fantastique dont Meyerbeer sera jaloux. L'autre jour un journal parlait de l'effet merveilleux que devait produire dans le finale du second acte une décharge de mousqueterie. En vérité, ce sont là des moyens nouveaux; il appartenait au musicien qui a imaginé d'augmenter les forces vocales avec des porte-voix, d'introduire dans l'orchestre des tromblons et des arquebuses; des gammes chromatiques produites par des coups de mousquets qui se succéderaient avec la rapidité des notes dans le gosier de M. Dabadie, ne seraient pas d'un médiocre effet. A de pareilles stupidités on ne sait que répondre; heureusement le public n'en est pas la dupe, et l'esprit et le tact de l'auteur du *Crociato* et de *Robert le Diable* sont trop connus partout pour que l'on puisse craindre qu'il aille jamais demander des ressources d'harmonie aux instrumens grossiers et barbares du camp de Kalisch.

L'Opéra-Comique rédige son nouveau programme, où brillent en première ligne les noms de Meyerbeer, de Mercadante, de Mme Damoreau, d'Inchindi et de Chollet. Il a fallu traverser bien des hésitations et des ruines pour en arriver là. Quoi donc! notre théâtre national abandonne M. Adam, ce Français né malin qui au-

rait inventé le vaudeville, s'il ne l'eût trouvé florissant à sa naissance, pour se jeter aux pieds de Meyerbeer, d'un barbare Allemand qui a sucé le lait de la muse italienne! L'Opéra-Comique dit adieu aux chrevrottemens de M[me] Casimir pour avoir recours aux roulades élégantes et pures, au chant merveilleux de M[me] Damoreau! Que vont dire les académiciens de l'endroit en voyant leur théâtre favori dépouiller cette perruque nationale dont ils l'avaient affublé? Ce n'est certes point pour composer des ariettes à la façon de Marsollier que Meyerbeer s'assied à son clavecin, ce n'est pas pour écrire des rondos et des vaudevilles que l'auteur d'*Élisa et Claudio* se met à l'œuvre. Pauvres vieillards, que de larmes vous allez répandre sur le sol natal dont l'étranger s'empare! Combien vous allez déplorer amèrement les erreurs de votre patrie! Il est vrai qu'à certains jours de la semaine, M[me] Damoreau aura pitié de vous, et chantera, pour calmer vos ennuis, le *rossignol, et la fauvette dans le bocage*, et milles autres sornettes musicales qui vous ravissent tant. Ce que la volonté des directeurs n'a pas osé tenter, la nécessité le fait. Voilà maintenant l'Opéra-Comique dans les pleines eaux de l'école nouvelle.

La révolution qui a changé, il y a dix ans, les destinées du grand Opéra, se prépare aujourd'hui à l'Opéra-Comique, et, chose étrange! c'est encore M[me] Damoreau qui est à la tête de cette révolution. En effet, on se souvient qu'à l'époque où l'Académie Royale, conseillée par Rossini, abandonna pour toujours son système caduc de déclamation lyrique, M[me] Damoreau, qui chantait le rôle de Chérubin dans *le Mariage de Figaro* de Mozart, quitta le Théâtre-Italien pour venir à l'Opéra. Aujourd'hui que l'Opéra n'a plus grand besoin d'elle, M[me] Damoreau court à l'aide du pauvre Opéra-Comique, qui se débat dans son ornière et semble vouloir en sortir. Le talent de M[me] Damoreau est révolutionnaire; et à ce propos, il faut avouer que Meyerbeer est un homme bien heureux. M[me] Damoreau quitte l'Opéra au milieu des répétitions de *la Saint-Barthelémy*, ouvrage de Meyerbeer, dans lequel elle avait un rôle, et ce rôle se trouve parfaitement convenir à M[lle] Dorus qui la remplace. Autre fortune, M[me] Damoreau va à l'Opéra-Comique, et il se trouve encore que Meyerbeer écrit, depuis trois mois, une partition pour l'Opéra-Comique. Le filet de Meyerbeer



tient toute la plaine; les oiseaux ont beau s'envoler, ils retombent toujours dans ses mailles.

Au mois de janvier nous entendrons une partition nouvelle que M. Auber a écrite pour Mme Damoreau, et qu'il retire à l'Académie royale de Musique pour en doter l'Opéra-Comique, où se réfugie sa cantatrice favorite. La fortune de M. Auber est fatalement liée à la fortune de Mme Damoreau. La voix de Mme Damoreau convient à la musique de M. Auber, comme les roulades de Mme Casimir conviennent aux ariettes de M. Adam. Mme Damoreau est la cantatrice de l'auteur du *Philtre* et du *Serment*, comme M. Scribe est son poète; ces trois talens gracieux et fins s'associent à merveille. C'est partout la même grace, la même coquetterie, la même profusion de détails et d'ornemens; mais aussi la même recherche, le même manque absolu de vérité, de fond et de sentiment. Avec la faveur dont jouit en France, auprès du plus grand nombre, ce mélange bizarre de musique et de prose mal rimée, qu'on appelle un opéra-comique, nul doute que le théâtre de la Bourse, s'il tient les promesses de son programme, ne devienne bientôt une puissance rivale de l'Académie royale de Musique.

En attendant ces jours glorieux qui doivent amener des destinées meilleures, l'administration prépare avec activité la mise en scène de *Mathilde*, poème lyrique en quatre actes, dont M. Mélesville a, dit-on, emprunté l'idée première à un conte florentin publié autrefois dans la *Revue de Paris*. Ici, comme dans *Zampa*, c'est encore une morte qui revient. Mathilde est une sœur d'Alice Manfredi. M. Mélesville rêve la réhabilitation du drame fantastique sur la scène du théâtre de la Bourse. A tout prendre, c'est peut-être là une œuvre sociale comme une autre, et qu'il a dignement commencée en refaisant *Don Juan*. Pour la composition générale du plan, l'invention des caractères, l'originalité des effets, la variété pittoresque des moindres détails, M. Mélesville se place, sans contredit, à côté d'Hoffman. Il y a bien des gens qui prétendent que M. Mélesville, élevé à l'école poétique du Gymnase, donne çà et là des entorses à la langue française. Il n'a pas toujours le style élégant et correct du merveilleux auteur du *Pot d'Or*. Mais qu'importe cela? M. Mélesville possède à un plus haut degré que Hoffman l'entente de la scène et la combinaison des

grands effets musicaux. Pour la langue, M. Mélesville et ses patrons, M. Scribe et M. Delavigne, en ont fait voir toute la vanité en nous prouvant combien il est facile d'obtenir sans son secours des succès au théâtre. La musique de l'ouvrage intitulé *Mathilde* est de M. Caraffa. M. Mélesville a tant de bonheur, que je ne m'étonnerais pas que cette musique fût remarquable. Avec *Zampa*, Hérold a bien trouvé le moyen d'écrire sa plus belle partition. Pourquoi M. Caraffa n'aurait-il pas fait son chef-d'œuvre avec *Mathilde?*

Pour venger l'affront que l'école française va subir à l'Opéra-Comique, une société de gens de lettres a demandé au ministère le privilége d'ouvrir le théâtre de l'Odéon, pour y représenter des opéras en un acte, écrits par les jeunes musiciens revenus de Rome. N'est-ce pas là une idée bouffonne. A une époque où Beethoven et Weber ont vécu, où Cherubini et Rossini vivent encore, il est assez curieux qu'on vienne proposer d'écrire des opéras en un acte à des jeunes gens qui rêvent tous des effets grandioses, et sont à l'étroit dans les limites d'un orchestre de nos jours. Or, savez-vous ce que c'est qu'un opéra en un acte? Si vous l'ignorez, M. Adam vous le dira, lui qui en a tant fait.

Un opéra en un acte se compose d'une romance, d'une walse, d'un chœur de villageois, et d'une ouverture qui résume les principaux motifs, c'est-à-dire la romance, la walse et le chœur des villageois. Et voilà ce qu'on propose aux jeunes musiciens, voilà ce qu'on veut introduire dans une salle où vibrent encore les souvenirs du *Don Juan* de Mozart, du *Freyschütz* de Weber, de l'*Othello* de Rossini! Insensés qui croient qu'il faut ouvrir des salles nouvelles pour que le génie puisse se produire; comme si le génie n'avait pas en lui la puissance et la vertu de forcer tôt ou tard les portes des édifices consacrés!

H. W.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 novembre 1835.

La mort de M. de Rigny laisse un plus grand vide qu'on ne pense dans le ministère. M. de Rigny, au moment de sa mort, était sans portefeuille, il est vrai ; mais cette position inactive, qui était sur le point de cesser d'ailleurs, lui donnait d'autant plus d'importance aux yeux de ses collègues ; car elle était, en quelque sorte, de son choix, et il avait fait preuve de hautes vues politiques en l'acceptant. Il s'agissait alors de renforcer le ministère, M. Guizot insistait avec ardeur sur la nécessité de confier la présidence du conseil à M. de Broglie, et d'y adjoindre le portefeuille des affaires étrangères, que convoitait M. Thiers. Le ministère, à peine formé, se disloquait déjà de nouveau au milieu de ces prétentions contradictoires, quand M. de Rigny concilia tout avec son flegme et le calme qu'il apportait dans les affaires politiques. Ce fut lui qui demanda qu'on lui fît cette situation passive dont on le croyait si humilié et qui lui attira les sarcasmes de la presse. M. de Rigny ne se condamnait à cette nullité qu'afin de pouvoir parler avec désintéressement à ses collègues, et calmer les crises d'ambition qui les ont désunis déjà tant de fois. Aussi M. Thiers, qui se croit un

plus habile ministre des affaires étrangères que n'est M. de Broglie, et qui ne prend pas la peine de dissimuler sa pensée à cet égard, ne trouvait-il rien à répondre à M. de Rigny, quand celui-ci se donnait en exemple, lui qui avait cédé sans difficulté le département de la marine à un amiral dont la réputation n'était pas plus illustre que la sienne. M. de Rigny possédait à un haut degré l'art de calmer les ambitions ennemies qui bouillonnaient sans cesse autour de lui, et qui maintenant se trouvent plus que jamais en présence. Sa perte sera vivement sentie par M. de Broglie et par M. Guizot, esprits prévoyans qui ne se jettent pas à l'étourdie dans les affaires, qui en pèsent attentivement les difficultés, et qui n'en livrent pas la solution au hasard ou à un léger mouvement d'humeur et de colère.

Déjà la plaie ministérielle que M. de Rigny bandait chaque jour avec un soin attentif, s'élargit et s'envenime mortellement. Les échos de Grandvaux, indiscrètement réveillés par M. Dupin, dans son discours à la cour de cassation, retentissent encore aux oreilles de M. Thiers. M. Thiers a pris en défiance, comme César, toutes ces figures maigres, jaunes et soucieuses qui l'entourent au conseil. Il soupçonne plus que jamais M. de Broglie et M. Guizot de vouloir le détruire, et l'écraser de leur réputation d'hommes sérieux. De leur côté, les deux chefs du cabinet s'occupent continuellement de M. Thiers; mais c'est pour le calmer, pour le rassurer et mettre des compresses sur toutes ses égratignures. Chaque jour le ministre de l'instruction publique se rend chez son collègue de l'intérieur, l'air gracieux et satisfait, affectant de croire à ses sérieuses occupations, et si jaloux de ne pas l'offusquer par son importance véritable, qu'il ferait volontiers antichambre chez M. Thiers, pour s'amoindrir un peu et s'effacer. Pendant ce temps, Mme la duchesse de Broglie visite sans façon la famille du ministre de l'intérieur, la fréquente avec assiduité et n'use pas moins d'inutiles efforts auprès d'elle pour se faire bourgeoise et sans éclat, que M. Guizot, dans le cabinet du ministre, pour ne pas exciter l'ombrageuse susceptibilité de son collègue. Nous nous arrêtons, pour n'être pas accusés de vouloir porter atteinte au secret de la vie privée; mais en vérité, nous ne pouvions expliquer la situation politique, sans montrer un coin de la vie ministérielle. Les vues élevées ne viennent qu'en seconde ligne dans ce ministère tel que l'a fait la présence de M. Thiers; il fallait donc bien assigner aux petites causes, aux idées mesquines, la place importante qu'elles occupent grâce à lui.

Cette sollicitude de M. de Broglie et de M. Guizot, cette insomnie que leur cause la moindre humeur de M. Thiers, tiennent, on le sait,

à leur situation un peu incertaine dans la chambre, et en un lieu où ils ont encore moins d'appui, dit-on. De ce lieu, on nous permettra de n'en pas parler, c'est une chose qui nous est interdite. A la chambre, où l'on fait aussi les ministres, où surtout on les défait, M. Guizot a bien pour lui, il est vrai, le soutien de son talent et de sa parole, l'appui des bancs qu'on nomme doctrinaires, et qui lui sont dévoués; mais la partie du centre où siége, en toute innocence, M. Fulchiron, et où se groupent M. le général Bugeaud, M. Jacqueminot, M. Vigier, et une foule d'autres qui, à Grandvaux et en d'autres lieux, ont reconnu M. Thiers pour un garçon d'aimable et joyeuse humeur, et le tiennent pour le ministre qui convient le mieux à leurs allures, ceux-là, officiers de garde nationale, généraux, banquiers, fournisseurs, tous plus ou moins repoussés par le front sévère et les principes rigoureux de M. Guizot, se leveraient en masse, comme ils l'ont déjà fait, pour retenir M. Thiers au ministère. Or, c'est ce qui effraie ses prudens collègues. D'ailleurs M. Thiers a saisi tous les avantages de cette position avec la finesse qui le caractérise. Il répète sans cesse à cette fraction qu'elle et lui représentent la révolution de juillet telle qu'elle doit être, les trois glorieuses journées où il n'était pas, l'émeute qui l'a conduit au pouvoir, mais l'émeute douce, pacifique; l'insurrection, mais humble, soumise, et demandant grace à genoux d'avoir été émeute et insurrection. En sa qualité de journaliste, M. Thiers représente aussi la presse, mais la presse muette, celle qui ne dit mot. La liberté siége également au pouvoir en sa personne, la liberté qui tient les clés du Mont-Saint-Michel, de Ham, de la Force et de Sainte-Pélagie! C'est pourtant du haut de cette position politique que M. Thiers domine ses collègues et les force de plier, en apparence du moins, devant son pouvoir, devant sa popularité et son crédit!

Un livre est né de cette situation, livre qui ne déplaira pas certainement à M. Thiers, car M. Thiers l'a inspiré à son auteur, bien involontairement sans doute, du moins nous voulons le croire. Dans ce livre, dont nous avons pu nous procurer quelques fragmens, on ne trouvera que l'éloge de M. de Broglie et de M. Guizot. Mais quel éloge! M. Thiers eût fait lui-même cet éloge de deux de ses plus chers amis politiques, qu'il ne l'eût pas fait d'une manière plus fatale pour eux. L'auteur de l'ouvrage que nous citons adresse à M. Guizot et à M. de Broglie, mais à M. Guizot surtout, les félicitations *les plus sincères* sur la marche que suit le gouvernement de juillet depuis un an. Le gouvernement, dit-il, semble avoir pris à tâche d'imiter la restauration dans ce qu'elle a fait de plus louable, dans sa ténacité à combattre les

idées de la révolution, dans ses prédilections pour le clergé, dans le besoin qu'elle éprouvait d'augmenter chaque jour l'influence et les privilèges de l'aristocratie, dans sa haine pour l'extension que prenait la liberté dans les pays voisins; et ces éloges, décernés par un écrivain qui a écrit l'histoire de la restauration, dont il a été le chaud et le fidèle partisan, dont il est resté fort honorablement le panégyriste, ces éloges sembleront la satire la plus terrible du ministère qui les a provoqués. Assurément, si M. Guizot et M. de Broglie étaient aussi enclins au soupçon que M. Thiers, l'ouvrage politique dont nous parlons causerait de grands troubles dans le ministère. Mais qui oserait soupçonner M. Thiers d'infidélité à ses engagemens? Ses collègues le connaissent trop bien pour lui faire jamais cette injure. — Ajoutons, pour achever de dissiper les malveillans soupçons qui pourraient naître à la lecture de ce livre, que M. Thiers lui-même y est très maltraité, plus même qu'il ne convient peut-être. *Dubois*, disait le régent, *en vérité, tu me déguises trop!*

Dans cet état incertain et chancelant, les chefs du cabinet cherchent à se ménager de nouveaux appuis au sein de la chambre, et se préparent à tous les évènemens. On a fait sonder, dit-on, les dispositions de M. Passy et de M. Sauzet, qu'on voudrait placer, l'un à la tête de la direction de l'administration de la guerre, avec le titre de ministre de l'administration, titre qui existait sous l'empire, et l'autre au ministère de la justice, en qualité de sous-secrétaire d'état. Au milieu des conversations particulières qui s'étaient établies dans le salon de M. de Rigny, le jour de ses obsèques, on distinguait la voix de M. Dupin aîné, qui démontrait la nécessité de rétablir les ministres d'état, afin, disait-il, de satisfaire quelques ambitions embarrassantes, et de renforcer le conseil de quelques hommes capables qui n'ont pas l'emploi de leur haute intelligence. Il paraît que cette pensée, déjà exprimée en un autre lieu, avait été écoutée, et qu'on songe sérieusement à créer plusieurs ministres d'état, qu'on prendrait dans la fraction de la majorité où s'appuie M. Thiers. On a remarqué aussi un rapprochement entre M. Guizot et M. le comte Molé, qui *s'étaient perdus de vue* depuis long-temps. Toutes ces petites précautions, tous ces rapprochemens imperceptibles, font prévoir, à ceux qui ont l'habitude des intrigues politiques, quelques orages pour le commencement de la session.

Croirait-on que la discorde a failli éclater entre deux ministres au sujet d'un théâtre? On ne sait pourquoi l'un de ces ministres tient à voir augmenter la subvention, prolonger le bail, et autoriser l'émission d'un capital d'actions du théâtre de l'Opéra-Comique, où chante,

nous devrions dire où ne chante pas, une jeune cantatrice française, venue récemment d'un pays lointain, et qu'il honore de sa protection. Toujours est-il que M. Cavé, chef de la division des beaux-arts au ministère de l'intérieur, a été mandé plusieurs fois dans un autre ministère pour vider cette importante question. Malheureusement, le ministre de l'intérieur, très disposé à accorder cette faveur à son illustre et vaillant collègue, n'était pas seul arbitre en cette affaire, qui se trouve dans les attributions de la commission des théâtres royaux, présidée par M. le duc de Choiseul. Là, cette demande a été repoussée à l'unanimité, et nous ne voudrions pas répéter les paroles d'improbation dont quelques membres et le président de la commission ont accompagné leur vote. Ce refus presque unanime n'est pas de nature à calmer l'irritation du ministre qui s'intéresse à l'Opéra-Comique, et l'on craint, comme nous l'avons dit, qu'il n'en résulte quelque froideur entre deux membres du cabinet. A quoi tiennent les ministères! A quelles vicissitudes sont exposés ceux qui gouvernent les états, — et les théâtres!

Les divergences d'opinion qui divisaient le ministère sur les grandes questions de politique extérieure, sont assoupies, si elles ne sont effacées. On se rapproche de l'Angleterre et l'on se rattache au traité de la quadruple alliance, dont on semblait faire peu de cas à l'époque du congrès de Kalisch. Mais on sait, de science certaine, que les souverains n'ont pas pu aborder les plus importantes questions politiques, faute de pouvoir s'entendre dès le début, et la crainte qui nous attirait vers la Russie est complétement passée en ce moment. Le discours violent de l'empereur Nicolas à Varsovie s'est trouvé une belle occasion de blâmer la politique russe. Tant que les combinaisons de diplomatie produiront des manifestations aussi honorables, nous nous ferons un devoir d'applaudir à l'esprit qui les dictera, quels que soient d'ailleurs ses motifs secrets.

M. Mendizabal est aussi rentré en faveur auprès de notre ministère: on ne voit plus en lui un agent effréné de l'esprit révolutionnaire, et l'on commence à avoir quelque confiance dans ses mesures. Il est vrai qu'en revanche quelques journaux de l'opposition frappent rudement sur le ministre de la reine Christine. Personne plus que M. Mendizabal ne doit être étonné de cette prédilection nouvelle du gouvernement français, et du blâme qui lui vient inopinément de quelques anciens amis. A nous qui avons vu depuis long-temps M. Mendizabal, et qui devons à quelques années de relations suivies une connaissance plus intime de son caractère, qu'il nous soit permis de conseiller un peu

de réflexion et de demander un peu de délai à ceux qui le louent comme à ceux qui le blâment ; en un mot, à tous ceux qui le jugent. La vie passée de Mendizabal peut déjà donner quelques garanties pour l'avenir, et s'il ne parvenait à réaliser ses vues patriotiques, cette vie si honorable ne permettrait pas de douter de la pureté de ses intentions. Elle est peu connue, et nous en dirons quelques mots.

Don Juan Alvarez y Mendizabal est né à Cadix, en 1790. Ses parens, juifs de Gibraltar, avaient à Cadix un magasin de draps. Mendizabal fut employé d'abord dans l'administration militaire ; il était commissaire des guerres à la fin de la guerre de l'indépendance. A la paix de 1814, il fut employé dans la maison du banquier Beltran de Lis, dont il devint bientôt commis-associé, grace à son zèle et à son intelligence. En cette qualité, il fut chargé de la fourniture des vivres de l'armée qui s'assemblait, en 1819, à l'île de Léon, pour passer en Amérique. Il est *l'inventeur* et fut l'ame de la révolution de 1820. C'est lui qui fit le mouvement de *las cabezas de San Juan*, et qui mit en avant le chef de bataillon Quiroga et le capitaine Riego. Après la restauration de 1823, il se retira en Angleterre, et fut chargé des intérêts de certains créanciers espagnols, pour lesquels il a gagné, il y a peu d'années, un grand procès, jugé à la cour du banc du roi contre Ferdinand VII et le consul Machado. A la révolution de 1830, il abandonna les affaires commerciales, et vint en France diriger le mouvement des émigrés espagnols. Nous le vîmes alors, dans les relations qu'il entretenait avec le comité de secours établi par quelques-uns de nos compatriotes, plein d'espoir et de patience à la fois, maîtriser le courage chancelant des siens, et ranimer la confiance qui s'éteignait quelquefois en nous. Tout ce qu'il possédait (400,000 francs environ), fut généreusement fourni par lui, pour l'expédition de novembre. On sait le sort de cette expédition. Sur un ordre du gouvernement français, les émigrés espagnols, répartis sur la frontière, reçurent l'ordre *d'interner*, et le petit nombre de ceux qui se hasardèrent à rester en Espagne, sans chefs, sans plan, sans direction, furent dispersés sans peine. Mendizabal, trompé, ruiné, retourna à Londres pour mettre ordre à ses affaires, mais là il fut emprisonné pour dettes. Son courage, sa patience, sa confiance imperturbable en l'avenir ne l'abandonnèrent pas. C'est à la Tour de Londres qu'il conçut et commença d'exécuter l'expédition de don Pedro en Portugal ! Il disait à ses amis qu'il voulait faire entrer, par le Portugal, la révolution en Espagne. Du fond de la Tour de Londres où il était retenu faute de pouvoir payer ses créanciers, il fréta les bâtimens de cette expédition, il rassembla et équipa les soldats, fit des emprunts,

réunit la flotte et les troupes à Belle-Ile; et libre enfin lui-même, il présida à la prise de possession d'Oporto, action décisive qu'il avait méditée. Toute cette expédition se fit sous son œil vigilant et appréciateur. Enfin, il conçut et fit exécuter, en dépit des généraux, l'expédition des Algarves qui mit Lisbonne dans les mains de don Pedro; et ce résultat obtenu, il régla les affaires politiques et financières du Portugal, donnant ainsi à la fois à ce pays un beau crédit et du repos.

Depuis, Mendizabal a été appelé à rendre le même service à son pays. Riche, honoré en Angleterre, il se dévoue pour l'Espagne, et refuse même le traitement de premier ministre. Simple, modeste, droit et loyal, homme de ressources et d'une activité incroyable, doué d'une imagination féconde, que la mauvaise fortune a encore augmentée, que l'habitude des grandes affaires et que la fréquentation des hommes d'état anglais ont bien dirigée; estimé par tous les partis, connaissant à fond le caractère et la pensée de tous les hommes éminens de l'émigration qui ont aujourd'hui de l'influence en Espagne, on lui doit, ce nous semble, quelque confiance, et il est permis d'espérer en lui. Mendizabal ne trompera personne, il ne se fera jamais l'agent des intrigues d'un parti; s'il peut faire pour l'Espagne ce qu'il a fait pour le Portugal, s'il donne à ce pays l'union et du crédit, il croira avoir rempli la tâche qu'il s'est imposée, et alors il cédera facilement à d'autres la place où ne l'a porté ni l'ambition ni l'intérêt. C'est dire que les relations du ministère actuel avec lui ne seront ni aussi étroites ni aussi hostiles qu'on le pense en différens lieux, et que les agens dont on l'entoure, perdront leur peine à l'entraîner dans d'autres voies que celles qu'il s'est tracées.

— Le général Allard dont il a été tant question depuis quelque temps, part dans quelques jours, pour Saint-Tropez, son pays natal, et s'embarquera de là pour l'Inde avec sa femme. La belle collection de médailles du général Allard, offerte au roi, a été donnée par ce dernier à la bibliothèque royale. Plusieurs journaux ont annoncé que le général recevrait en échange cinq cents cuirasses du modèle de la grosse cavalerie. Ce dernier fait nous paraît inexact. Le ministre de la guerre ne saurait disposer d'un matériel de la guerre, sans y être autorisé par une loi. Dans le cas contraire, qui empêcherait M. le ministre de la guerre de disposer de l'artillerie de nos places fortes, ou, si la fantaisie lui en prenait, de faire présent d'un ou de deux régimens de cavalerie?

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CORSE, DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS, PAR JACOB (1).

La Corse ne fait point partie du vrai territoire français, et c'est là pour elle un vice fondamental d'origine : elle en est entièrement disjointe, non-seulement par la distance, comme le serait une principauté du centre de l'Allemagne, mais par une mer capricieuse, souvent difficile, de près de cent lieues de largeur. Ce n'est point un terrain sans liaisons décidées et pouvant se rattacher indifféremment au corps de la France ou à tout autre; et c'est au mépris de la géographie naturelle que la géographie politique nous l'attribue. Elle s'ouvre sur l'Italie, elle cotoie l'Italie, elle est terre italienne au même titre que l'île d'Elbe, que la Sardaigne, ou même la Sicile. Elle ne connaît le continent que par les cimes de l'Apennin, qui forme son horizon : du côté de la France, son regard se perd sur les déserts de la mer, et elle ne saurait distinguer ni port ni rivage.

Son peuple n'a point eu comme nous pour berceau les sauvages forêts de la Gaule. Est-il phénicien, étrusque, pélasgique? Quelle est au juste son origine? On l'ignore; mais il n'est point celtique. Il est à part de nous; il a sa généalogie, son histoire, ses habitudes; il parle la langue des populations italiques. Mille colonies sont venues se fondre dans son sein, mais jamais les Francs, cette virile moitié de nos ancêtres de laquelle nous avons pris notre nom, ne sont venus lui infuser le tribut de leur sang. La Corse a été le partage des conquérans qui ont couru sur l'Italie et l'Afrique.

Cette île ne nous est donc inhérente par aucun de ces deux ordres d'affinité qui constituent la connexité intime des nations; savoir, ni par le voisinage géographique, ni par la parenté. Elle ne nous appartient que par droit d'alliance, et nos frontières du Rhin, qu'on nous refuse, sont à nous par un droit bien plus naturel et plus fondé. Mais quel est donc l'intérêt de la France à cette possession placée en dehors de sa frontière, habitée par un peuple qu'elle ne connaît pas? La richesse du pays en ferait-elle pour nous une ferme de bon rapport comme celles des Anglais ou des Hollandais dans les Indes? Mais de toutes nos provinces, la Corse est la plus pauvre, la moins peuplée, la moins commerçante, la plus stérile. Nous dépensons chaque année pour

(1) 2 vol. in-8°, librairie d'Aimé André.

elle cinq millions, et ses impôts ne rendent guère que douze cent mille francs au Trésor. On a long-temps débité sur la valeur de son territoire les plus fabuleuses hyperboles : les uns avaient sans doute avantage à amplifier le mérite de la conquête dont ils venaient de doter la France; les autres à rehausser leur propre importance, en s'étayant sur celle de leur pays. Mais la possession est d'assez ancienne date, maintenant, pour qu'on ait eu tout le temps de connaître au juste quel est son prix. En exceptant le littoral oriental, et deux ou trois cantons dans lesquels l'agriculture a d'incontestables bénéfices à faire, la Corse entière n'est qu'une longue montagne, dont les deux pentes plongent de droite et de gauche, comme un toit, dans la mer : sol revêche, maigre, sans fécondité. Jamais terre de montagne ne sera terre de culture. Parce que l'on avait réussi dans des jardins, à grands frais, et avec tous les soins de la plus délicate horticulture, à faire végéter l'indigo, le coton, la canne à sucre, on n'avait point balancé à s'écrier avec enthousiasme que la Corse avait la fécondité des tropiques, et les Antilles semblaient déjà destinées à disparaître devant elle; on étendait sans scrupule à toute la contrée la conclusion fournie par un enclos ou une caisse à fleurs, et l'on ne considérait même pas que cette découverte d'un nouveau climat équatorial avait lieu dans un pays dont les étés ne sont pas même aussi ardens que ceux du midi de la France. L'exagération trouvait sa base dans l'éloignement et dans la nouveauté. Pendant long-temps aussi le règne minéral avait contribué à fournir sa part de merveilles; mais vues de plus près, ces mines prodigieuses, semblables aux bâtons de la fable, se sont réduites à quelques filets de plomb ne valant pas même le travail d'une exploitation, et à deux ou trois mines de fer dans des localités sans combustible. Certes la Corse, maintenant si inculte et si sauvage, deviendra plus opulente et plus prospère un jour, mais, comparativement à notre beau pays de France, ce sera toujours une terre aride et pauvre. Les pays de montagnes n'ont un service utile que lorsqu'ils sont aux frontières et servent de remparts.

Ce serait précipiter le raisonnement que de déduire des principes que nous venons d'établir que l'île de Corse est pour la France une superfétation parasite, et dont on pourrait sans inconvénient se délivrer. Il reste à examiner en effet si ce pays ne remplirait pas, relativement à la garde de notre territoire, un rôle analogue à celui des pays montagneux qui forment ses frontières. C'est là précisément que gît toute son importance. Nous ne le possédons pas parce qu'il nous est avantageux, mais parce que, hors de nos mains, il nous serait dangereux. Pour

nous, dans le sens abstrait de la politique, la Corse est une position maritime, et rien de plus. Que nous importent ses indigens villages, ses châtaigneraies, ses montagnes? Quel rapport entre nous et l'intérieur du pays qui n'existe aussi bien entre nous et la Norwége ou la Calabre? Quel prolongement nécessaire de notre vie jusqu'à ces rochers isolés et sauvages? Nous l'avons dit, la Corse pourrait disparaître dans les abîmes de la mer, que la terre des Gaules n'en ressentirait pas même la secousse; mais il faudrait que du même coup qui ferait écrouler les sommets de ses montagnes disparussent aussi ces golfes et ces rades nombreuses qui les entourent. Repaires inexpugnables de vaisseaux de haut bord et d'escadres, c'est là ce qui nous menace; c'est en cela que consiste pour nous toute la Corse. Supposez tous ces enfoncemens occupés par une marine ennemie, et voilà comme autant de bouches à feu placées en batterie contre notre littoral du midi, et prêtes à balayer tout ce qui paraîtra sur les eaux : c'est le golfe de Saint-Florent, celui de Calvi, de Porto, de Sagone, d'Ajaccio, toute cette côte profonde et dentelée qui s'ouvre contre nous et nous ôte la liberté de la mer. Des Pyrénées jusqu'aux Alpes, nous n'avons à opposer à toute cette force de mer que Toulon! Donnez la Corse à qui que ce soit, vous constituez une puissance qui nous commande, et sans le bon plaisir de laquelle le pavillon de notre commerce ne pourra plus flotter sur les eaux du grand lac français.

Sans doute la Corse ne saurait jamais nous devenir redoutable par son propre mouvement; ce n'est pas une si mince poignée de peuple qui pourrait inquiéter la France. Et même si ce peuple était assez puissant pour tenir d'une main ferme la clé de ses abords et clore à son gré ses mouillages, une simple alliance avec lui pourrait suffire à notre sûreté. Mais que la guerre commence; inerte et dénuée comme elle l'est, sans troupes, sans artillerie, sans marine, voilà la Corse sous la loi du premier occupant. Ce n'est pas elle que nous craignons, c'est celui qui la ramassera pour s'en faire une arme contre nous. D'ailleurs, qui nous garantirait sa fidélité et la rigoureuse observation des traités? Etrangère à la France, quel motif d'attachement à nos intérêts plus qu'à ceux de l'Angleterre ou de toute autre puissance? Et serait-ce, en tout cas, pour une nation telle que la nôtre, une situation convenable que de dépendre, pour une si capitale question d'existence, de l'affection ou de la bonne foi d'une nation inférieure comme la Corse? Et qu'on ne cherche pas à établir ici un parallèle entre les montagnards de la Corse et ceux de la république helvétique : les positions respectives sont fondamentalement différentes; et en dé-

finitive la Corse aurait à faire respecter l'indépendance, la neutralité de ses eaux, tandis que la Suisse n'a à défendre que ses défilés et ses montagnes.

Aussi voit-on que la Corse ne commençe à compter véritablement pour nous que du jour où nos forces maritimes de la Méditerranée ont commencé à peser dans la balance. Jusqu'au milieu du XVIe siècle ce n'est pour nous qu'une île lointaine, indifférente, presque ignorée. Que nous importent ses démêlés avec Gênes ou avec les Pisans? Nos guerres sont toutes de terre ferme, et notre marine ne fait que de poindre. Ce furent nos démêlés avec Charles-Quint qui introduisirent pour la première fois cette île de Corse dans notre politique. La lutte, par notre ligue avec les flottes ottomanes, devenait méditerranéenne, et dès lors il était naturel que l'on s'avisât de l'importance d'un pareil logement maritime, placé au centre de la mer; d'ailleurs rien n'était plus merveilleux pour faire une coupure entre l'Espagne et l'Italie. On l'enleva donc aux Génois, qui s'étaient momentanément coalisés avec notre ennemi. Mais ce ne fut là qu'une manœuvre de guerre, un coup de main frappé en passant. Dès le traité de Cateau-Cambresis, voilà la Corse devenue de nouveau inutile à la France, et rendue sous garantie à ses anciens possesseurs.

C'est à partir du milieu du XVIIIe siècle, lors de son insurrection contre la république génoise, que la Corse prend une place réelle et permanente dans l'histoire de France. Tant que Gênes avait eu assez de puissance pour la maintenir sous le joug de fer qu'elle lui avait imposé, cette île n'avait pu être pour nous une cause sérieuse d'inquiétude : Gênes était là pour en répondre. Mais la décadence progressive de la république ligurienne, la résurrection héroïque de la nationalité insulaire sous Paoli, enfin la position de la France, au milieu de la complication des affaires eurepéennes, apportaient dans la politique des élémens inattendus : la question corse demandait une solution nouvelle. Le cabinet français songea d'abord à replacer les choses dans leur ancien état, en donnant aide aux Génois pour regagner leur empire perdu. Ce fut là la base du traité de Compiègne de 1764; mais l'antipathie était devenue trop profonde entre les deux états pour que leur rapprochement, à moins d'une contrainte violente et sans cesse en éveil, pût offrir à la France aucune garantie de durée et de solidité. La France ne pouvait donc pas balancer; il fallait, ou reconnaître l'indépendance de la Corse, ce qui ne cessait d'être réclamé à grands cris par l'Angleterre toujours peu jalouse des intérêts maritimes d'autrui, ou nous en emparer, pour la tenir nous-mêmes sous notre garde.

C'était là, on le voit, un parti dicté par la nécessité bien plutôt que par l'ambition; une charge, en vérité, presque aussi bien qu'un avantage. De là, la cession de la Corse à la France, par la république ligurienne, dans le traité de Versailles de 1768, et la conquête de l'île par nos troupes, définitivement terminée au combat de Ponte-Novo, en 1769.

Il serait sans doute absurde de nier qu'il soit avantageux à la France d'appuyer sa puissance dans la Méditerranée sur une aussi belle position maritime : la possession de cette île est, à coup sûr, préférable à sa neutralité. La France en est aujourd'hui maîtresse souveraine, et rien ne saurait l'obliger à s'en désemparer; mais il faut se garder de croire que ce soit là, pour nous, un bien riche trésor, ni que nous soyons tenus à une bien grande reconnaissance envers les Corses, pour l'alliance forcée que nos armes leur ont fait contracter avec nous. Il faut aussi que les exigences insulaires apprennent à ne point se hausser au-dessus du niveau qui leur sied. Si la France était habituée, dans ses rapports avec les autres nations, à se conformer aux calculs de la politique égoïste, il lui aurait été peut-être plus profitable de s'établir seulement dans les positions maritimes qui lui importent, et d'abandonner le reste du pays à lui-même, que de consacrer ses efforts à adoucir et à civiliser ce peuple aigri par une longue et intolérable oppression, et à mettre son territoire rude et inculte en harmonie avec le nôtre.

J'ai jugé utile de marquer ainsi en quelques mots les vrais principes de la politique touchant la Corse. Il est impossible à l'historien de concevoir, comme il le doit pour le digne accomplissement de sa tâche, l'enchaînement intime des faits, et le secret mobile des puissances qui les produisent, s'il ne commence par se bien pénétrer des raisons dominantes qui décident ainsi de tout le reste. Il ne lui est pas moins utile de comprendre le rôle de ses ennemis que celui de ses amis. Ce n'est qu'à cette condition qu'il peut acquérir le coup d'œil impartial qui est si nécessaire pour l'établissement de la vérité, et cesser de voir, dans les évènemens dont le souvenir peut le blesser ou l'affliger, une perpétuelle série d'attentats et d'atrocités que rien ne justifie et n'explique. S'il y a quelques reproches à adresser à l'auteur de l'Histoire de Corse, qui fait le sujet de cet article, c'est précisément dans cette direction qu'il conviendrait de les faire. Ils méritent de passer avant les critiques que l'on pourrait aussi adresser au style, généralement mal tissu et peu soigné. Chez un historien, le fond mérite encore plus d'attention que la forme. Nous regrettons que l'intelligence des nécessités qui gênent l'indépendance de la Corse, ne se soit pas plus clairement révélée à l'esprit de celui-ci. Peut-être ses idées se seraient-elles alors élevées

dans une sphère plus lumineuse et moins tourmentée ; la politique de la France ne lui aurait pas paru si odieuse et gratuitement machiavélique, et le cabinet de Versailles, s'opposant sagement à l'affranchissement de a Corse, serait sans doute demeuré à l'abri des qualifications injurieuses dont il le charge. La parole de M. Jacobi est rarement empreinte de ce sentiment de haute sérénité qui sied à la majesté de l'histoire. On est souvent tenté de comparer le caractère de son patriotisme à la physionomie de son île, qui est étroite, sans liaisons continentales, et, sur plus d'un point, rocailleuse et sèche. Croirait-on que, dans la querelle entre Louis XIV et le pape pour la réparation de l'insulte faite à l'ambassadeur français, M. Jacobi prend parti contre notre grand souverain en faveur des mercenaires corses de la garde sacerdotale ? Ce seul exemple nous suffit, et notre critique n'en cherchera pas d'autres. D'ailleurs, pour juger convenablement des opinions de l'auteur à l'égard de la France, il est nécessaire d'attendre la publication de son troisième volume, qui comprendra la série des évènemens depuis la conquête de la Corse jusqu'à nos jours. Les deux premiers volumes se rapportant à l'histoire de Gênes bien plutôt qu'à la nôtre, c'est seulement dans cette dernière partie qu'il nous est permis d'espérer quelque sujet intéressant d'analyse ou de critique. Disons cependant dès à présent que, dans l'épigraphe *patriæ ductus amore*, adoptée par l'auteur, il est peut-être permis de soupçonner que son intention a été de désigner la patrie corse au détriment de la patrie française. Cela s'accorderait peu avec les sentimens de reconnaissance que tout Corse doit justement nourrir pour la mère commune.

LAUZUN, PAR M. PAUL DE MUSSET (1).

Le roman historique, créé par Walter Scott, et naturalisé en France par des célébrités maintenant incontestées, porte en lui-même un vice radical, le défaut de ses qualités. Ou il ramène l'invention à des formes sèches et prosaïques, en suivant de trop près le réel, ou il fausse l'histoire en la poétisant. Issu parfois de mères non avouées, les chroniques savantes qui lui donnent l'être ne le peuvent reconnaître pour légitime, tandis que son respectable aïeul, le vieux roman purement romanesque, le surnomme avec quelque mépris du diminutif *romantique*. Là où jouit l'historien, la grisette court risque de s'endormir sur son comptoir, et là où l'ignorant se délecte, l'antiquaire ne voit qu'un bâtard. Enfermé dans ce cercle vicieux, l'écrivain se trouve donc ainsi entre l'imagination et la conscience, et comme malheureusement en pareil cas, c'est quelquefois

(1) 2 vol. in-8°, chez Dumont, au Palais-Royal.

la dernière qui a tort, qu'arrive-t-il? que la grande réponse : « Pourvu qu'on plaise, » — vient fort à propos. De là le déluge; tout le monde en a fait. Du moment qu'on s'avoue qu'un roman historique ne doit ni ne peut être vrai, il ne s'agit que du plus ou du moins, et quand un péché a son excuse, je vous demande où il peut s'arrêter. Walter Scott lui-même, patriarche un peu confiant dans une gloire européenne, parlant un matin de Plessis-lès-Tours, laissa tomber de sa plume facile que cela voulait dire Plessis avec des tours, comme qui dirait un château avec deux ou trois pavillons. Il ne se souvint pas dans ce mauvais moment que ce n'est que Plessis près de Tours, la patrie des pruneaux, et, comme le singe de La Fontaine, il prit le Pirée pour un homme. Hélas! on en a fait bien d'autres. Sans chercher si loin que l'Angleterre, ni si haut que Quentin Durward, combien de bévues audacieuses, de mensonges volontaires, de véritables gaspillages, en un mot, ne voyons-nous pas encore tous les jours dans l'étalage de nos libraires? Celui-là d'un monstre fait un héros; celui-ci un sage d'un cerveau brûlé, tel autre un martyr de vertu de certain personnage suspect; le bon Tallemand des Réaux doit bien ricaner dans sa barbe de ce qu'on lui tire des côtes. Ajoutez à cela la marotte du jour, la philosophie de l'histoire, science nouvelle qui ne va pas à moins qu'à faire un petit résumé des décrets de la Providence, et à vérifier par les dates la sagesse de Dieu. C'est ainsi que, comme Newton en délire, nous expliquons l'Apocalypse, et refaisons le chaos en le débrouillant.

Le livre nouveau écrit sur Lauzun sera, dans de telles circonstances, un sujet de réflexions pour le lecteur attentif. A part la fin de l'ouvrage, qui est forcée et invraisemblable, tout y est rigoureusement vrai. Ceux qui ont lu dans la *Revue* l'excellent travail de M. Nisard sur Érasme, celui de M. Henri Heine sur Luther, trouveront dans *Lauzun*, avec une donnée différente, un même genre de recherches. C'est à proprement parler une biographie; c'est un roman parce que l'homme a été vraiment un héros de roman, parce que Louis XIV, Mme de la Vallière et la marquise de Montespan figurent nécessairement à côté de Lauzun, en un mot parce que c'est de lui que Labruyère a dit : « On ne rêve pas comme il a vécu. » Le livre est amusant parce qu'il est vrai, et non malgré la vérité. Le style en est vif et coloré, parce que Saint-Simon et Mme de Sévigné étaient sur la table de l'auteur lorsqu'il a fait son livre. Mais pas un mot n'y est hasardé qui ne se puisse justifier. C'est de ce mérite rare aujourd'hui qu'il faut féliciter M. Paul de Musset. Ne semblerait-il pas bizarre, aujourd'hui que le genre historique paraît si usé et si rebattu, qu'il ne fût au contraire qu'à sa naissance? on a affublé jusqu'ici bien des mane-

quins avec de certains oripeaux. Le temps ne serait-il pas venu où le lecteur consciencieux ne permettrait plus la fausse monnaie? Que M. Paul de Musset intitule son premier livre roman biographique; qu'il se garde de faire un *dénouement*, car le sien ne vaut rien: ne devra-t-on pas lui savoir gré d'avoir indiqué une route nouvelle, et d'y avoir le premier réussi?

— *L'Histoire de la Marine Française*, par M. Eugène Sue, vient d'être mise en vente (1). Ce n'est ni de la part de l'auteur une compilation faite à la hâte, ni de la part de l'éditeur une spéculation de librairie; les retards mêmes qui ont si long-temps trompé l'attente du public, sont une preuve qu'aucun sacrifice n'a été épargné de part et d'autre pour faire de *l'Histoire de la Marine Française* un véritable monument national, un chef-d'œuvre de typographie. Nos lecteurs ont pu juger, par un fragment précédemment inséré dans la *Revue*, de la façon neuve, dramatique et pittoresque avec laquelle M. Eugène Sue a su présenter les annales de la marine française. Il suffit de jeter les yeux sur cette publication pour l'apprécier et se convaincre de son mérite, de son importance, de sa nouveauté; car nous ne possédons point en France d'histoire de la marine; cette lacune va être comblée. Il faut en remercier M. Eugène Sue; il faut appeler sur cette importante publication l'attention de tous les gens qui prennent à cœur notre gloire nationale, et leur appui ne lui manquera pas.

La *mort de Cornille Bart*, gravure sur acier que nous joignons à notre livraison, pourra donner une idée du soin apporté à l'exécution pittoresque.

— Notre collaborateur Edgar Quinet vient de terminer un grand poème sur *Napoléon*; ce poème paraîtra très prochainement.

— M. Berlioz donnera dimanche prochain un grand concert dans la salle des Menus. On y entendra la symphonie d'*Harold*, déjà appréciée du public, et surtout un chœur sur la mort de Napoléon écrit pour vingt voix de basse à l'unisson. On parle d'avance du caractère solennel de ce morceau où domine le sentiment grandiose qui s'est révélé dans la marche de la symphonie fantastique. M[lle] Falcon chantera deux fois dans le concert.

(1) Chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, n° 10. Il paraît le vendredi de chaque semaine une livraison de quarante pages d'impression, caractère philosophie, accompagnées d'une magnifique gravure sur acier. Prix : 1 fr.

F. BULOZ.